

Anne Jourdain
Sidonie Naulin

SOCIOLOGIES CONTEMPORAINES

LA THÉORIE
DE PIERRE BOURDIEU
ET SES USAGES
SOCIOLOGIQUES

ARMAND COLIN

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Anne JOURDAIN

Sidonie NAULIN

**LA THÉORIE DE
PIERRE BOURDIEU
ET SES USAGES
SOCIOLOGIQUES**

**Sous la direction de
François de Singly**

ARMAND COLIN

COLLECTION 128

Série « L'Enquête et ses méthodes » :

A R B O R I O Anne-Marie, F O U R N I E R Pierre,
L'Observation directe (3e édition).

BERTAUX Daniel, Le Récit de vie (4e édition).

BLANCHET Alain, GOTMAN Anne, L'Entretien (2e édition).

COPANS Jean, L'Enquête ethnologique de terrain.

DUCHESNE Sophie, HAEGEL Florence, L'Entretien collectif.

KAUFMANN Jean-Claude, L'Entretien compréhensif (2e édition).

MARTIN Olivier, L'Analyse de données quantitatives.

SINGLY François de, Le Questionnaire (3e édition).

Série « Domaines et approches des sciences sociales »

ADAM Philippe, HERZLICH Claudine, Sociologie de la maladie et de la médecine.

ALONZO Philippe, HUGRÉE Cédric, Sociologie des classes populaires.

AVENEL Cyprien, Sociologie des « quartiers sensibles » (3e édition).

BERGER Laurent, Les Nouvelles Ethnologies.

BOBINEAU Olivier, TANK Sébastien, Sociologie des religions.

BOZON Michel, Sociologie de la sexualité (2e édition).

BRESSON Maryse, Sociologie de la précarité (2e édition).

COPANS Jean, Sociologie du développement (2e édition).

COPANS Jean, Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie (3e édition).

COPANS Jean, L'Enquête ethnologique de terrain (3e édition)

CUSSET Pierre-Yves, Le Lien social (2e édition)

DARMON Muriel, La Socialisation (2e édition).

DURET Pascal, ROUSSEL Peggy, Le Corps et ses sociologies.

ETHIS Emmanuel, Sociologie du cinéma et de ses publics (2e édition).

FLEURY Laurent, Sociologie de la culture et des pratiques culturelles (2e édition).

GRAFMEYER Yves, Sociologie urbaine (3e édition).

HAILBRUNN Benoît, La Consommation et ses sociologies (2e édition).

LAPLANTINE François, La Description ethnographique.

LASCOUMES Pierre, LE GALÈS Patrick, Sociologie de l'action publique (2e édition).

MARTIN Olivier, Sociologie des sciences.

PÉQUIGNOT Bruno, Sociologie des arts.

QUEIROZ Jean-Manuel de, L'École et ses sociologies (2e édition).

ROLLET Catherine, Introduction à la démographie (3e édition).

SEGALEN Martine, Rites et Rituels contemporains.

SINGLY François de, Sociologie de la famille contemporaine (3e édition).

STROOBANTS Marcelle, Sociologie du travail (3e édition).

Série « Sociologies contemporaines »

BERGER Laurent, Les Nouvelles Ethnologies.

CORCUFF Philippe, Les Nouvelles Sociologies (3e édition).

DURET Pascal, Sociologie de la compétition.

JOURDAIN Anne, NAULIN Sidonie, La théorie de Pierre Bourdieu et ses usages sociologiques.

MARTUCELLI, DE SINGLY François, Les Sociologies de l'individu.

Conception de maquette : Atelier Didier Thimonier.

© Armand Colin, Paris, 2011. ISBN : 9782200274085



Ce logo a pour objet d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, tout particulièrement dans le domaine universitaire, le développement massif du « photocopillage ». Cette pratique qui s'est généralisée, notamment dans les établissements d'enseignement, provoque une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

• Nous rappelons donc que la reproduction et la vente sans autorisation, ainsi que le recel, sont passibles de poursuites. Les demandes d'autorisation de photocopier doivent être adressées à l'éditeur ou au Centre français d'exploitation du droit de copie : 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris. Tél. 01 44 07 47 70.

COLLECTION 128

Série « L'Enquête et ses méthodes » :

A R B O R I O Anne-Marie, F O U R N I E R Pierre,
L'Observation directe(3eédition).

BERTAUX Daniel, Le Récit de vie(4e édition).

B L A N C H E T A I a i n , G O T M A N Anne,
L'Entretien(2eédition).

COPANS Jean, L'Enquête ethnologique de terrain.

D U C H E S N E Sophie, H A E G E L Florence, L'Entretien
collectif.

K A U F M A N N J e a n - C l a u d e , L'Entretien
compréhensif(2eédition).

MARTIN Olivier, L'Analyse de données quantitatives.

S I N G L Y François de, Le Questionnaire(3eédition).

**Série « Domaines et approches des sciences
sociales »**

A D A M Philippe, H E R Z L I C H Claudine, Sociologie de la
maladie et de la médecine.

A L O N Z O Philippe, H U G R É E Cédric, Sociologie des
classes populaires.

A V E N E L Cyprien, Sociologie des « quartiers
sensibles »(3eédition).

B E R G E R Laurent, Les Nouvelles Ethnologies.

B O B I N E A U Olivier, T A N K Sébastien, Sociologie des
religions.

B O Z O N Michel, Sociologie de la sexualité(2eédition).

B R E S S O N M a r y s e , Sociologie de la
précarité(2eédition).

C O P A N S J e a n , Sociologie du
développement(2eédition).

COPANSJ e a n , Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie(3eédition).

COPANSJ e a n , L'Enquête ethnologique de terrain(3eédition)

CUSSET Pierre-Yves, Le Lien social(2eédition)

DARMON Muriel, La Socialisation(2eédition).

DURET Pascal, ROUSSEL Peggy, Le Corps et ses sociologies.

ETHIS Emmanuel, Sociologie du cinéma et de ses publics(2eédition).

FLEURY Laurent, Sociologie de la culture et des pratiques culturelles(2eédition).

GRAFMEYER Yves, Sociologie urbaine(3eédition).

HAILBRUNN Benoît, La Consommation et ses sociologies(2eédition).

LAPLANTINE François, La Description ethnographique.

LASCOUMES Pierre, LE GALÈS Patrick, Sociologie de l'action publique(2eédition).

MARTIN Olivier, Sociologie des sciences.

PÉQUIGNOT Bruno, Sociologie des arts.

QUEIROZ Jean-Manuel de, L'École et ses sociologies(2eédition).

R O L L E T C a t h e r i n e , Introduction à la démographie(3eédition).

SEGALEN Martine, Rites et Rituels contemporains.

SINGLYFrançois de, Sociologie de la famille contemporaine(3eédition).

S T R O O B A N T S M a r c e l l e , Sociologie du travail(3eédition).

Série « Sociologies contemporaines »

BERGER Laurent, Les Nouvelles Ethnologies.

C O R C U F F P h i l i p p e , Les Nouvelles Sociologies(3eédition).

DURET Pascal, Sociologie de la compétition.

JOURDAIN Anne, NAULIN Sidonie, La théorie de Pierre Bourdieu et ses usages sociologiques.

MARTUCELLI, DE SINGLY François, Les Sociologies de l'individu.

Conception de maquette : Atelier Didier Thimonier.

© Armand Colin, Paris, 2011. ISBN : 9782200274085



Ce logo a pour objet d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, tout particulièrement dans le domaine universitaire, le développement massif du « photocopillage ». Cette pratique qui s'est généralisée, notamment dans les établissements d'enseignement, provoque une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

• Nous rappelons donc que la reproduction et la vente sans autorisation, ainsi que le recel, sont passibles de poursuites. Les demandes d'autorisation de photocopier doivent être adressées à l'éditeur ou au Centre français d'exploitation du droit de copie : 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris. Tél. 01 44 07 47 70.

Sommaire

Introduction [5](#)

1. Le métier de sociologue [11](#)

1. La sociologie comme science [11](#)

1.1 Reprise et poursuite du projet durkheimien [11](#)

1.2 La sociologie est-elle une science comme les autres ?
(Jean-Claude Passeron, 1991) [16](#)

2. La sociologie en actes [20](#)

2.1 Les méthodes du sociologue [20](#)

2.2 Dénaturaliser le monde social : « L'invention
du troisième âge » (Rémi Lenoir, 1979) [27](#)

3. Une nouvelle conception de l'action [30](#)

3.1 Le structuralisme génétique [30](#)

3.2 La notion d'habitus [33](#)

3.3 Habitus et sens pratique : de l'acteur à l'agent [36](#)

2. Sociologie de l'école [39](#)

1. L'école comme instance de reproduction sociale [40](#)

1.1 Des inégalités sociales aux inégalités scolaires [41](#)

1.2 Des inégalités scolaires aux inégalités sociales [48](#)

1.3 De la controverse académique au débat public [54](#)

2. La démocratisation scolaire en question
(Stéphane Beaud, 2002) [58](#)

3. Sociologie de la culture [63](#)

1. La théorie de la légitimité culturelle [64](#)

1.1 L'homologie entre hiérarchie sociale et hiérarchie culturelle [65](#)

1.2 L'habitus comme principe générateur des pratiques culturelles [69](#)

1.3 Le goût, entre imitation et distinction [73](#)

2. La légitimation d'une pratique culturelle : l'exemple du jazz (Jean-Louis Fabiani, 1986) [78](#)

3. La théorie de la légitimité culturelle en question [81](#)

3.1 L'éclectisme des pratiques culturelles (Richard Peterson et Roger Kern, 1996) [81](#)

3.2 Des pratiques et des préférences culturelles dissonantes (Bernard Lahire, 2004) [83](#)

3.3 Les critiques radicales de la théorie de la légitimité culturelle [86](#)

4. Théorie de l'espace social [87](#)

1. Capitaux et espace social [87](#)

1.1 Les capitaux au fondement d'un espace social multidimensionnel [87](#)

1.2 L'usage du concept de capital (François de Singly, 1987) [99](#)

2. La théorie des champs [101](#)

2.1 Champs et position dans le champ [102](#)

2.2 L'usage du concept de champ : l'exemple du champ littéraire (Pierre Bourdieu, 1992 ; Christophe Charle, 1977) [110](#)

2.3 Du champ économique à l'économie des biens symboliques [113](#)

Conclusion [119](#)

Compléments bibliographiques [125](#)

Introduction

Sociologue majeur du XXe siècle et intellectuel engagé à la fin de sa vie, Pierre Bourdieu est l'auteur d'une théorie générale du monde social. S'appuyant sur les travaux de Karl Marx, d'Émile Durkheim et de Max Weber, Pierre Bourdieu s'est intéressé aux mécanismes de domination et de reproduction des hiérarchies sociales ainsi qu'au lien entre l'origine sociale des individus et leurs préférences et pratiques.

Pierre Bourdieu (1930-2002)

Pierre Bourdieu est né le 1er août 1930 à Denguin, dans les Pyrénées-Atlantiques. Il est l'enfant unique d'un père issu de la petite paysannerie béarnaise, qui fut d'abord ouvrier agricole puis facteur et receveur des Postes, et d'une mère issue d'une lignée de propriétaires. Le Béarn, auquel Pierre Bourdieu est resté attaché toute sa vie, est le terrain de l'une de ses premières enquêtes ethnographiques, ainsi que le sujet de son dernier livre, *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*[\[1\]](#). D'abord lycéen à Pau, Pierre Bourdieu entre ensuite en khâgne au lycée Louis-le-Grand, à Paris. En 1951, il intègre l'École normale supérieure de la rue d'Ulm puis obtient l'agrégation de philosophie en 1954. Il débute ensuite une thèse de philosophie, restée inachevée, sous la direction de Georges Canguilhem. Simultanément, il est, pendant un an, professeur de philosophie au lycée de Moulins.

De 1955 à 1960, ses obligations militaires le conduisent

en Algérie. Cette période est cruciale pour Pierre Bourdieu : elle scelle son passage de la philosophie à la sociologie. En 1958, il publie son premier ouvrage, *Sociologie de l'Algérie*[\[2\]](#), dans la collection « Que sais-je ? ». C'est en Kabylie que Pierre Bourdieu effectue ses premières enquêtes ethnographiques. Celles-ci débouchent sur plusieurs ouvrages, notamment *Travail et travailleurs en Algérie*[\[3\]](#) écrit en collaboration avec Alain Darbel, Jean-Paul Rivet et Claude Seibel, et *Le Déracinement. La Crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*[\[4\]](#) écrit avec Abdelmalek Sayad. Ces ouvrages sont le lieu d'une réflexion sur les changements dans les sociétés précapitalistes (urbanisation, salarisation...) induits par le capitalisme colonial et les luttes indépendantistes. Ils se fondent non seulement sur des enquêtes ethnographiques mais aussi sur des enquêtes par questionnaires conduites avec l'aide d'Alain Darbel, statisticien à l'INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques). Plus tard, la réflexion anthropologique de Pierre Bourdieu sur la société kabyle traditionnelle sert de fondement empirique à des ouvrages plus théoriques sur l'action humaine tels qu'*Esquisse d'une théorie de la pratique*[\[5\]](#) ou *Le Sens pratique*[\[6\]](#), et à des écrits consacrés à la domination et aux rapports de genre[\[7\]](#).

En 1960, Pierre Bourdieu rentre en France. Il devient l'assistant à la Sorbonne du philosophe et sociologue Raymond Aron, et secrétaire général du Centre de sociologie européenne (CSE) que ce dernier a fondé en 1960. Pierre Bourdieu obtient ensuite un poste de maître

de conférences à l'université de Lille qu'il occupe jusqu'en 1964. À cette date, il devient directeur d'études à l'École pratique des hautes études (EPHE) et il entame une activité éditoriale en dirigeant la collection Le Sens commun aux Éditions de Minuit. C'est dans cette collection qu'il publie, jusqu'en 1992, la plupart de ses livres et ceux des membres de son équipe. Il édite les travaux d'auteurs français classiques et les traductions d'auteurs étrangers qui l'inspirent (Erving Goffman, Richard Hoggart, Erwin Panofsky). 1964 est aussi l'année de la publication des *Héritiers*. Les étudiants et la culture^[8], coécrit avec Jean-Claude Passeron. Cet ouvrage est le premier, pour Pierre Bourdieu, à connaître un important succès tant académique que commercial. L'école et les pratiques culturelles sont à cette époque les thématiques de prédilection de Pierre Bourdieu. Il s'intéresse aussi à la sociologie de l'art. Avec d'autres membres du CSE, il publie en 1965 *Un Art moyen*. Essai sur les usages sociaux de la photographie^[9], puis en 1966 *L'Amour de l'Art*. Les musées d'art européens et leur public^[10] qui est une étude sur la fréquentation des musées. Cet intérêt pour la sociologie de l'art se manifeste de nouveau, beaucoup plus tard dans la carrière de Pierre Bourdieu, en 1992, lorsqu'il écrit *Les Règles de l'art*. Genèse et structure du champ littéraire^[11]. Il développe dans cet ouvrage une analyse historique de la constitution et du fonctionnement du « champ » artistique et propose ce faisant un ouvrage emblématique de sa sociologie des champs sociaux.

En 1968, Pierre Bourdieu rompt avec son maître à

penser Raymond Aron. Il fonde alors le Centre de sociologie de l'éducation et de la culture (actuel Centre de sociologie européenne) et, la même année, il publie *Le Métier de sociologue : préalables épistémologiques*[\[12\]](#) avec Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron. Lors des événements de mai 1968, Pierre Bourdieu ne s'engage pas dans le débat public, bien que l'ouvrage *Les Héritiers* soit abondamment cité. Deux ans plus tard, en 1970, Pierre Bourdieu coécrit avec Jean-Claude Passeron *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*[\[13\]](#), un nouvel ouvrage sur l'école, plus théorique que *Les Héritiers*. Les deux auteurs montrent que l'école, loin d'offrir une réelle égalité des chances, contribue à la reproduction et à la légitimation de la hiérarchie sociale.

Au cours des années 1970, Pierre Bourdieu occupe une place de plus en plus centrale dans le paysage sociologique. Son aura dépasse celle des sociologues qui lui sont contemporains (Michel Crozier, Georges Friedmann, Alain Touraine...) avec lesquels il ne dialogue d'ailleurs quasiment pas. La force de Pierre Bourdieu repose en partie sur le collectif qu'il a su fédérer autour de lui. Chose assez rare dans l'univers des sciences sociales, il s'entoure d'une équipe de sociologues qui contribuent à son travail (comptes-rendus d'ouvrages, réalisation d'enquêtes...) et qui participent à la diffusion de sa pensée. En 1975, Pierre Bourdieu lance la revue *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* qu'il dirige jusqu'à sa mort. Elle lui permet d'exposer ses propres travaux ainsi que ceux de ses collègues et élèves. Sa

forme est relativement novatrice (illustrations, grand format, mise en page originale), mais son fonctionnement est souvent dénoncé comme autocratique. En 1979, est publié le livre majeur de Pierre Bourdieu : La Distinction. Critique sociale du jugement[14]. Les notions d'« habitus » et de « capital », centrales dans la théorie bourdieusienne, sont largement mobilisées pour rendre compte des différences de pratiques culturelles selon les classes sociales.

Au début des années 1980, les principaux concepts de la sociologie bourdieusienne sont fixés. Durant les vingt années suivantes, Pierre Bourdieu, tout en poursuivant son œuvre prolifique, s'oriente de plus en plus vers la diffusion de ses travaux, notamment à l'international. Il est simultanément de mieux en mieux reconnu par les institutions françaises. En 1981, il est élu professeur au Collège de France et en 1993 il est le premier sociologue à recevoir la médaille d'or du CNRS.

Les dix dernières années de la vie de Pierre Bourdieu sont marquées par son passage du rôle de chercheur universitaire à celui d'intellectuel engagé. En 1993, il dirige l'ouvrage collectif La Misère du monde[15] qui, au travers de récits de vie d'individus en situation de souffrance sociale, fait de Pierre Bourdieu le porte-parole des personnes en situation de misère sociale. Cet ouvrage connaît un très grand succès de librairie. Parallèlement, l'engagement militant de Pierre Bourdieu va croissant durant les années 1990. Il prend notamment la défense des grévistes lors du mouvement social de l'automne 1995, puis il apporte son soutien au

mouvement des chômeurs de l'hiver 1997-1998 et aux altermondialistes. Ses critiques du néolibéralisme et des politiques de démantèlement des services publics sont fortement relayées par les médias avec lesquels il entretient des relations pourtant houleuses, faites de fascination et de critique radicale. Deux ouvrages, intitulés Contre-feux (1[16] et 2[17]), rassemblent ses interventions politiques. En appui à cet engagement militant, Pierre Bourdieu inaugure une nouvelle collaboration éditoriale avec les éditions du Seuil en 1992 et il lance en association avec elles la maison d'édition « Raisons d'agir » à la suite des grèves de 1995. C'est chez cet éditeur qu'il publie en 1996 le petit livre polémique Sur la télévision[18]. Facile d'accès, il s'agit de l'un de ses ouvrages les plus vendus. En 2000, Pierre Carles réalise le documentaire La sociologie est un sport de combat[19] qui retrace l'engagement intellectuel et politique de Pierre Bourdieu. Il met tout particulièrement en évidence l'influence que le sociologue a pu avoir sur les mouvements sociaux. Parallèlement à son engagement militant, Pierre Bourdieu poursuit néanmoins une réflexion plus académique sur la sociologie et le rôle de la science (Méditations pascaliennes[20] ; Science de la science et réflexivité[21]...).

Pierre Bourdieu décède le 23 janvier 2002, à l'âge de 71 ans, laissant derrière lui une œuvre colossale (343 publications selon le quotidien Libération (25/01/02)). Ses plus grands succès éditoriaux sont ses ouvrages polémiques ou grand public (Sur la télévision, La Misère du monde). Ce sont des ouvrages d'accès plus difficile,

tels que *Les Héritiers* ou *La Distinction*, qui sont devenus des classiques de la sociologie.

Présentation de l'ouvrage

L'objectif de cet ouvrage consacré à la théorie de Pierre Bourdieu et à ses usages sociologiques est de restituer à la fois synthétiquement et fidèlement les principaux apports de cet auteur à la sociologie. Il s'agit notamment de faciliter la lecture des textes de Pierre Bourdieu, celui-ci étant connu pour la complexité de son écriture, faite de circonvolutions stylistiques et de jeux de mots.

Si les travaux sociologiques de Pierre Bourdieu ont porté, au cours de sa carrière, sur une grande variété d'objets (sociétés traditionnelles, monde universitaire, médias, économie...), nous nous concentrons ici sur les quatre thématiques les plus centrales de son œuvre. Le premier chapitre porte sur la réflexion épistémologique que Pierre Bourdieu a menée tout au long de sa vie. Comprendre sa conception de la sociologie et du métier de sociologue offre un point d'entrée pour saisir la manière dont il envisage le monde social et l'action humaine. Les deux chapitres suivants partent d'objets particuliers de la réflexion bourdieusienne, l'école et la culture, pour mettre en évidence la manière dont se sont forgés, empiriquement, les principaux concepts de l'auteur. Il s'agit aussi de montrer, dans les deux cas, comment ces concepts ont permis un renouvellement profond et durable de la réflexion menée dans ces domaines. Enfin, le dernier chapitre porte sur la théorie

de l'espace social. Cette théorie permet une montée en généralité en expliquant le fonctionnement des différents domaines de la vie sociale.

Dans chacun des chapitres, l'exposition de la théorie de Pierre Bourdieu est prolongée par la présentation de travaux d'auteurs qui ont illustré ou poursuivi sa réflexion. Cet ouvrage a donc pour ambition de mettre au jour la portée du travail sociologique de Pierre Bourdieu, devenu une référence incontournable dans de nombreux domaines d'étude.

- [1] . Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn (2002), Paris, Le Seuil.
- [2] . Sociologie de l'Algérie (1958), Paris, Presses Universitaires de France.
- [3] . Bourdieu P., Darbel A., Rivet J.-P. et Seibel C., Travail et travailleurs en Algérie (1963), Paris, Mouton.
- [4] . Bourdieu P. et Sayad A., Le Déracinement. La Crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie (1964), Paris, Minuit.
- [5] . Esquisse d'une théorie de la pratique (1972), Genève, Droz.
- [6] . Le Sens pratique (1980), Paris, Minuit.
- [7] . La Domination masculine (1998), Paris, Le Seuil.
- [8] . Bourdieu P., Passeron J.-C., Les Héritiers. Les étudiants et la culture (1964), Paris, Minuit.
- [9] . Bourdieu P. (dir.), Un Art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie (1965), Paris, Minuit.
- [10] . Bourdieu P. (dir.), L'Amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public (1966), Paris, Minuit.
- [11] . Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire (1992), Paris, Seuil.
- [12] . Bourdieu P., Chamboredon J.-C., Passeron J.-C., Le Métier de sociologue : préalables épistémologiques (1968), Paris, Mouton.
- [13] . Bourdieu P., Passeron J.-C., La Reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement (1970), Paris, Minuit.
- [14] . La Distinction. Critique sociale du jugement (1979), Paris, Minuit.
- [15] . Bourdieu P. (dir.), La Misère du monde (1993), Paris, Le Seuil.
- [16] . Contre-feux 1. Propos pour servir à la résistance contre l'invasion néo-libérale (1998), Paris, Raisons d'agir.
- [17] . Contre-feux 2. Pour un mouvement social européen (2001), Paris, Raisons d'agir.
- [18] . Sur la télévision, suivi de L'Emprise du journalisme (1996), Paris, Raisons d'agir.
- [19] . Carles P. (2001), La sociologie est un sport de combat, Buena Vista Home Entertainment.
- [20] . Méditations pascaliennes (1997), Paris, Le Seuil.
- [21] . Science de la science et réflexivité. Cours du Collège de France 2000-2001 (2001), Paris, Raisons d'agir.

Le métier de sociologue

Pierre Bourdieu doit sa célébrité à la théorie du monde social qu'il a élaborée. Pour autant, non content d'être un praticien de la sociologie, Pierre Bourdieu a aussi consacré une partie de son travail à réfléchir aux conditions d'existence de la sociologie comme discipline, et aux attendus du métier de sociologue. Ces préoccupations sont le fruit d'un travail collectif réalisé avec deux autres sociologues : Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron. En 1968, les trois hommes publient *Le Métier de sociologue*^[1]. Ce livre énonce les principes que doit suivre toute démarche sociologique pour être qualifiée de scientifique. Revenir sur la manière dont Pierre Bourdieu envisage la scientificité de la sociologie et, par suite, l'action humaine permet d'éclairer sa théorie du monde social. 1

1. La sociologie comme science

Toute discipline qui cherche à être reconnue comme science doit s'interroger sur les conditions de scientificité de la production de ses connaissances. Cette réflexion, qualifiée d'« épistémologique », est menée pour la sociologie depuis sa naissance à la fin du XIXe siècle, notamment dans les travaux d'Émile Durkheim (1858-1917). Pierre Bourdieu, avec Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, se saisit à son tour de cette problématique dans *Le Métier de sociologue*.

1.1 Reprise et poursuite du projet durkheimien

Filiation intellectuelle

La réflexion sur les conditions que la sociologie doit remplir pour être considérée comme science, a été initiée en France par Émile Durkheim à la fin du XIXe siècle. À cette époque, la sociologie tout juste naissante, doit, pour parvenir à se constituer comme discipline autonome, mettre en évidence ce qui la distingue de disciplines proches telles que la psychologie, la philosophie, l'histoire et la biologie. Les sociologues doivent aussi réfléchir aux conditions dans lesquelles ils peuvent produire une connaissance scientifique. La réponse apportée par Émile Durkheim dans *Les Règles de la méthode sociologique*[\[2\]](#) consiste à affirmer qu'une connaissance scientifique du monde social est possible mais qu'elle se fonde moins sur la spécificité de son objet (la vie sociale est aussi étudiée par l'histoire, par la psychologie...) que sur les méthodes qu'elle emploie.

Plus de soixante-dix ans après, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron font d'Émile Durkheim, alors quelque peu oublié, leur principale référence lorsqu'ils écrivent *Le Métier de sociologue*. Comme lui, ils souhaitent permettre aux sociologues de leur époque de s'accorder sur ce qui fait de leur discipline une science et ils cherchent à mettre au jour les principes qui doivent guider le travail sociologique.

Ce qui intéresse les trois auteurs n'est pas tant de discuter la pertinence du classement de la sociologie

parmi les sciences puisque le fait que la sociologie soit une science leur semble acquis (Pierre Bourdieu écrit ainsi : « la sociologie me paraît avoir toutes les propriétés qui définissent une science[3] ») mais plutôt de « mettre la pratique sociologique à la question », c'est-à-dire de réfléchir aux conditions dans lesquelles l'usage des techniques employées par les sociologues pour rendre compte du réel aboutit à des résultats qui peuvent être qualifiés de scientifiques : « À la question de savoir si la sociologie est ou non une science, et une science comme les autres, il faut donc substituer la question du type d'organisation et de fonctionnement de la cité savante le plus favorable à l'apparition et au développement d'une recherche soumise à des contrôles strictement scientifiques » (Le Métier de sociologue, 1968, p. 103).

Par ce questionnement, les auteurs souhaitent notamment dénoncer l'absence de réflexion sur l'usage des méthodes statistiques, celles-ci s'étant répandues à la fin des années 1960 sous la houlette de l'Américain Paul Lazarsfeld. Pour Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron, il s'agit donc de fonder une nouvelle théorie de la pratique sociologique.

Pour ce faire, la rédaction d'un ouvrage en trois volumes était initialement prévue : un premier devait poser les préalables épistémologiques à la connaissance sociologique (c'est-à-dire définir à quelles conditions la sociologie est une science), un second devait étudier comment le sociologue « construit » son objet d'étude (c'est-à-dire comment il définit sa problématique) et un troisième devait établir un répertoire critique des outils du

sociologue. Seul le premier ouvrage, qui constitue Le Métier de sociologue tel que nous le connaissons, a été effectivement rédigé. Ce livre a pour particularité d'être composé pour moitié du texte des trois auteurs, et pour moitié de textes d'appui empruntés tant à la tradition sociologique (Émile Durkheim, Max Weber, Marcel Mauss...) qu'à la tradition épistémologique issue de la réflexion sur les sciences de la nature (Gaston Bachelard, Georges Canguilhem, Alexandre Koyré...).

Se défaire de l'illusion du savoir immédiat

L'un des principaux enseignements d'Émile Durkheim dans Les Règles de la méthode sociologique est que, pour observer les faits sociaux et en rendre compte de manière scientifique, les sociologues doivent « écarter systématiquement les prénotions ». Les prénotions sont des « représentations schématiques et sommaires » qui sont « formées par la pratique et pour elle » par l'ensemble des individus et donc aussi par les sociologues. En effet, dès lors que nous vivons en société, nous nous forgeons des représentations utiles pour nous orienter, nous positionner, émettre des jugements... sur le monde qui nous entoure. Ainsi, a-t-on par exemple une représentation des hiérarchies sociales de notre pays ou de l'activité de la justice sans pour autant être capables de dire si ces représentations reflètent tout à fait fidèlement la réalité, car nous ne les avons pas soumises à la réflexion. Ces idées a priori sont un obstacle à la science car elles nous empêchent de voir la vraie nature des choses.

À la suite d'Émile Durkheim, les auteurs du *Métier de sociologue* dénoncent le danger de cette « illusion du savoir immédiat » et ils encouragent le sociologue à effectuer une « rupture épistémologique » avec cette « sociologie spontanée » pour parvenir à élaborer un discours sur le monde social qui soit de nature scientifique.

Pour rompre avec les prénotions, Émile Durkheim conseillait aux sociologues d'adopter une position d'extériorité par rapport aux faits sociaux (il faut les considérer comme des choses qui nous sont extérieures) et une position d'ignorance a priori. Plusieurs méthodes et techniques permettant d'effectuer cette rupture épistémologique étaient évoquées dans ses travaux. L'une d'entre elle, qui est reprise dans *Le Métier de sociologue*, consiste à se donner une définition provisoire de l'objet à étudier. Cette définition se fonde non sur des impressions personnelles du chercheur mais sur des signes objectifs empiriquement observables de l'objet. Ainsi, les prénotions sont en partie neutralisées pour ne pas prédéterminer les résultats de l'enquête. Émile Durkheim, par exemple, définissait le crime comme tout acte puni. Cela lui permettait d'évacuer de la recherche ses propres jugements moraux, jugements consubstantiels de sa vision non savante du crime. Outre la définition provisoire de leurs objets, les sociologues peuvent aussi utiliser des techniques d'objectivation du réel telles que les statistiques. C'est ce que faisait Émile Durkheim dans *Le Suicide*[\[4\]](#). À partir des statistiques officielles du suicide en France, il mettait en évidence des

régularités (saisonnalité du suicide, évolution du taux de suicide en fonction de l'âge...) qui le conduisaient à affirmer qu'il était possible d'expliquer le suicide sans se référer aux motifs psychologiques des individus comme nos prénotions nous le laisseraient supposer. L'outil statistique rend donc plus « objectif » le fait social en nous permettant de dépasser nos prénotions subjectives par la mise au jour de résultats inattendus.

La lutte contre l'illusion du savoir immédiat est toutefois entravée par la nature du langage utilisé par les sociologues. Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron soulignent que l'une des difficultés de la rupture épistémologique entre le sens commun et le discours scientifique en sociologie tient au fait que les sociologues s'expriment dans le même langage que les non-sociologues. Il n'en va pas de même par exemple pour les physiciens qui, grâce au langage mathématique et au vocabulaire spécifique à leur discipline, parviennent plus facilement à mettre une distance entre leurs représentations personnelles et leur objet d'étude. Le langage commun qu'utilisent les sociologues est potentiellement source d'erreur car il enferme des représentations du monde social. Comme le disent les auteurs : « le langage ordinaire [...] enferme, dans son vocabulaire et sa syntaxe, toute une philosophie pétrifiée du social toujours prête à resurgir des mots communs ou des expressions complexes construites avec des mots communs que le sociologue utilise inévitablement » (pp. 36-37). Par exemple, le fait de parler d'échelle sociale suppose implicitement une

représentation de la société comme un espace fluide où il est possible de circuler entre les positions sociales, ce qui n'est pas le cas si l'on parle de classes sociales. Les sociologues doivent donc soumettre en permanence leur langage à une analyse critique et clarifier les notions qu'ils utilisent afin d'en mettre au jour les présupposés implicites. Ils s'exposent sinon à prendre pour donnés des objets reconstruits dans et par le langage commun.

La sociologie du dévoilement

La méfiance vis-à-vis du discours des individus est un autre point commun qui relie les auteurs du Métier de sociologue et Émile Durkheim. Elle découle du principe qui consiste à vouloir « expliquer le social par le social » (Les Règles de la méthode sociologique). En effet, pour démarquer la sociologie de la psychologie, Émile Durkheim a cherché à montrer que les faits sociaux (comme le suicide) pouvaient être expliqués par d'autres faits sociaux (l'intensité de la vie collective, l'absence de normes...) sans recourir à des explications biologiques (physiologie particulière des suicidaires) ou psychologiques (état affectif...). Cela va de pair avec une conception holiste de la vie sociale, c'est-à-dire avec l'idée que la société est un tout qui dépasse les individus qui la composent et les contraint par le biais d'institutions. Cette vision s'oppose à une conception individualiste du monde social où il serait possible de rendre compte de la société en se bornant à étudier les individus. Pierre Bourdieu s'inscrit dans la même lignée intellectuelle qu'Émile Durkheim. À partir du moment où les individus

sont considérés comme déterminés pour partie par une société qui les dépasse, il s'ensuit qu'ils ne sont pas conscients de ce qui détermine ce qu'ils font et ce qu'ils sont : c'est le « principe de la non-conscience ». Alors qu'ils pensent que leurs actions ne sont que le produit de leur volonté, il est possible, pour le sociologue, d'objectiver ce qui les détermine mais il doit pour cela se méfier du discours des acteurs sociaux.

La sociologie de Pierre Bourdieu se veut donc une sociologie du dévoilement qui met au jour les déterminismes qui pèsent sur les acteurs sociaux sans qu'ils en soient conscients. Les mécanismes sociaux ne sont en effet pas immédiatement visibles et la tâche du sociologue consiste à les faire apparaître. Ce n'est qu'une fois conscients de ce qui les contraint que les acteurs sociaux peuvent s'en libérer : « Si le sociologue a un rôle, ce serait plutôt de donner des armes que de donner des leçons. » (Questions de sociologie, 1984, p. 95)

Le cadre épistémologique posé dans *Le Métier de sociologue* est à l'origine d'un renouveau du questionnement autour de la discipline sociologique. Parmi les auteurs ayant continué le travail commencé par Pierre Bourdieu et ses collègues, se trouve l'un d'entre eux : Jean-Claude Passeron.

1.2 La sociologie est-elle une science comme les autres ?
(Jean-Claude Passeron, 1991)

Coauteur avec Pierre Bourdieu et Jean-Claude Chamboredon du *Métier de sociologue* en 1968, Jean-Claude Passeron a poursuivi sa réflexion

épistémologique dans *Le Raisonnement sociologique* publié en 1991 [5]. Sa réflexion débute en amont de celle du *Métier de sociologue* où, dès le départ, il était tenu pour acquis que la sociologie était une science.

Jean-Claude Passeron, au contraire, se pose la question de la scientificité de la sociologie : est-elle une science comme les autres ?

Le questionnement

Le Raisonnement sociologique s'ouvre sur deux questions à propos de la sociologie : « Science ou non ? Si oui, comme les autres ou pas ? » (p. 7). Dans cet ouvrage, c'est la comparaison de la scientificité de la sociologie avec celle des sciences expérimentales (les sciences de la nature) qui est à l'origine des préceptes méthodologiques auxquels aboutit Jean-Claude Passeron.

Pour Jean-Claude Passeron, la sociologie ne se distingue pas des autres sciences humaines et sociales (l'histoire, l'anthropologie...) qu'il regroupe sous le terme générique de « sciences historiques ». Toutes ont en effet un objet similaire : le monde historique. Ce dernier est différent de l'objet des sciences expérimentales dans la mesure où il est le lieu de phénomènes, toujours contextualisés, qui ne peuvent jamais se reproduire à l'identique. Cela ôte au savant la possibilité de réaliser des expérimentations au même titre que les autres scientifiques puisqu'il ne peut jamais contrôler les conditions d'occurrence des phénomènes. Le critère de scientificité des sciences expérimentales ne peut donc

pas s'appliquer aux sciences historiques. Pour autant, les sciences historiques doivent-elles être exclues de l'univers des sciences ? Autrement dit, n'existe-t-il qu'un seul régime de scientificité ?

Les obstacles à la constitution de la sociologie comme science

Le fait que la sociologie ait pour objet le monde historique où les configurations ne se reproduisent jamais à l'identique rend non seulement compliquée la réalisation d'expérimentations, mais cela empêche aussi d'établir des lois générales. Les théories proposées par la sociologie sont en réalité toujours indexées à un contexte spatio-temporel particulier, ce qui les empêche de fonctionner comme des paradigmes scientifiques. Les paradigmes sont des théories sur lesquelles, à un moment donné, les scientifiques s'accordent, jusqu'à ce qu'elles soient réfutées (ainsi, en physique, le paradigme de la relativité d'Einstein est-il venu remplacer celui de Newton). Dans les sciences historiques en revanche, différentes théories peuvent coexister à un moment donné.

De surcroît, comme le montraient déjà les auteurs du *Métier de sociologue*, les sociologues s'expriment dans la même langue que les non-scientifiques, c'est-à-dire dans la « langue naturelle » et non dans une langue artificielle ou « protocolarisée » comme peut l'être le langage des mathématiques. Or, pour que les scientifiques s'accordent sur un paradigme, il faut qu'ils aient une langue commune, univoque, « stabilisée » c'est-à-dire fondée sur « un haut degré de consensus » (p. 362) au

sein du groupe des spécialistes. Dès lors, « l'infirmité de tout discours sociologique » (p. 371) provient de son incapacité à établir « une langue protocolarisée qui aurait [...] les vertus d'un paradigme durable » (p. 371).

Les concepts élaborés oscillent donc entre deux types : soit ils sont très particuliers (c'est-à-dire qu'ils reflètent précisément l'ancrage contextuel du phénomène qu'ils décrivent) mais leur précision empirique empêche toute montée en généralité, soit à l'opposé, ils sont « trop » théoriques et ils englobent un grand nombre de situations, mais ils ne peuvent rendre compte d'aucune situation précisément puisqu'ils sont désindexés d'un contexte spatial ou temporel particulier. Toutefois, cela n'implique pas que les sociologues renoncent à la conceptualisation. Ils doivent seulement prendre conscience du fait que leurs concepts ne peuvent être au mieux que des « abstractions incomplètes », c'est-à-dire des concepts qui conservent une référence tacite à une contextualisation. Jean-Claude Passeron en conclut, – s'opposant ainsi a posteriori au projet du troisième tome du *Métier de Sociologue* – que « le lexique scientifique de la sociologie est un lexique infaisable » (p. 371).

Les conditions de la production de connaissances
sociologiques scientifiques

Jean-Claude Passeron met en évidence deux techniques pour parvenir à pratiquer la sociologie de manière scientifique tout en prenant en considération les particularités induites par la dimension historique de cette discipline. Ces deux techniques font largement écho aux

préconisations que Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et lui-même faisaient déjà en 1968 dans *Le Métier de sociologue*, mais elles sont fondées sur une argumentation un peu différente.

La première technique consiste à « protocolariser » le langage naturel grâce au raisonnement comparatif. En dépit du caractère irréductiblement historique du monde social, pour parvenir à rendre leurs concepts plus généraux, les sociologues peuvent se mettre d'accord pour traiter comme équivalents certains contextes qui ne sont pas identiques, en les réunissant sous un même type. Comme dans *Le Métier de sociologue*, Jean-Claude Passeron valorise le raisonnement comparatif qui se fonde sur des idéaux-types ou des analogies. Ce raisonnement, qui permet de rapprocher ou de distinguer différents contextes historiques, ne peut toutefois conduire qu'à des conclusions générales qui ont un statut de « présomptions ». En effet, pour que les conclusions puissent avoir le statut de « nécessité », un raisonnement expérimental avec un contrôle de tous les paramètres serait indispensable, ce qui est impossible dans le cas de l'observation du monde historique.

La seconde technique consiste à effectuer un va-et-vient entre le raisonnement expérimental et la contextualisation historique. Bien qu'ayant un objet historique, les sciences historiques peuvent recourir à des méthodes expérimentales, comme l'usage des statistiques. Avant toute chose, Jean-Claude Passeron réitère l'appel à la vigilance épistémologique des sociologues, dès lors qu'ils utilisent des méthodes

expérimentales. En effet, celles-ci, du fait de leur expression dans un langage formalisé, risquent de faire tomber les sociologues dans « l'illusion expérimentaliste » (c'est-à-dire la croyance selon laquelle le recours aux méthodes expérimentales suffit à garantir la scientificité des résultats). Cela étant, Jean-Claude Passeron insiste, plus que cela n'était fait dans *Le Métier de sociologue*, sur la complémentarité entre le raisonnement expérimental et le récit historique. Ces deux méthodes sont a priori opposées : alors que la première se fonde sur l'observation à paramètres contrôlés de corrélations constantes entre les faits sociaux, ce qui revient à désindexer les phénomènes de leur contexte historique particulier, la seconde indexe précisément l'interprétation des faits historiques à leur contexte spatial et temporel. Le problème est qu'une sociologie qui serait un simple récit historique risquerait de se réduire à de la sociologie spontanée ou de l'histoire et qu'une sociologie qui se fonderait uniquement sur les statistiques serait un non-sens historique. Le raisonnement expérimental en sociologie est donc indissociable d'un travail de contextualisation historique : « le raisonnement sociologique se distingue du récit historique par des moments de raisonnement expérimental, mais [...] ces moments de pureté méthodologique alternent nécessairement dans son travail interprétatif avec d'autres moments du raisonnement naturel. [...] Le raisonnement statistique [...] est bien un raisonnement expérimental, mais il ne le reste qu'autant qu'il n'énonce rien sur le monde

historique : dès qu'on met du sens dans l'énoncé de ses corrélations formelles, les phrases se chargent de contexte, dit ou non dit. » (p. 78)

La conclusion à laquelle aboutit *Le Raisonnement sociologique* est donc que la sociologie est bien une science, mais que sa scientificité ne doit pas être mesurée à l'aune des critères que l'on applique aux sciences naturelles. Il existe donc plusieurs régimes de scientificité et « le raisonnement naturel ne condamne pas au sens commun » (p. 12). Ainsi, tout en retrouvant une partie des conclusions du *Métier de sociologue*, Jean-Claude Passeron complexifie l'affirmation bourdieusienne selon laquelle il est évident que « la sociologie [...] paraît avoir toutes les propriétés qui définissent une science [\[6\]](#) ».

2. La sociologie en actes

En plus d'une réflexion épistémologique sur les conditions que doit remplir la sociologie pour être qualifiée de science, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron proposent dans *Le Métier de Sociologue* en 1968 une analyse des méthodes employées par le sociologue. Dans l'ouvrage, les auteurs considèrent que les méthodes permettant une « rupture épistémologique » doivent être contrôlées afin d'assurer la scientificité des résultats produits. Qu'il ait recours aux statistiques, à l'observation ou à l'entretien, le sociologue doit faire preuve de « vigilance épistémologique » lors de la construction de son objet de

recherche et du recueil de ses données.

2.1 Les méthodes du sociologue

Si *Le Métier de Sociologue* aborde la question des méthodes utilisées par le sociologue, l'approche reste essentiellement théorique et abstraite. Aussi, ne faut-il pas chercher dans cet ouvrage des « recettes », des « trucs » ou des « ficelles » à l'usage du sociologue amateur commençant une investigation de terrain. L'intérêt des trois auteurs pour la méthodologie s'inscrit dans leur problématique plus générale sur la nature spécifique de la démarche sociologique, conçue comme une démarche scientifique.

De l'importance du contrôle épistémologique des méthodes employées

« Le fait est conquis, construit, constaté » : cette phrase de Gaston Bachelard est reprise par Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron pour présenter les trois « actes épistémologiques » qui fondent, selon eux, la sociologie. Ces trois « actes » ne correspondent pas à trois moments distincts de la recherche mais ils se retrouvent au contraire à toutes les étapes de l'investigation sociologique. Le fait doit tout d'abord être « conquis » contre l'illusion du savoir immédiat : comme nous l'avons vu, une rupture doit être opérée vis-à-vis du langage commun pour faire entrer la sociologie dans un régime de scientificité. Le fait est aussi « construit » en fonction d'une problématique théorique à laquelle participe la méthodologie choisie. En fonction de

cette problématique théorique et de cette méthodologie, le fait est « constaté », c'est-à-dire mis à l'épreuve de la réalité. Si ces trois actes épistémologiques ne se succèdent pas lors de la recherche, ils sont néanmoins hiérarchisés : le constat (ou l'expérimentation) dépend de la construction qui elle-même est fonction de la rupture. Puisque la notion de rupture a déjà été présentée, nous nous centrerons ici davantage sur la construction et le constat ainsi que sur le lien établi par la méthodologie entre ces deux actes épistémologiques.

Il n'existe pas en sociologie de données « pures » détachées de toute théorie. Le constat dépend toujours de la construction de l'objet qui est elle-même nécessairement théorique : une problématique théorique est nécessaire pour interroger le réel. Par exemple, pour réaliser une observation, le sociologue doit s'appuyer sur des hypothèses théoriques qui orientent son regard : il doit savoir quoi observer pour établir des constats. Toute grille d'observation, qui recense les aspects auxquels le sociologue doit prêter attention, met ainsi en œuvre des présupposés théoriques. De même, le questionnaire d'une enquête statistique s'appuie sur des hypothèses qui tendent à façonner les résultats : les réponses obtenues sont fonctions des questions posées. Dans la mesure où elle détermine les résultats que l'on peut obtenir, la construction de l'objet apparaît comme un acte scientifique fondamental : « les faits qui valident la théorie valent ce que vaut la théorie qu'ils valident » (p. 85).

Si, contrairement à une idée reçue, les techniques d'enquête ne sont pas neutres mais au contraire pétries

de théorie, le sociologue doit être vigilant quant à leur utilisation. Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron parlent de « vigilance épistémologique ».

Finalement, le sociologue doit se défaire de deux types d'illusion : l'illusion de la connaissance immédiate, à laquelle doit être opposé le principe de rupture grâce notamment au recours aux méthodes sociologiques, et l'illusion scientifique de la neutralité des techniques d'enquête, à laquelle doit être opposé le contrôle épistémologique rigoureux des méthodes employées.

Se défaire de l'illusion statistique

Le recours aux statistiques permet de rompre avec la connaissance immédiate. Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, de nombreux résultats sociologiques mis au jour par Pierre Bourdieu sont issus d'analyses statistiques. Pour autant, les auteurs du *Métier de Sociologue* mettent en garde contre une utilisation des statistiques qui s'affranchirait d'une réflexion sur les implications théoriques de la méthode. En particulier, l'élaboration du questionnaire permettant de collecter des données ne peut se passer d'une interrogation sur les présupposés inhérents aux questions posées. Chacune de ces questions engage en effet une problématique théorique implicite dont le sociologue doit avoir conscience s'il veut interpréter correctement les réponses des enquêtés. Sans cela, le sociologue risque de réifier ses propres présupposés théoriques en interprétant de façon abusive ses questions comme des questions que

les sujets se posent effectivement. En l'absence de contrôle épistémologique, sa démarche ne peut donc être scientifique.

Dans un texte intitulé « L'opinion publique n'existe pas[7] », Pierre Bourdieu montre que les sondages d'opinion reposent sur des postulats non interrogés et que leurs résultats peuvent dès lors être remis en cause. En réfutant l'un après l'autre trois de ces postulats fondamentaux, il déconstruit la notion d'opinion publique telle qu'elle est présentée par les instituts de sondage. Le premier postulat s'énonce ainsi : « tout le monde peut avoir une opinion ; ou, autrement dit, [...] la production d'une opinion est à la portée de tous » (p. 222). Pierre Bourdieu montre qu'au contraire la compétence politique est inégalement distribuée, en fonction du niveau d'instruction essentiellement. L'exclusion des non-réponses dans la présentation des résultats conduit à évacuer le problème de la capacité différenciée des répondants à se forger une opinion, notamment politique. S'ajoute à cela le fait que les questions sont différemment interprétées par les répondants, en fonction de leur appartenance sociale et donc de leur système de valeurs. Ces arguments tendent à remettre en cause le postulat des instituts de sondage selon lequel les conditions de production de l'opinion sont universellement et uniformément remplies. Selon le deuxième postulat, « toutes les opinions se valent » (p. 222) et leur simple addition formerait donc ce que l'on appelle « l'opinion publique ». L'« opinion publique » ainsi constituée correspond à ce que Pierre Bourdieu appelle un

« artefact », c'est-à-dire un construit façonné par la technique d'enquête et qui n'a pas d'équivalent dans la réalité. Il ajoute qu'il s'agit d'un artefact dépourvu de sens car l'opinion publique ne peut se résumer à un pourcentage. L'opinion publique est en réalité davantage le fait de leaders d'opinion et de groupes de pression qui ont réussi à se mobiliser pour faire émerger leurs revendications sur la scène politique. Les opinions individuelles n'ont pas toutes le même poids dans la constitution de l'opinion publique. Enfin, Pierre Bourdieu s'attaque à « l'hypothèse qu'il y a un consensus sur les problèmes, autrement dit qu'il y a un accord sur les questions qui méritent d'être posées » (p. 222). Remettant en cause l'indépendance des instituts de sondage, il montre que les questions posées dans une enquête d'opinion sont directement liées aux préoccupations du personnel politique qui cherche ainsi à être informé sur les moyens d'organiser son action. Du fait de cette « imposition de problématique », les questions posées ne sont pas les questions que se posent réellement les personnes interrogées. Finalement, « l'opinion publique » telle qu'elle est construite par les instituts de sondage n'existe pas dans la réalité : elle est un pur artefact qui repose sur des présupposés implicites.

Le texte de Pierre Bourdieu est instructif à deux niveaux. En premier lieu, il réitère la mise en garde contre l'illusion statistique à laquelle peut mener un usage peu rigoureux des méthodes quantitatives, tant par le sociologue que par le statisticien de l'institut de sondage.

En second lieu, ce texte apparaît comme une application du principe de rupture défendu dans *Le Métier de Sociologue* : la notion d'opinion publique est déconstruite en mettant au jour les présupposés sur lesquels elle repose. Le titre polémique – « L'opinion publique n'existe pas » – insiste sur la nécessité de ne pas prendre pour acquis les expressions du langage commun.

Se défaire de l'illusion biographique

L'interrogation de Pierre Bourdieu sur la façon dont les méthodes d'enquête influencent les résultats obtenus s'est aussi portée sur l'entretien biographique. Son texte, « L'illusion biographique^[8] », est une référence en matière de réflexion méthodologique sur « l'histoire de vie ». Les présupposés théoriques qui sous-tendent cette méthode particulière y sont analysés : « parler d'histoire de vie, c'est présupposer au moins, et ce n'est pas rien, que la vie est une histoire et qu'une vie est inséparablement l'ensemble des événements d'une existence individuelle conçue comme une histoire et le récit de cette histoire » (p. 81). Dans le cadre d'un entretien biographique, l'enquêteur et l'enquêté ont tous deux intérêt à accepter le « postulat du sens de l'existence racontée » (p. 82). Ainsi, au cours de l'entretien, l'enquêté – incité par l'enquêteur – tente de donner du sens aux événements disparates relatés. Il se fait « l'idéologue de sa propre vie » (p. 82) et son récit n'est autre qu'une reconstruction a posteriori visant à convaincre de la cohérence de son parcours. « Dès mon plus jeune âge », « j'ai toujours été », « déjà à cette

époque », etc. sont ainsi des expressions que l'on retrouve souvent en entretien : par ces procédés rhétoriques, l'enquêté justifie ses choix d'engagement en donnant une cohérence à l'ensemble de son cheminement.

L'entretien biographique ne permet pas d'opérer une rupture avec le sens commun. Il est en effet indissociable du langage ordinaire qui décrit la vie comme une carrière, un parcours orienté, un déplacement linéaire. La technique d'enquête correspondant à l'histoire de vie apparaît donc nécessairement empreinte de l'illusion biographique. Alors que l'analyse statistique risque, si elle n'est pas contrôlée, de faire tomber le sociologue dans l'illusion scientifique, l'illusion biographique en reste quant à elle à l'illusion du savoir immédiat décrite dans *Le Métier de Sociologue*. Dans « L'illusion biographique », Pierre Bourdieu semble finalement proscrire l'usage de l'entretien biographique comme technique d'enquête permettant de rompre avec le sens commun et d'accéder à un mode d'explication scientifique du monde social.

En réalité, Pierre Bourdieu a lui-même eu recours à la technique de l'entretien biographique. En 1993, il publie *La Misère du monde*[\[9\]](#) qui restitue des récits de vie d'ouvriers, d'employés et de paysans livrant leur souffrance et leur misère[\[10\]](#). Plus de cent cinquante entretiens ont ainsi été réalisés entre 1989 et 1992 par les vingt-deux sociologues réunis dans l'équipe de recherche dirigée par Pierre Bourdieu. La publication de l'ouvrage est souvent considérée comme une rupture par rapport aux réflexions épistémologiques menées notamment

dans *Le Métier de sociologue* ou dans « L'illusion biographique ». Pierre Bourdieu semble en effet finalement octroyer à l'entretien biographique, c'est-à-dire au récit de vie subjectif des individus, le droit de figurer au rang des méthodes d'enquête sociologiques valables. Il n'explique néanmoins jamais comment le sociologue peut se défaire de l'illusion biographique. En revanche, il s'interroge désormais sur la manière dont le sociologue peut exercer un contrôle épistémologique rigoureux en situation d'entretien. Ce faisant, en déplaçant le problème, il rattache son questionnement à certaines des préoccupations du *Métier de sociologue*. Ainsi, dans le texte « Comprendre » placé à la fin de *La Misère du monde*, il insiste sur la nécessité de contrôler les effets de l'enquête afin de lutter « contre l'illusion consistant à chercher la neutralité dans l'annulation de l'observateur » (p. 916). La situation d'entretien doit donc être elle-même analysée pour se départir de l'illusion de sa neutralité et percevoir dans quelle mesure elle influence les propos recueillis. Si le sociologue doit chercher à réduire les distorsions liées à la dissymétrie sociale entre enquêteur et enquêté et donc tenter d'atténuer la « violence symbolique » (voir chapitre 2) de la relation, il ne peut le faire que par une réflexion approfondie sur ce qui peut être dit et ce qui ne peut l'être. La perspective compréhensive (adoptée notamment par le sociologue Max Weber), qui consiste à s'intéresser aux logiques subjectives et donc au sens que les individus donnent à leurs actions (par opposition à la perspective explicative), nouvellement affichée par Pierre Bourdieu, s'appuie donc

sur un travail incessant de construction visant à obtenir des propos aussi peu marqués que possible par les effets de la situation d'enquête.

L'auto-analyse au cœur de la vigilance épistémologique

Dans *Le Métier de Sociologue*, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron précisent que la vigilance épistémologique doit porter non seulement sur les présupposés propres aux techniques d'enquête mais également sur les conditions sociales de la pratique sociologique qui doivent donc être objectivées. En effet, le sociologue n'est pas un être désincarné : c'est un sujet social qui se caractérise par une appartenance sociale, un sexe, un âge, mais aussi des préférences et des dégoûts. Dès lors, il forge inconsciemment un certain nombre de prénotions à l'égard de son objet de recherche. Ainsi, les présupposés vis-à-vis de la pratique d'une profession (comme celle d'avocat), l'exercice d'un sport (le golf par exemple) ou certaines pratiques familiales (telles que le divorce) ne seront pas les mêmes selon que le chercheur est issu du monde ouvrier ou du monde de la grande bourgeoisie. Par conséquent, pour mettre au jour ces présupposés et tenter de percevoir leur influence sur les résultats obtenus, le sociologue se doit d'analyser son propre rapport à l'objet étudié. Cette réflexivité, au centre de la démarche sociologique, permet un contrôle plus grand des conclusions avancées. Il s'agit, selon les trois auteurs, d'échapper à l'ethnocentrisme qui correspond au « présupposé de l'absence de présupposés » (p. 100). Le

sociologue est ainsi incité à faire son auto-analyse, c'est-à-dire à se prendre lui-même pour objet sociologique, et donc à faire la sociologie de lui-même et celle de son rapport à la sociologie. Afin de se mettre en conformité avec ce principe, Pierre Bourdieu a écrit à la fin de sa vie *Esquisse pour une auto-analyse*[\[11\]](#). Cet ouvrage ne doit donc pas être lu comme une autobiographie mais bien comme un moyen pour Pierre Bourdieu de mettre au jour ses présupposés de sociologue, liés à son enracinement social spécifique. Ce livre a été beaucoup critiqué. Il lui a en particulier été reproché de ne pas atteindre son objectif, le sociologue passant sous silence certains aspects structurants de sa trajectoire, notamment son origine sociale et sa vie familiale.

2.2 Dénaturaliser le monde social : « L'invention du troisième âge » (Rémi Lenoir, 1979)

Le principe de rupture défendu dans *Le Métier de sociologue* peut être illustré par les travaux de Rémi Lenoir sur l'invention du troisième âge. Rémi Lenoir est un sociologue bourdieusien qui a réalisé sa thèse sous la direction de Pierre Bourdieu. Membre de l'équipe de recherche du CSE (Centre de sociologie européenne), il a notamment participé à l'écriture de *La Misère du monde* (1993). En 1979, il publie dans *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, la revue dirigée par Pierre Bourdieu, l'article intitulé « L'invention du troisième âge. Constitution du champ des agents de gestion de la vieillesse »[\[12\]](#). Il s'intéresse alors à la genèse historique de la catégorie de « troisième âge ». Après avoir montré que l'émergence

du « troisième âge » est liée à la généralisation des systèmes de retraite et à la transformation des rapports entre générations, il défend la thèse selon laquelle le maintien et le développement de cette catégorie sont favorisés par l'apparition d'institutions et d'agents spécialisés qui trouvent un intérêt à son existence et qui contribuent à redéfinir la vieillesse comme « nouvelle jeunesse » ou « âge des loisirs ».

Genèse historique de la catégorie de « troisième âge »

Selon Rémi Lenoir, la « question des retraites » émerge au milieu du XIXe siècle, avec le vieillissement des premières générations d'ouvriers. À la fin du XIXe siècle, des luttes syndicales s'organisent en faveur des retraites, la vieillesse étant devenue une charge pour les familles ouvrières. Suite aux lois sur les assurances sociales de 1928-1930, des systèmes de retraite obligatoires sont mis en place puis généralisés à toutes les catégories de salariés lors de la création de la Sécurité sociale en 1945 : les retraités tendent alors à former une classe d'âge autonome. C'est finalement dans les années 1960 qu'apparaît la notion de « troisième âge », avec l'augmentation du nombre de personnes âgées et du nombre de retraités. Le rapport Laroque de 1962, en particulier, propose une nouvelle conception de la vieillesse en mettant en avant une « politique de la vieillesse » qui ne s'applique plus seulement aux personnes âgées les plus démunies mais à toute la population âgée. La problématique de la vieillesse est ainsi définitivement détachée de celle de l'indigence. La

Commission Laroque favorise alors la constitution d'un champ de gestion de la vieillesse, unifiant des actions et des discours jusque-là isolés.

L'essor des systèmes de retraite complémentaires, mais aussi des résidences ou clubs spécialisés, ou encore le développement de la gérontologie comme science du vieillissement, participent d'une nouvelle représentation de la vieillesse qui se cristallise dans la notion de « troisième âge ». Les institutions et agents spécialisés dans la gestion de la vieillesse contribuent à imposer cette représentation. En associant le troisième âge à une « nouvelle jeunesse », ils légitiment la création de leur secteur d'activité professionnelle. En imposant l'idée selon laquelle la vie « commence à soixante ans », ils favorisent la constitution d'un nouveau marché auquel participent notamment les personnes âgées issues des classes moyennes qui sont celles qui vivent le plus mal la rupture causée par la mise à la retraite. Les clubs ou universités du troisième âge leur permettent par exemple de convertir l'oisiveté en loisirs ou en occasions de se cultiver. Rémi Lenoir en conclut que « la manipulation symbolique de l'image sociale de la vieillesse n'a pas seulement des effets symboliques » mais qu'« elle contribue, [au contraire] en les nommant, à constituer et à imposer de nouveaux besoins, en particulier le besoin de spécialistes chargés d'en assurer la satisfaction » (p. 78).

La rupture au principe de la dénaturalisation

L'article de Rémi Lenoir permet de saisir concrètement le principe de rupture défendu dans *Le Métier de*

sociologue. En effet, le « troisième âge » se présente tout d'abord au sociologue comme une catégorie issue du langage ordinaire, à laquelle est attaché un ensemble de prénotions. Le travail du sociologue consiste à rompre avec ce sens commun pour étudier, à l'aide d'archives notamment, comment a émergé historiquement cette catégorie. En montrant que le « troisième âge » n'a pas toujours existé, le sociologue dénature la notion.

La dénaturalisation du monde social est fréquente dans l'œuvre de Pierre Bourdieu, que ce soit dans « L'opinion publique n'existe pas » (1984) ou dans un entretien publié en 1984 à l'intitulé polémique : « La "jeunesse" n'est qu'un mot[13] ». Dans ce dernier, Pierre Bourdieu partage l'intérêt de Rémi Lenoir pour les classes d'âge et rappelle que la frontière entre jeunesse et vieillesse est arbitraire : les deux catégories ne sont pas données mais construites socialement dans une lutte entre « jeunes » et « vieux ». Comme son collègue, il met en évidence le fait que « l'âge est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable » et il ajoute que « le fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, doté d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement, constitue déjà une manipulation évidente » (p. 145). Selon Pierre Bourdieu, il est nécessaire de différencier les jeunes selon leur origine sociale car celle-ci implique des styles de vie distincts.

3. Une nouvelle conception de l'action

Les grands courants de la sociologie se distinguent essentiellement par leur façon d'envisager les actions menées par les individus : tandis que certains, subjectivistes, insistent sur la rationalité ou la liberté des acteurs en société, d'autres, objectivistes, mettent en évidence les déterminismes sociaux qui pèsent sur les individus. À partir de sa réflexion épistémologique, Pierre Bourdieu développe une nouvelle conception de l'action qui cherche à dépasser les oppositions classiques de la sociologie, notamment celle établie entre objectivisme et subjectivisme.

3.1 Le structuralisme génétique

Objectivisme et subjectivisme

Il existe au sein des sciences sociales de nombreuses oppositions (individualisme/holisme, micro/macro, individuel/collectif...). Parmi elles, se trouve l'opposition entre subjectivisme et objectivisme. Le subjectivisme part des représentations et visions du monde propres aux individus pour fonder la connaissance sociologique. Les tenants de l'objectivisme, tels qu'Émile Durkheim ou Karl Marx, défendent à l'opposé l'idée que la sociologie doit se détourner des représentations subjectives des individus (conçues comme des prénotions ou des idéologies) pour s'intéresser aux structures sociales objectives qui expliquent le fonctionnement de la société et qui dépassent l'entendement des individus.

Les principes de rupture et de non-conscience inscrivent *Le Métier de Sociologue* (1968) dans la

tradition objectiviste. Pour autant, l'ouvrage met également en garde contre les excès de cette posture. D'ailleurs, dans l'ensemble de son œuvre, Pierre Bourdieu refuse de s'inscrire exclusivement dans l'une ou l'autre des positions objectiviste ou subjectiviste.

Remise en cause du structuralisme et refus du subjectivisme

Les premières recherches de Pierre Bourdieu en Kabylie ont été influencées par le structuralisme de l'anthropologue Claude Lévi-Strauss. Ce dernier s'inspire lui-même des recherches du linguiste Ferdinand de Saussure qui appréhende la langue comme un système dans lequel chacun des éléments se définit par équivalence ou opposition avec les autres. Claude Lévi-Strauss applique ces principes à son objet d'étude, la famille. La parenté est ainsi analysée comme un langage qui met en relation non seulement les individus mais aussi les familles entre elles. Des règles inconscientes et universelles, qualifiées d'« invariants », régissent ces systèmes de parenté. La prohibition de l'inceste, en particulier, favorise la circulation des femmes au sein d'un groupe social. L'analyse de structures objectives apparaît donc essentielle pour rendre compte de la réalité sociale. Dans « La maison ou le monde renversé^[14] », texte publié pour la première fois en 1969, Pierre Bourdieu recourt à son tour à la méthode d'analyse structurale en montrant que l'espace intérieur du foyer, avant tout féminin, se structure par inversion avec l'espace extérieur, avant tout masculin. Cependant, par la suite (après *Le Métier de sociologue* notamment), il insiste de

plus en plus sur la nécessité de s'enquérir du sens que les agents donnent à leurs pratiques afin de saisir la dialectique entre structures objectives et structures subjectives incorporées. Sans cela, le sociologue est conduit à réifier, c'est-à-dire à appréhender comme réels, des abstractions telles que les classes sociales ou la culture.

Pour autant, Pierre Bourdieu s'est toujours opposé au pur subjectivisme. Il est en effet nécessaire selon lui de rompre avec les représentations spontanées des agents pour construire un discours scientifique. Sa critique du subjectivisme repose tout d'abord sur une remise en cause la phénoménologie du philosophe Jean-Paul Sartre. Celui-ci met l'accent sur la liberté des individus. Il considère en effet que les individus sont capables de dépasser leur situation objective par le recours à l'imaginaire. Par conséquent, le fait que les individus rendent compte de leurs actions en faisant appel à un quelconque déterminisme peut être interprété comme une preuve de « mauvaise foi ». Pierre Bourdieu conteste cette conception de la liberté du sujet en affirmant que les conditions sociales d'existence, c'est-à-dire les structures objectives, restent centrales dans l'explication des comportements des individus. Avec les mêmes arguments, il s'oppose aussi aux théories de l'acteur rationnel qui définissent la conception de l'action prédominante en économie. Selon ces théories, l'intérêt est le seul moteur de l'action et les acteurs sont réduits à des calculateurs qui cherchent à maximiser leur intérêt. En dépit de leur éloignement conceptuel, la

phénoménologie de Jean-Paul Sartre et les théories de l'acteur rationnel sont réunies par Pierre Bourdieu sous une même étiquette – celle du « subjectivisme » – pour expliciter sa propre théorie de l'action.

Dépasser l'opposition entre objectivisme et subjectivisme : le structuralisme génétique

Après avoir découvert les apories auxquelles menaient l'objectivisme d'une part et le subjectivisme d'autre part, Pierre Bourdieu manifeste sa volonté de dépasser l'opposition entre ces deux extrêmes. Il s'exprime ainsi dans *Choses dites*[\[15\]](#) : « Si j'aimais le jeu des étiquettes [...] je dirais que j'essaie d'élaborer un structuralisme génétique : l'analyse des structures objectives [...] est inséparable de l'analyse de la genèse au sein des individus biologiques des structures mentales qui sont pour une part le produit de l'incorporation des structures sociales et de l'analyse de la genèse de ces structures sociales elles-mêmes. » (p. 24) Le « structuralisme génétique », qu'il qualifie dans un autre texte de « structuralisme constructiviste » ou de « constructivisme structuraliste » (*Choses dites*, p. 147), rend ainsi compatibles l'étude des structures objectives et celle des représentations subjectives qui semblaient relever jusque-là de postures inconciliables.

Dans un texte intitulé « Espace social et pouvoir symbolique[\[16\]](#) », Pierre Bourdieu explicite la nature du structuralisme génétique. Le dépassement de l'opposition entre objectivisme et subjectivisme ne peut se réaliser, selon lui, que si le sociologue distingue deux moments

fondamentaux dans sa démarche de recherche. La rupture objectiviste avec le langage ordinaire apparaît comme un premier moment nécessaire à la recherche pour mettre au jour les structures objectives (qui orientent les représentations subjectives). Cependant, le sociologue ne peut s'en tenir à cette première rupture et doit, dans un second temps, réintégrer les visions du monde subjectives qui contribuent elles-mêmes, en retour, à la construction du monde social. Pierre Bourdieu explique ainsi : « d'un côté, les structures objectives que construit le sociologue dans le moment objectiviste, en écartant les représentations subjectives des agents, sont le fondement des représentations subjectives et elles constituent les contraintes structurales qui pèsent sur les interactions ; mais, d'un autre côté, ces représentations doivent aussi être retenues si l'on veut rendre compte notamment des luttes quotidiennes, individuelles ou collectives, qui visent à transformer ou à conserver ces structures » (p. 150).

3.2 La notion d'habitus

Histoire de la notion

La notion d'habitus, centrale dans la sociologie bourdieusienne, permet de dépasser les oppositions classiques de la sociologie (objectivisme/subjectivisme, holisme/individualisme, macro/micro...). Si cette notion n'a pas été inventée par Pierre Bourdieu, ce dernier l'a néanmoins redéfinie pour lui donner une place capitale dans la palette des outils conceptuels de la sociologie. À

l'origine, la notion d'habitus est une traduction, par Saint Thomas d'Aquin, de la notion aristotélicienne d'hexis. Chez Aristote, l'hexis désigne les attitudes et aptitudes corporelles (manière de se tenir, adresse...) incorporées au cours de l'éducation et qui fondent la capacité d'action actuelle des individus. Saint Thomas d'Aquin traduit hexis par habitus et il désigne par là le fait que la socialisation inculque des pratiques, notamment religieuses, qui deviennent ensuite spontanées. Par la suite, la notion d'habitus a souvent été reprise mais sans pour autant devenir l'élément central d'une théorie. Lorsque Pierre Bourdieu se la réapproprie, il s'inspire notamment d'Aristote, de Saint Thomas d'Aquin, d'Émile Durkheim, de Norbert Elias, de Marcel Mauss et de Max Weber.

Définition de l'habitus selon Pierre Bourdieu

Pierre Bourdieu a donné de multiples définitions de l'habitus. La plus célèbre se trouve dans *Le Sens pratique*[\[17\]](#) : « Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre » (p. 88).

L'habitus est pour Pierre Bourdieu composé de schèmes de perception (manières de percevoir le

monde), d'appréciation (manières de le juger) et d'action (manières de s'y comporter) qui ont été intériorisées et incorporées par les individus au cours de leur socialisation – primaire, pendant l'enfance, et secondaire, à l'âge adulte – de manière plus ou moins inconsciente. Il se compose tout à la fois des « structures mentales à travers lesquelles [les individus] appréhendent le monde social » (Choses dites, 1987) et de leurs manifestations corporelles, désignées sous le terme d'hexis corporelle repris à Aristote.

Les habitus varient selon les conditions d'existence et la trajectoire sociale de chacun. Dans la mesure où les conditions d'existence sont communes à tout un ensemble de personnes placées dans la même situation socio-économique, ces personnes partagent pour partie le même habitus. Cela autorise Pierre Bourdieu à parler d'habitus de classe (habitus ouvrier ou habitus bourgeois par exemple). Cependant, comme chaque personne a une trajectoire individuelle propre et occupe une position particulière au sein de sa classe, l'habitus comporte aussi une dimension individuelle qui fait que chaque habitus particulier est envisagé comme une variante d'un habitus collectif.

Les dispositions de l'habitus sont durables dans la mesure où, étant enracinées dans les personnes, elles tendent à se perpétuer et à résister au changement. Sauf changement radical des conditions socio-économiques de l'environnement, les individus ont tendance à conserver les dispositions acquises au cours de leur socialisation. Parfois, lorsque le monde social change

mais que les comportements issus de l'habitus se perpétuent sans s'adapter, un effet d'hystérésis apparaît. L'hystérésis désigne la persistance d'un effet alors que sa cause a disparu. Dans Questions de sociologie (1984), Pierre Bourdieu donne l'exemple du personnage de Don Quichotte, héros du romancier Cervantès, qui continue à se comporter comme un chevalier dans un monde où la chevalerie n'existe plus.

Les dispositions qui forment l'habitus sont également qualifiées de « transposables ». Cela signifie que des dispositions acquises dans certains contextes (comme dans la famille ou à l'école) peuvent être transposées dans d'autres contextes (par exemple au travail, dans le cadre d'une activité sportive...) ce qui tend créer des « styles de vie » homogènes.

Exemple : l'habitus scolastique

Le livre Architecture gothique et pensée scolastique[18], écrit par l'historien de l'art allemand Erwin Panofsky, est considéré par Pierre Bourdieu – qui l'a traduit en français et postfacé en 1967 – comme une vérification de sa théorie de l'habitus. Dans cet ouvrage, Erwin Panofsky cherche à comprendre la genèse de l'architecture gothique. Il montre que les architectes des cathédrales gothiques, tous formés à l'école de la scolastique (qui possédait le monopole de l'éducation), ont transposé en architecture les principes de la scolastique. Ainsi, il est possible de constater une homologie (c'est-à-dire une similarité de structure) entre la pensée scolastique (qui prétend réconcilier la foi et la

raison en clarifiant le plus possible les articles de foi) et l'architecture gothique (cathédrales ouvertes, transparence, divisibilité de la structure). Pour Panofsky, cette relation n'est pas fortuite : la similitude de structure entre pensée scolastique et architecture gothique n'est pas le fruit du hasard mais le produit d'une relation causale. Pierre Bourdieu interprète cela comme la transposition d'un habitus acquis au cours de la formation scolaire et religieuse dans l'ordre professionnel et artistique.

3.3 Habitus et sens pratique : de l'acteur à l'agent

De l'habitus au sens pratique

L'habitus comporte donc deux dimensions. D'une part, il est « intériorisation de l'extériorité » : par le biais de la socialisation, il permet « l'intériorisation des structures du monde social » (Choses dites, 1987), autrement dit l'intériorisation des limites au sein desquelles il est possible d'agir. D'autre part et simultanément, l'habitus permet une « extériorisation de l'intériorité » en raison de son rôle de « structure structurante » génératrice de pratiques. L'habitus permet en effet aux individus, dans une situation donnée, de produire le comportement correspondant à ce qui est attendu d'eux par le contexte social (c'est-à-dire de faire correspondre leurs structures subjectives avec les structures objectives du monde social) sans avoir forcément à y réfléchir, puisqu'ils ont auparavant intériorisé l'extériorité du monde social.

Cette faculté de savoir comment se comporter dans

une situation donnée, sans avoir à y réfléchir, parce que cela a été inconsciemment intériorisé par le passé, est à l'origine du sens pratique. Pierre Bourdieu mobilise l'exemple du joueur de tennis pour illustrer la notion de sens pratique. Sans qu'il ait besoin de réfléchir, le joueur de tennis anticipe l'endroit où la balle va tomber. Sa maîtrise pratique du jeu le dispense de réfléchir à chaque nouveau coup. Le sens pratique, produit de l'habitus, permet donc d'économiser de la réflexion dans l'action.

L'opposition à la théorie de l'acteur rationnel : de l'acteur à l'agent

La notion de sens pratique s'oppose directement à la théorie de l'acteur rationnel : en effet, d'après cette théorie, les actions des individus sont toujours motivées par un calcul rationnel de type coût-avantage. Pierre Bourdieu, avec le mécanisme de l'habitus et la notion de sens pratique, montre qu'il est possible d'obtenir des comportements objectivement ajustés à une fin sans pour autant que ces comportements soient le produit d'un calcul. De facto, le joueur de tennis se trouve au bon endroit pour réceptionner la balle sans pour autant élaborer une théorie ou définir la raison de son action avant chaque coup.

Renonçant à la conception d'un acteur rationnel pour introduire l'idée que les comportements sont pour partie le produit d'habitus qui représentent du social incorporé, Pierre Bourdieu décide de changer de vocabulaire : plutôt que de parler d'acteur, il parle désormais d'agent. En effet, la notion d'agent permet de concilier deux dimensions : d'une part, l'agent est celui qui agit (vers

l'extérieur) et d'autre part, il est aussi celui qui est agi (de l'intérieur, du fait de son habitus).

Évolution de la notion d'habitus

La conception de l'action de Pierre Bourdieu a été vivement critiquée. Il a notamment été reproché au sociologue d'être démesurément déterministe en considérant les agents comme des « idiots culturels[19] » entièrement soumis à leur habitus et par conséquent dénués de réflexivité au moment d'agir.

La conception de l'habitus de Pierre Bourdieu est toutefois moins simpliste qu'il n'y paraît. Elle a évolué et elle a fait l'objet de redéfinitions au fur et à mesure des recherches du sociologue. Même si elle se présente initialement comme une notion permettant de concilier liberté et déterminisme, la notion d'habitus incline, dans ses premières formulations (La Reproduction[20]), plutôt du côté du déterminisme. Elle y porte en effet l'idée que les structures subjectives des individus sont déterminées de l'extérieur par les structures objectives du monde social, ce qui rend le comportement des agents sociaux prévisible. En revanche, la seconde formulation de la notion d'habitus laisse ouverte la possibilité d'une invention de la part des acteurs. Elle réduit donc la prévisibilité de leurs comportements en insistant sur la dimension génératrice de l'habitus : « Mais pourquoi ne pas avoir dit habitude ? L'habitude est considérée spontanément comme répétitive, mécanique, automatique, plutôt reproductive que productrice. Or, je voulais insister sur l'idée que l'habitus est quelque chose

de puissamment générateur. L'habitus est, pour aller vite, un produit des conditionnements qui tend à reproduire la logique objective des conditionnements mais en lui faisant subir une transformation ; c'est une espèce de machine transformatrice qui fait que nous "reproduisons" les conditions sociales de notre propre production, mais d'une façon relativement imprévisible, d'une façon telle qu'on ne peut pas passer simplement et mécaniquement de la connaissance des conditions de production à la connaissance des produits. » (Questions de sociologie, pp. 134-135)

[1] . Bourdieu P., Chamboredon J.-C., Passeron J.-C., Le Métier de sociologue : préalables épistémologiques (1968), Paris, Mouton.

[2] . Durkheim É., Les Règles de la méthode sociologique (1895), Paris, Presses Universitaires de France.

[3] . Questions de sociologie (1984), Paris, Minuit, p. 19.

[4] . Durkheim É., Le Suicide. Étude de sociologie (1897), Paris, Presses Universitaires de France.

[5] . Passeron J.-C., Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel (2006, [1991]), Paris, Nathan.

[6] . Questions de sociologie (1984), Paris, Minuit, p. 19.

[7] . « L'opinion publique n'existe pas », in Questions de sociologie (1984), Paris, Minuit, pp. 222-234.

[8] . « L'illusion biographique », in Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action (1994), Paris, Seuil, pp. 81-89.

[9] . Bourdieu P. (dir.), La Misère du monde (1993), Paris, Seuil.

[10] . La misère sociale mise au jour dans l'ouvrage n'est pas tant une « misère de condition » qu'une « misère de position ». Autrement dit, l'accent est moins mis sur les conditions matérielles vétustes que sur les aspirations légitimes auxquelles les individus ont dû renoncer du fait de leur position dans l'espace social.

[11] . Esquisse pour une auto-analyse (2004), Paris, Raisons d'agir.

[12] . « L'invention du troisième âge. Constitution du champ des agents de gestion de la vieillesse », Actes de la recherche en sciences sociales (1979), n° 26-27, pp. 57-82.

[13] . « La "jeunesse" n'est qu'un mot », in Questions de sociologie (1984), Paris, Minuit, pp. 143-154.

[14] . « La maison ou le monde renversé », in Esquisse d'une théorie de la pratique (1972), Genève, Droz, pp. 61-82.

[15] . Choses dites (1987), Paris, Minuit.

[16] . « Espace social et pouvoir symbolique », in Choses dites (1987), Paris, Minuit, pp. 147-166.

[17] . Le Sens pratique (1980), Paris, Minuit.

[18] . Panofsky E., Architecture gothique et pensée scolastique (1967, [1951]), Paris, Minuit.

[19] . Garfinkel H., Studies in Ethnomethodology (1967), Englewood Cliffs, Prentice-Hall. Harold

Garfinkel parle de « cultural dopes ».

[20] . Bourdieu P., Passeron J.-C., La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement (1970), Paris, Minuit.

Sociologie de l'école

Les premiers jalons d'une sociologie de l'école ont été posés au début du XXe siècle, par Émile Durkheim dans *L'Évolution pédagogique en France* (1904-1905)[\[1\]](#). Ce dernier envisage l'école comme une instance de socialisation qui a pour fonction de permettre l'intégration sociale en inculquant à chacun les valeurs morales qui fondent la société. Ce faisant, elle libère les individus de leurs particularismes familiaux tout en assurant le maintien de l'ordre social. 2

Après Émile Durkheim et jusqu'aux travaux de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans les années 1960, peu nombreux sont les sociologues qui se sont emparés de la question scolaire. En effet, durant la première moitié du XXe siècle, l'éducation n'est pas un domaine d'étude actif de la sociologie en France. Dans les années 1950-1960, en France, les objets d'études légitimes des sociologues sont plutôt le monde du travail (Georges Friedmann), le monde ouvrier (Paul-Henri Chombart de Lauwe), la bureaucratie (Michel Crozier), la religion (Hervé Le Bras), la ville (Henri Lefevre), la paysannerie (Henri Mendras), les loisirs (Jean Dumazedier) ou encore la psychologie sociale (Georges Gurvitch, Jean Stoetzel).

À partir des années 1960, la question scolaire prend une nouvelle acuité et suscite un regain d'intérêt sociologique. Les effectifs du secondaire et de l'université, restés stables durant la première moitié du XXe siècle, explosent avec l'arrivée des enfants nés

pendant le baby-boom de l'après-guerre. À cette croissance des effectifs, s'ajoutent une ouverture de l'institution scolaire à de nouvelles populations et un allongement de la scolarité par le biais des réformes institutionnelles qui visent à mieux former les étudiants afin de faire face aux nouvelles conditions économiques et sociales. Ainsi, dès 1959, la réforme Berthoin porte la scolarité obligatoire de 14 à 16 ans, et en 1963, la réforme Fouchet supprime l'examen d'entrée en sixième et crée les Collèges d'Enseignement Général, préludes au collège unique instauré par la réforme Haby de 1975. Dans le même temps, la hausse du niveau de vie donne aux familles des espoirs d'ascension sociale pour leurs enfants par le biais de l'école. Cette ouverture nouvelle de l'institution scolaire, qualifiée de « massification », est interprétée comme une démocratisation : désormais, tous les individus, quelle que soit leur origine sociale, auraient des chances égales d'accès à l'école et aux diplômes qu'elle délivre. Les travaux de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron viennent bouleverser cette interprétation en mettant au jour les obstacles qui empêchent que la massification se transmue en démocratisation.

1. L'école comme instance de reproduction sociale

Les recherches de Pierre Bourdieu sur l'école ont profondément renouvelé la sociologie de l'éducation dans les années 1960. Ces recherches sont aussi l'occasion, pour Pierre Bourdieu, de forger et de tester certains des

concepts majeurs qui définissent aujourd'hui sa sociologie (habitus, capital culturel, violence symbolique...).

Trois ouvrages majeurs composent la thèse de Pierre Bourdieu sur la sociologie de l'école : Les Héritiers. Les étudiants et la culture[2], La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement[3] et La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps[4]. Les deux premiers ont été écrits avec Jean-Claude Passeron, le dernier en collaboration avec Monique de Saint-Martin. Les Héritiers se présente sous la forme d'un essai dans lequel s'élaborent les grandes idées qui seront reprises et théorisées dans La Reproduction. La Noblesse d'État, tout en s'appuyant sur les arguments des deux précédents ouvrages, porte moins sur les universités et davantage sur les grandes écoles. La sociologie de l'école de Pierre Bourdieu traite donc essentiellement des études supérieures.

S'il fallait la résumer en une phrase, la thèse défendue dans ces ouvrages pourrait s'énoncer ainsi : loin de favoriser l'égalité des chances, l'école participe à la reproduction des inégalités sociales et légitime ces inégalités par un discours méritocratique. Si, comme Émile Durkheim, Pierre Bourdieu considère l'école comme une institution centrale dans les sociétés contemporaines, il rompt avec sa vision positive de l'école comme pourvoyeuse de normes morales et adopte au contraire une posture critique.

1.1 Des inégalités sociales aux inégalités scolaires

Le constat statistique : l'inégalité des chances de réussite scolaire selon l'origine sociale

Inscrit dans le contexte des années 1960 favorable à l'importation en France des techniques quantitatives américaines (celles de Paul Lazarsfeld notamment), l'ouvrage *Les Héritiers* (1964) s'ouvre sur un certain nombre de résultats statistiques provenant d'enquêtes par questionnaires réalisées par Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron et leurs collaborateurs du CSE (Centre de sociologie européenne). Grâce au statisticien Alain Darbel, l'analyse innove par le recours à la méthode des probabilités conditionnelles qui permet de comparer les chances relatives de réussite scolaire en fonction de l'origine sociale, du sexe, du lieu de résidence, etc.

L'analyse statistique met en évidence l'importance de l'origine sociale comme facteur de différenciation dans l'accès aux études supérieures : « un fils de cadre supérieur a quatre-vingt fois plus de chances d'entrer à l'université qu'un fils de salarié agricole et quarante fois plus qu'un fils d'ouvrier ; ses chances sont encore le double de celles d'un fils de cadre moyen » (p. 12). Au-delà de ce phénomène d'« élimination », deux autres types d'inégalités scolaires sont étudiées : la « relégation » dans certaines des disciplines les moins prestigieuses (lettres et sciences par opposition à droit et médecine) et « le retard ou le piétinement », c'est-à-dire le redoublement avant ou pendant les études supérieures. Dans les trois cas, l'origine sociale apparaît comme le facteur de différenciation le plus déterminant : son influence s'exerce ainsi plus fortement que celles du

sexe (même si la relégation apparaît aussi comme une inégalité sexuée), de l'âge ou encore de l'affiliation religieuse. Les enfants issus des classes populaires sont donc les plus concernés par l'élimination, la relégation et le retard scolaire.

Le privilège culturel des catégories sociales les plus favorisées face à l'école

Les inégalités sociales face à la réussite scolaire ne tiennent pas tant, selon Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, à des différences de richesse qu'à des différences de culture. L'analyse des deux auteurs s'éloigne sur ce point de l'analyse marxiste classique. Ils montrent ainsi que « les étudiants ont des connaissances d'autant plus riches et plus étendues que leur origine sociale est plus élevée » (Les Héritiers, p. 30). Un « privilège culturel » caractérise les étudiants issus des classes les plus favorisées. Les auteurs introduisent dans *La Reproduction* (1970) la notion de « capital culturel » pour désigner les connaissances et capacités à apprécier différentes formes culturelles issues de la « culture savante », c'est-à-dire la culture valorisée par les institutions culturelles (théâtre, musique classique, peinture, etc.). Ce capital culturel est d'autant plus important que la classe sociale est plus favorisée. Le privilège culturel des étudiants issus des catégories favorisées face à l'école se traduit alors par une proximité entre la culture qu'ils ont acquise au sein de leur milieu social et familial et la culture de l'école. Cette dernière valorise en effet les mêmes œuvres que la culture

savante. Inversement, les étudiants issus des catégories les plus défavorisées ne disposent pas, à l'issue de leur socialisation familiale, des compétences culturelles valorisées par l'école. De fait, les différentes classes sociales sont caractérisées « par des distances inégales à la culture scolaire et par des dispositions différentes à la reconnaître et à l'acquérir » (La Reproduction, p. 128).

Ce rapport différencié à la culture en fonction de l'origine sociale est perceptible au niveau même de la langue parlée. Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron s'appuient sur les travaux de sociolinguistique de Basil Bernstein (« Social Structure, Language and Learning[5] ») pour montrer que « la réussite scolaire dépend étroitement de l'aptitude (réelle ou apparente) à manier la langue d'idées propre à l'enseignement » (Les Héritiers, p. 25). Selon Basil Bernstein, en effet, le langage des classes supérieures est un langage formel ou élaboré, qui correspond aux codes linguistiques de l'école. Inversement, le langage des classes populaires, qualifié de commun ou restreint, se caractérise par un vocabulaire limité et des possibilités peu étendues d'organisation du discours. Ne maîtrisant pas les codes élaborés de l'école, les élèves des catégories sociales défavorisées se trouvent alors pénalisés. Dès lors, la langue parlée apparaît bien comme une source d'inégalités scolaires.

Selon leur catégorie sociale d'appartenance, les étudiants ne disposent pas des mêmes ressources pour s'adapter à la culture scolaire. Dans Les Héritiers, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron distinguent trois

classes sociales et analysent leurs rapports différenciés à la culture scolaire. Le privilège culturel des catégories sociales favorisées permet aux étudiants qui en sont issus d'entretenir un rapport libre et distancié avec cette culture : « ainsi la désinvolture ironique, l'élégance précieuse ou l'assurance statutaire qui permet l'aisance ou l'affectation de l'aisance sont presque toujours le fait d'étudiants issus des hautes classes où ces manières jouent le rôle d'un signe d'appartenance à l'élite » (p. 34). Pour les enfants de paysans, d'ouvriers, d'employés ou de petits commerçants, tous éloignés de la culture de l'élite valorisée par l'école, « l'acquisition de la culture scolaire est acculturation » (p. 37), c'est-à-dire qu'elle implique une distanciation vis-à-vis de la culture d'origine pour mieux s'imprégner des normes et valeurs de l'école. Enfin, les classes moyennes se caractérisent non pas par la plus grande facilité à assimiler la culture de l'école mais par la plus forte volonté de l'acquérir. Une « bonne volonté culturelle », fondée sur une adhésion totale aux valeurs de l'école, est ainsi transmise dans les familles du milieu petit-bourgeois qui cherchent à atteindre la réussite sociale par la réussite scolaire (leurs chances objectives sont faibles mais réelles). Du fait de sa proximité avec la culture de l'élite, la culture de l'école, qui autorise le dilettantisme des classes cultivées, fait en réalité l'objet d'une acquisition laborieuse pour les membres des autres classes. « Pour les uns, l'apprentissage de la culture de l'élite est une conquête, chèrement payée ; pour les autres, un héritage qui enferme à la fois la facilité et les tentations de la facilité. » (p. 40)

La notion d'habitus, introduite dans *La Reproduction* (les auteurs parlaient d'« habitudes culturelles » dans *Les Héritiers*), permet de théoriser le rapport des différentes classes à la culture. Ainsi, l'habitus que tend à inculquer l'école est plus ou moins proche de l'habitus qui a été inculqué par la famille au sein du milieu social, c'est-à-dire de l'habitus de classe qui se caractérise par des schèmes de perception et d'appréciation communs à une classe sociale. Plus l'écart entre ces deux types d'habitus est grand, moins les chances de réussite scolaire sont importantes. Par conséquent, les membres des classes populaires, par anticipation et du fait de leur habitus de classe, tendent à s'auto-éliminer de l'enseignement secondaire ou supérieur en considérant que les études ne sont pas faites pour eux. Les auteurs montrent d'ailleurs que les inégalités entre les classes sont davantage le fait de cette auto-élimination que de l'échec scolaire. Tout se passe donc comme si les catégories les plus défavorisées avaient intériorisé dans leur habitus les probabilités objectivement faibles qu'elles ont d'accéder aux études supérieures et qu'elles ajustaient leur comportement à leurs chances objectives de réussite.

Un rapport aux études différencié selon l'origine sociale

Dans *Les Héritiers*, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron s'interrogent sur l'unité du milieu étudiant. Selon eux, si les étudiants se caractérisent par des pratiques communes (travaux universitaires, heures de cours, examens, etc.), ils ne vivent pas de la même façon leur condition étudiante, en fonction de leur origine

sociale. Néanmoins, tous réinterprètent, selon les modèles de la classe intellectuelle à laquelle ils aspirent, le rapport qu'ils entretiennent avec leur classe d'origine. En tant qu'apprentis intellectuels, ils cherchent en particulier à ne pas laisser transparaître l'influence de leur milieu familial et ils s'identifient à leurs professeurs considérés comme des « maîtres à penser et à vivre ». Dans les années 1960, les étudiants en lettres parisiens représentent, selon les deux auteurs, l'« image idéaltypique[6] » de ces apprentis intellectuels. Leurs origines bourgeoises les prédisposent en effet à adopter plus facilement que les autres les codes de la classe intellectuelle.

Si les études ont pour vocation de préparer l'avenir des étudiants, ceux-ci ont néanmoins tendance à considérer la période de leur apprentissage comme une fin en soi. Se référant à la figure de l'« éternel apprenti », ils entretiennent un rapport mystifié avec leurs études : les auteurs les qualifient ainsi d'« apprentis sorciers ». Cependant, tous les étudiants ne peuvent participer à cette mystification. La nécessité économique propre aux catégories les plus défavorisées incite les étudiants qui en sont issus à plus de réalisme puisque leur avenir dépend plus directement de leur réussite scolaire : ils sont contraints à n'être qu'« apprentis » et choisissent par exemple davantage les filières qui leur offriront un emploi avec plus de certitude (les lettres étant par exemple exclues). En fonction de leur habitus de classe, les étudiants sont donc plus ou moins proches de la figure consacrée de l'étudiant.

Le rôle de l'école dans la production d'inégalités

Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron remettent en cause la croyance méritocratique républicaine selon laquelle l'école favoriserait l'égalité des chances. En réalité, le postulat d'une égalité formelle entre les élèves rend l'institution scolaire inattentive aux inégalités réelles. En effet, l'école traite tous les élèves comme égaux face à la culture alors qu'ils sont inégaux de fait : elle manifeste ainsi une « indifférence aux différences » (La Reproduction, p. 220). Le problème est qu'en refusant d'établir un lien entre l'origine sociale des élèves et leur niveau de capital culturel, l'école renforce la sélection différentielle par la classe sociale. Par exemple, lors d'un concours ou d'un examen, les épreuves et les critères sont les mêmes pour tous les candidats : en apparence, le concours ou l'examen donne à tous des chances égales, mais « c'est oublier que l'égalité formelle qu'assure le concours ne fait que transformer le privilège en mérite puisqu'il permet à l'action de l'origine sociale de continuer à s'exercer, mais par des voies plus secrètes » (Les Héritiers, p. 104).

En souhaitant évaluer tous ses étudiants sur un pied d'égalité, l'école appréhende les différences sociales comme des différences purement scolaires et transforme donc une hiérarchie sociale en classement scolaire. Cette attitude d'ignorance de l'école et son effet de renforcement des inégalités peuvent être résumés ainsi : « pour que soient favorisés les plus favorisés et défavorisés les plus défavorisés, il faut et il suffit que l'école ignore dans le contenu de l'enseignement

transmis, dans les méthodes et les techniques de transmission et dans les critères de jugement, les inégalités culturelles entre les enfants des différentes classes sociales[7] ».

Pour justifier les inégalités scolaires obtenues, l'école les rapporte à des inégalités de compétences naturelles. Elle entretient ainsi une « idéologie du don », une « idéologie charismatique », qui fait passer les aptitudes à la réussite scolaire pour des dispositions innées, alors que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ont montré qu'elles étaient culturelles et donc acquises au sein d'un milieu social et familial. Dans *La Reproduction*, les auteurs analysent par exemple le reproche adressé à certains élèves d'être « trop scolaires », reproche paradoxal de la part de l'école. Formulé comme un jugement sur une attitude personnelle naturelle, ce reproche sanctionne en réalité une différence sociale puisqu'il s'agit d'une caractéristique propre aux petit-bourgeois qui n'ont pas acquis dans leur milieu familial la culture savante (ou « culture libre ») valorisée par l'école et qui sont obligés de faire des efforts visibles pour réussir. De la même façon, les bonnes appréciations et les bons résultats scolaires sont attribués au mérite personnel de l'élève alors qu'ils traduisent une proximité sociale à la culture scolaire. Cette idéologie du don permet finalement à l'institution scolaire de légitimer le classement qu'elle établit entre élèves en lui donnant un fondement méritocratique. En se posant comme institution méritocratique, l'école légitime son propre fonctionnement. Ce faisant, sous l'apparence de l'égalité

des chances, l'école transforme l'héritage social en mérite scolaire. La méconnaissance du fonctionnement réel de l'institution par les individus renforce leur croyance en la validité de l'idéologie du don. Cette idéologie tire elle-même son efficacité du fait qu'elle est acceptée par tous.

Une explication individualiste alternative de l'inégalité des chances :
Raymond Boudon

Sociologue français et tenant de l'individualisme méthodologique, Raymond Boudon s'oppose à la sociologie d'inspiration structuraliste, et donc plutôt objectiviste, de Pierre Bourdieu. Il lui préfère une conception de l'action mettant en avant la rationalité du comportement des acteurs. Considérant qu'il n'existe pas de structures objectives qui transcenderaient les actions individuelles, Raymond Boudon propose de restituer les motivations ou les « bonnes raisons » des acteurs pris dans leur individualité pour expliquer les phénomènes macrosociologiques. Selon lui, les régularités sociales constatées ne sont que « la trace laissée au niveau statistique par la juxtaposition d'une myriade de comportements individuels[8] ». Dans son ouvrage *L'Inégalité des chances. La mobilité sociale dans les sociétés industrielles*[9], il critique les thèses développées dans *Les Héritiers* et *La Reproduction*, leur reprochant leur déterminisme, et propose une explication alternative de l'inégalité des chances.

L'inégalité des chances scolaires résulte, selon Raymond Boudon, d'une rencontre entre des positions sociales et des « points de bifurcation », c'est-à-dire des

paliers d'orientation, qui jalonnent l'institution scolaire. À chaque palier, la décision d'orientation (poursuite ou non des études, études longues ou études courtes, filières techniques ou généralistes, etc.) est prise en fonction de la perception qu'ont l'élève et sa famille des chances de réussite. Le potentiel de l'élève pour les études est primordial dans l'évaluation des chances de réussite. Cependant, la position sociale détermine aussi en partie les choix d'orientation : la probabilité de renoncer à poursuivre des études est d'autant plus élevée que l'on descend dans la hiérarchie sociale. Raymond Boudon met ainsi en évidence un phénomène d'autosélection : les enfants d'origine modeste, à compétences scolaires égales, tendent à se censurer et à s'orienter vers des filières d'études plus courtes. Le sociologue explique alors ce choix par un calcul coût-avantage fait par l'élève et sa famille : ceux-ci prennent leur décision en fonction du rendement qu'ils perçoivent de l'investissement éducatif. Le rendement apparaît plus faible dans les milieux modestes en raison de la distance économique et culturelle plus grande à parcourir pour atteindre les positions les plus élevées.

Le phénomène d'autosélection avait déjà été mis en évidence par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron qui parlaient dans *La Reproduction* d'« auto-élimination » des catégories les plus défavorisées. Cependant, l'explication de ce phénomène diffère selon la perspective sociologique adoptée. Alors que pour Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, l'habitus des classes populaires, éloigné de la culture scolaire, explique leur anticipation

d'échec, Raymond Boudon se réfère à un calcul coût-avantage pour rendre compte des choix d'orientation.

1.2 Des inégalités scolaires aux inégalités sociales

De la reproduction culturelle à la reproduction sociale

Dans les sociétés contemporaines, la hiérarchie sociale se calque sur la hiérarchie scolaire. Les titres délivrés par l'école définissent en effet une place particulière dans la société. Pierre Bourdieu montre notamment dans *La Noblesse d'État* (1989) que le passage par les grandes écoles (École nationale d'administration, Polytechnique...) est la voie d'accès aux postes les plus prestigieux.

L'idéologie du don diffusée par l'école, qui postule que les différences de réussites scolaires sont entièrement attribuables aux aptitudes ou aux mérites individuels, permet de légitimer la position sociale occupée à la sortie de la scolarité. Le discours méritocratique permet ainsi de légitimer non seulement la hiérarchie scolaire mais aussi la hiérarchie sociale qui en est issue. L'école apparaît donc à la fois comme une instance d'ordonnement et de consécration.

Selon Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, le discours méritocratique porté par l'école n'est qu'une « idéologie » et l'ordre social légitimé ne correspond pas à une véritable méritocratie. La sélection et le classement effectués par l'école se fondent en réalité sur la plus ou moins grande proximité des élèves avec la culture scolaire, elle-même très proche de la culture de l'élite.

Par conséquent, la hiérarchie scolaire reflète non pas des différences de dons personnels mais des inégalités sociales initiales. Les inégalités sociales transformées en inégalités scolaires redeviennent ensuite des inégalités sociales à la sortie du système scolaire. L'école est ainsi présentée par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron (*La Reproduction*, 1970) comme une instance de reproduction sociale.

L'école apparaît finalement comme une « boîte noire » qui transforme une hiérarchie sociale non légitime car reposant sur l'héritage familial en une hiérarchie sociale relativement identique mais légitimée par les titres scolaires qui sont censés être attribués en fonction de mérites personnels. L'idéologie charismatique du don se révèle centrale dans cette opération de légitimation de la reproduction sociale qui n'est dès lors pas perçue comme reproduction.

La reproduction opérée par l'école ne reflète néanmoins pas exactement l'état antérieur de la distribution des positions sociales. En effet, le système scolaire dispose, selon Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, d'une autonomie relative mais réelle par rapport à l'élite et sa culture qui lui permet notamment de définir ses propres critères de classement. La distance, petite mais réelle, entre la culture scolaire et la culture de l'élite autorise alors un relatif brouillage entre hiérarchie sociale et hiérarchie scolaire. Ce brouillage permet à l'école d'affirmer son autonomie totale vis-à-vis de la structure sociale, alors qu'il n'est en réalité pas propre à remettre en cause les écarts culturels entre catégories

sociales.

Domination et violence symbolique

L'espace social est pensé par Pierre Bourdieu comme un espace polarisé entre des dominants, auxquels correspondent les classes supérieures, et des dominés, représentés par les catégories sociales les moins favorisées. En assurant la reproduction de cette structure sociale, l'école renforce la domination (culturelle, sociale, économique...) des classes dominantes. La compréhension du phénomène de la domination a fait l'objet d'un important travail de théorisation sociologique de la part de Pierre Bourdieu.

Pierre Bourdieu emprunte la notion de « domination » au sociologue allemand Max Weber qui la définit ainsi : « la chance, pour des ordres spécifiques [...] de trouver obéissance de la part d'un groupe déterminé d'individus[10] ». Max Weber la distingue de la notion de « pouvoir » ou « puissance » qui renvoie à la « chance de faire triompher au sein d'une relation sociale sa propre volonté, même contre des résistances » (p. 95). Alors que le pouvoir peut ne reposer que sur la contrainte, la domination suppose « un minimum de volonté d'obéir » de la part de ceux qui la subissent. Reprenant les problématiques de Max Weber, Pierre Bourdieu s'interroge sur l'origine de la domination, sur sa capacité à perdurer et sur ses mécanismes d'exercice.

Dans *La Reproduction*, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron introduisent l'expression de « violence symbolique » amenée à devenir centrale dans l'œuvre

bourdieusienne. Le livre 1 de l'ouvrage s'intitule ainsi « Fondements d'une théorie de la violence symbolique » et commence ainsi : « tout pouvoir de violence symbolique, i.e. tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force, ajoute sa force propre, i.e. proprement symbolique, à ces rapports de force » (p. 18). Les auteurs ajoutent que « toute action pédagogique (AP) est objectivement une violence symbolique en tant qu'imposition, par un pouvoir arbitraire, d'un arbitraire culturel » (p. 19). L'école, à travers son « action pédagogique », fait ainsi preuve de violence symbolique lorsqu'elle impose comme universel un « arbitraire culturel ». En valorisant la culture de l'élite, elle l'impose à tous les élèves comme seule culture légitime. Par là même, elle légitime également l'état des rapports de force entre classes sociales tout en dissimulant, à travers la diffusion de l'idéologie du don, l'existence de ces rapports de force et des mécanismes de reproduction qui sont à l'œuvre. Il s'ensuit une naturalisation de l'échec scolaire, celui-ci étant présenté comme un problème de compétence alors qu'il relève d'un problème de distance par rapport à la culture scolaire. L'imposition par l'école d'un arbitraire culturel conduit ainsi à une élimination (légitimée) de la plupart des dominés qui ne peuvent parvenir au sommet de la hiérarchie scolaire ni donc s'élever dans la hiérarchie sociale.

La violence symbolique suppose le consentement des dominés, comme des dominants, à la domination. La

« volonté d'obéir » de la part de ceux qui subissent la domination, pour reprendre l'expression de Max Weber, s'explique selon Pierre Bourdieu par l'adhésion de tous à un ensemble de croyances. Parmi elles, se trouve l'idéologie du don promulguée par l'école au profit des dominants. L'assimilation de cette idéologie participe donc de l'intériorisation des rapports de force entre classes sociales.

Les mécanismes de domination et de violence symbolique ne sont pas seulement à l'œuvre dans le domaine scolaire. Ils se retrouvent aussi dans toutes les sphères du monde social. Par exemple, l'étude de Pierre Bourdieu sur La Domination masculine^[11] met en évidence le fonctionnement de ces mécanismes dans la sphère domestique. Dans cet ouvrage, le sociologue analyse les conditions de maintien de la domination des hommes sur les femmes. La reproduction de cette domination repose sur l'acquisition, selon le sexe, d'un habitus masculin (ou « habitus viril ») ou d'un habitus féminin. Ainsi s'incorpore la domination masculine, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. Elle perdure ensuite à travers la violence symbolique qu'elle produit, incitant les femmes à consentir à leur propre domination : « la violence symbolique s'institue par l'intermédiaire de l'adhésion que le dominé ne peut pas ne pas accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu'il ne dispose, pour le penser et pour se penser ou, mieux, pour penser sa relation avec lui, que d'instruments de connaissance qu'il a en commun avec lui et qui, n'étant que la forme incorporée de la relation de domination, font apparaître

cette relation comme naturelle » (p. 55). Les femmes, victimes de cette violence symbolique, sont ainsi contraintes de concevoir le monde à travers le système de représentation « masculin ». Dès lors, elles participent à leur propre domination. Pierre Bourdieu cite l'exemple de femmes françaises qui déclarent, en très grande majorité, préférer un conjoint plus grand qu'elles, et donc un conjoint qui les domine par la taille. Cette conformité au principe de la domination, relevant de l'acquisition d'un habitus spécifique, est qualifiée d'« amor fati, amour du destin social » (p. 58). L'amor fati, qui concerne aussi bien les femmes que les catégories sociales les moins favorisées, consiste en « un ajustement inconscient aux probabilités associées à une structure objective de domination » (p. 58). L'auto-élimination du système scolaire, caractéristique des classes populaires qui considèrent que les études longues ne sont pas faites pour elles, peut ainsi s'interpréter comme une forme d'amor fati. En raison de ce principe, les différences de destin social sont perçues comme naturelles. La tâche du sociologue consiste alors à dévoiler les mécanismes de naturalisation de ces différences par un « travail historique de déhistoricisation » (p. 114). En effet, selon Pierre Bourdieu, les structures de domination sont « le produit d'un travail incessant (donc historique) de reproduction auquel contribuent des agents singuliers (dont les hommes (...)) et des institutions, familles, Église, École, État » (p. 55).

L'école, une instance de reproduction centrale dans les sociétés contemporaines

La sociologie de l'école de Pierre Bourdieu se présente avant tout comme une sociologie de la reproduction. Dans son article « Stratégies de reproduction et modes de domination[12] », Pierre Bourdieu écrit ainsi : « une des questions les plus fondamentales à propos du monde social est la question de savoir pourquoi et comment ce monde dure, persévère dans l'être, comment se perpétue l'ordre social, c'est-à-dire l'ensemble des relations d'ordre qui le constituent » (p. 3).

L'école n'a pas toujours été l'instrument principal de la reproduction sociale. Dans son article de 1994, Pierre Bourdieu précise que, dans les sociétés précapitalistes, les stratégies matrimoniales étaient prépondérantes par rapport aux stratégies scolaires. Les sociétés précapitalistes étaient caractérisées par un mode de reproduction essentiellement familial dans lequel les stratégies matrimoniales, visant à éviter la mésalliance (mariage avec une personne de rang inférieur dans la hiérarchie sociale), participaient au maintien du rang social. L'émergence de l'État a entraîné une transformation des stratégies de reproduction. Les modes de domination devenant plus impersonnels, la reproduction de l'ordre social s'appuie désormais de plus en plus sur les structures de l'État et notamment sur l'institution scolaire. Le diplôme change alors de fonction : de simple attribut statutaire, il devient un véritable droit d'entrée. Les catégories les plus favorisées doivent dès lors convertir leur capital culturel en capital scolaire pour légitimer leur position dominante dans la structure sociale. De fait, la famille « perd la maîtrise des choix

successoraux et le pouvoir de désigner elle-même les héritiers » (p. 10), ce pouvoir incombant désormais à l'école.

Prépondérantes, les stratégies de reproduction scolaires ne sont néanmoins pas les seules stratégies de reproduction à l'œuvre dans les sociétés contemporaines. Dans le « système de stratégies de reproduction » (p. 8) qui caractérise toute société, elles n'ont pas totalement remplacé les stratégies matrimoniales qui survivent notamment dans les familles qui possèdent le contrôle d'une entreprise. Ainsi, Pierre Bourdieu met en garde contre une vision évolutionniste qui ferait succéder l'école à la famille comme moyen de reproduction : « il s'agit plutôt, en fait, de la différence entre une gestion purement familiale des problèmes de reproduction et une gestion familiale qui fait entrer un certain usage de l'École dans les stratégies de reproduction. » (p. 10) La famille conserve donc un rôle dans la reproduction sociale, ne serait-ce qu'à travers la transmission domestique du capital culturel ou les choix d'orientation scolaire.

L'article de 1994 de Pierre Bourdieu permet de revenir sur la notion de « stratégie », centrale dans l'ensemble de son œuvre. Il écrit ainsi dans une note de bas de page : « en rupture avec l'usage dominant de la notion, qui considère les stratégies comme des visées conscientes et à long terme d'un agent individuel, j'employais ce concept pour désigner les ensembles d'actions ordonnées en vue d'objectifs à plus ou moins long terme et non nécessairement posés comme tels qui sont produits par les membres d'un collectif » (p. 4). La

stratégie ne relève donc pas, pour Pierre Bourdieu, d'un calcul individuel coût-avantage comme pour les tenants de l'individualisme méthodologique. Même si elle se définit par la poursuite d'objectifs, les agents qui la mettent en œuvre n'en ont pas nécessairement conscience. Ainsi, « les stratégies de reproduction ont pour principe non une intention consciente et rationnelle, mais les dispositions de l'habitus qui tend spontanément à reproduire les conditions de sa propre production » (p. 6). L'habitus, et non le calcul rationnel, est donc au principe des stratégies mises en œuvre.

1.3 De la controverse académique au débat public

La démocratisation en question

La massification scolaire, soit l'accès du plus grand nombre à l'école, est-elle suffisante pour assurer la démocratisation scolaire, c'est-à-dire pour offrir à chacun les mêmes chances de réussite scolaire quelle que soit son origine sociale ? Dans son article « Classement, déclassement, reclassement[13] », Pierre Bourdieu s'attaque à cette question pour y répondre de manière tranchée : selon lui, au lieu de favoriser la démocratisation, la massification scolaire conduit à la mise en place de nouveaux mécanismes assurant la reproduction sociale. Avant la massification scolaire, seules certaines catégories sociales comme les professions intellectuelles, les ingénieurs... avaient besoin d'un diplôme pour occuper leur position sociale. La nécessité d'avoir un titre scolaire pour occuper des

places qui, autrefois, n'exigeaient pas d'être passé par l'école (patron d'industrie et du commerce, artisan, commerçant...) et la scolarisation des filles ont conduit à une hausse de la demande scolaire (massification). Cette dernière s'est traduite par une intensification de la concurrence pour les titres scolaires. Dans la mesure où le nombre de positions auxquelles les titres permettaient d'accéder a augmenté moins vite que la demande de diplômes, il en a résulté une inflation des titres. Ce phénomène a eu deux conséquences : d'une part, la diffusion des titres scolaires a entraîné leur dévaluation et, d'autre part, les non-diplômés sont devenus des marginaux dans une société où les diplômes se sont généralisés. De ce fait, contrairement à l'idée reçue, la massification scolaire n'a pas permis une amélioration de la situation des plus démunis. Elle a induit le déclassement aussi bien des non-diplômés que des diplômés dont le titre a perdu de sa valeur.

Loin de permettre une démocratisation, la massification scolaire contribue donc pour Pierre Bourdieu à la reproduction de l'ordre social. Elle se traduit en réalité par une « translation globale de la structure de la distribution entre les classes ou les fractions de classe » (p. 19), « une simple translation vers le haut et non une véritable déformation » (p. 20) de la structure sociale.

La sociologie bourdieusienne dresse un constat assez pessimiste du rôle de l'école perçue comme une instance de reproduction sociale. Pour autant, dans les ouvrages co-écrits avec Jean-Claude Passeron, des pistes de solutions pour une réelle démocratisation de

l'enseignement sont esquissées. Tout d'abord, la sociologie elle-même est un moyen de changer les choses en ce qu'elle permet de dévoiler l'idéologie du don qui est au fondement de la domination, l'efficacité de cette idéologie reposant notamment sur son invisibilité. Ensuite, pour démocratiser l'enseignement, il est nécessaire que les professeurs « vendent la mèche », c'est-à-dire qu'ils explicitent leurs exigences et les techniques de la réussite scolaire, par exemple en rendant leur système d'évaluation plus transparent. Cette rationalisation de l'enseignement « conforme à l'intérêt des étudiants les plus défavorisés » pourrait être mise en place à l'issue d'une réflexion sur les différentes formes d'enseignement (cours magistraux, travaux dirigés, séminaires...), sur leurs contenus et sur les rapports pédagogiques entretenus avec les élèves en fonction de leur origine sociale. En dépit de ces suggestions, parfois critiquées pour leur caractère trop théorique, la sociologie bourdieusienne de l'école a souvent été reçue comme une sociologie fataliste.

En accusant l'école, auparavant vue comme l'instrument de la démocratisation et de la méritocratie, d'être une institution au service de la reproduction des privilèges, Pierre Bourdieu met un frein aux espoirs d'ascension sociale par l'école. Il est accusé de remplacer un déterminisme biologique (les aptitudes) par un déterminisme social (les habitus), ôtant aux individus toute capacité de résistance contre le système. Ainsi, en 1970, Antoine Prost publie-t-il dans la revue *Esprit* un article intitulé « Une sociologie stérile, la

reproduction[14] » où il accuse Pierre Bourdieu de nihilisme en raison du caractère démobilisateur de sa sociologie. Tous les chercheurs ne sont cependant pas aussi radicaux à l'égard de l'œuvre bourdieusienne qui a considérablement influencé les recherches ultérieures en sociologie de l'éducation.

La théorie de l'école de Pierre Bourdieu est très largement discutée, même en dehors des cercles académiques. C'est l'une des particularités des travaux de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron sur l'école que d'avoir eu un retentissement au-delà du seul monde des sociologues. La critique du fonctionnement du monde de l'éducation rencontre une conjoncture politique et sociale favorable avec le mouvement de mai 1968. Plus que le mécanisme de reproduction, c'est la dénonciation des pratiques pédagogiques traditionnelles et de leurs conséquences sur les inégalités scolaires qui sont reprises par les organisations syndicales étudiantes et par les partis politiques de gauche : critique des « lycées casernes », de l'arbitraire de la culture académique, des cours magistraux, du pouvoir discrétionnaire des enseignants...

Le succès de ces ouvrages est aussi dû à leur convergence avec des critiques formulées depuis le début du XXe siècle à l'égard de l'école républicaine par des pédagogues dénonçant l'élitisme social de l'école et de ses méthodes pédagogiques. La force des écrits de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron par rapport à ces dénonciations antérieures est double. D'une part, ils ne se limitent pas à une analyse des pratiques

pédagogiques qui sous-estime l'influence de la société sur ce qui se passe à l'école, et d'autre part, ils évitent à l'inverse une analyse marxiste qui limiterait les conflits à une lutte économique sans en voir la dimension symbolique. Ce second reproche a notamment été adressé à Christian Baudelot et Roger Establet, auteurs de *L'École capitaliste en France* [15], qui envisagent l'école comme un espace discontinu composé de deux filières de formation distinctes : l'une bourgeoise (le secondaire-supérieur) et l'autre prolétaire (le primaire-professionnel).

Du côté des enseignants, la réception des écrits de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron est toutefois ambiguë : si la plupart adhèrent à la dénonciation du rôle de l'héritage culturel et à la critique de la pédagogie traditionnelle, ils sont cependant réticents à admettre leur rôle dans l'imposition de l'idéologie du don et l'irréductibilité des inégalités.

Dans tous les cas, les ouvrages des deux sociologues deviennent la matrice des réflexions ultérieures sur l'école, et, si la vulgarisation des thèses leur fait perdre en complexité, elle permet toutefois d'élargir la portée des débats autour de l'éducation.

La sociologie de l'école après Pierre Bourdieu

Les textes de Pierre Bourdieu sur l'éducation, et notamment ceux co-écrits avec Jean-Claude Passeron, ont suscité, à partir des années 1970, beaucoup de travaux sociologiques cherchant à tester la théorie de la reproduction. De nombreuses études, souvent

quantitatives, ont par exemple cherché à mesurer la démocratisation scolaire. Si Antoine Prost[16] conclut en 1986 qu'une véritable démocratisation de l'enseignement secondaire a eu lieu entre 1945 et 1960, d'autres auteurs comme Dominique Goux et Eric Maurin[17] ont en revanche mis en évidence l'absence d'évolution, dans un sens ou dans l'autre, des inégalités scolaires entre 1970 et 1993 malgré l'allongement des cursus et de la hausse du taux de scolarisation. Une étude sur l'ensemble du XXe siècle, réalisée par Claude Thélot et Louis-André Vallet[18] montre qu'en dépit d'un niveau qui reste fort, les inégalités sociales devant l'école ont diminué.

Au côté de ces travaux cherchant à mesurer la reproduction sociale, de nouveaux champs de recherche se sont ouverts en sociologie de l'école. Des approches plus microsociologiques, qualitatives et ethnographiques sont apparues pour tenter de mieux comprendre les marges de manœuvre dont disposent les acteurs dans et autour de l'école. Les sociologues se sont par exemple intéressés aux « réussites paradoxales » d'enfants issus de milieux sociaux qui ne les prédisposaient pas à l'excellence scolaire[19], aux stratégies scolaires mises en place par les familles, à l'expérience scolaire des élèves[20] et ils sont entrés dans la « boîte noire » de l'école en étudiant les effets-classe, effets-maître et effets-établissement sur la réussite scolaire[21]. Dans cette lignée, de nouvelles variables explicatives, autres que le niveau économique et culturel, ont été introduites comme le genre, le fait d'aller dans une école publique ou privée ou encore le fait d'être issu de l'immigration.

2. La démocratisation scolaire en question (Stéphane Beaud, 2002)

Stéphane Beaud est sociologue et professeur à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Il a beaucoup travaillé sur les milieux populaires et le monde ouvrier, notamment en collaboration avec Michel Pialoux. Il a également collaboré à *La Misère du monde*, ouvrage publié en 1993[22] sous la direction de Pierre Bourdieu. En 2002, Stéphane Beaud publie *80 % au bac et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*[23]. Quinze ans après le lancement du mot d'ordre politique de faire accéder 80 % d'une classe d'âge au baccalauréat, il revient sur les effets de la massification scolaire au niveau du lycée puis de l'enseignement supérieur.

Le slogan des « 80 % au bac » a d'abord été lancé en 1985 par le ministre de l'Éducation nationale Jean-Pierre Chevènement puis inscrit en 1989 dans les textes de la loi d'orientation sur l'éducation de Lionel Jospin, à son tour ministre de l'Éducation Nationale. À l'époque, cette volonté d'augmenter le niveau de qualification des Français est liée à l'apparition des nouvelles technologies auxquelles il faut former les travailleurs. Cependant, selon Stéphane Beaud, « sous couvert de démocratisation apparente du système éducatif, [elle] ne vis[e] qu'à lutter contre le chômage en maintenant plus longtemps dans l'institution scolaire une proportion croissante de jeunes » (p. 13). Ce mot d'ordre rencontre l'adhésion des parents, notamment de classes populaires, qui jusqu'alors pensaient que l'école n'était pas faite pour leurs enfants. Dans les années 1980, le monde ouvrier est touché de

plein fouet par les restructurations, la dégradation des conditions de travail et le chômage de masse, surtout des jeunes sans diplôme. L'école apparaît donc pour les familles ouvrières comme « le lieu de report de toutes les aspirations déçues » (p. 19) et « le seul vecteur possible de l'ascension sociale » (p. 10). La question centrale qui guide l'ouvrage de Stéphane Beaud est donc celle-ci : la politique de poursuite d'études a-t-elle été un « mirage ou [une] réelle promotion » (p. 12) pour les enfants issus des classes populaires ?

L'enquête de terrain qu'il a réalisée porte sur la population spécifique des enfants d'ouvriers issus de l'immigration qui sont les premiers de leur famille, grâce à cette politique, à accéder au baccalauréat et ensuite aux études supérieures. Pendant dix ans, de 1990 à 2000, Stéphane Beaud a mené une enquête ethnographique (observations, entretiens, questionnaires) dans un quartier ouvrier de Gercourt, ville située à proximité de Montbéliard où se trouvent les usines Peugeot. Stéphane Beaud définit ainsi son étude : « L'objet du travail auprès de lycéens du quartier où je résidais (Granvelle) était d'analyser, à partir de cas singuliers, comment se construisaient au jour le jour des carrières scolaires d'enfants d'ouvriers. » (pp. 29-30) L'ouvrage suit donc les différentes étapes de la scolarité, du collège jusqu'à l'entrée sur le marché du travail, de jeunes issus du quartier Granvelle et ayant poursuivi des études.

La difficulté des jeunes issus de classe populaires à se convertir à la culture scolaire, théorisée par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, apparaît comme un

trait structurant du rapport des jeunes du quartier à l'institution scolaire. Dès le lycée un écart apparaît chez les élèves entre la culture du quartier et la culture scolaire : « à la différence d'autres élèves d'origine populaire, ces lycéens "de cité" – surtout les garçons – tendent à résister aux différentes entreprises d'acculturation scolaire dont ils sont l'objet. Par exemple, ils refusent souvent de se soumettre entièrement à l'imposition d'un mode de lecture cultivée en vigueur au lycée et n'hésitent pas à affirmer leur "quant à soi" culturel. La culture qu'ils ont envie de défendre, c'est celle qu'ils connaissent, celle de leur quartier et de leur famille, véhiculée notamment par les médias, la télévision, le cinéma américain, etc. » (p. 73). Pour autant, en parvenant à jouer avec les « faiblesses de l'institution » (p. 14) induites par la politique des 80 % au bac (tolérance de la notation, souplesse dans les passages au niveau supérieur, intégration de filières de relégation) et en s'adaptant a minima aux attentes du lycée (participation à l'oral pour compenser les faiblesses de l'écrit, spécialisation du travail scolaire, éventuellement triche), les lycéens de Granvelle parviennent à décrocher le baccalauréat. La distance à la culture scolaire se manifeste à nouveau au moment du choix de l'orientation post-baccalauréat. En effet, les filières courtes (BTS, DUT...), qui sont aussi des filières sélectives, ferment leurs portes à ces lycéens qui manquent notamment de ressources sociales lorsqu'ils doivent passer un entretien (capacité à modifier son registre de langage et son apparence physique, habileté à « jouer le jeu »...). Ainsi,

« ce qui peut constituer une qualité dans le groupe de copains du quartier – rester soi-même, la fierté de son quartier et de son apparence, ne pas se travestir socialement – se transforme objectivement en handicap et en élément à charge contre sa candidature » (p. 140). L'université, qui n'est pas sélective, devient donc leur « roue de secours ». À partir de l'entrée dans l'enseignement supérieur, Stéphane Beaud choisit de suivre exclusivement quatre jeunes : Nassim, Sabri, Djamel et Fehrat, qui sont représentatifs de leur génération d'enfants issus de milieux populaires qui sont les premiers de leurs familles à accéder aux études supérieures. Les quatre étudiants suivent une première année de Deug (équivalent de l'actuelle Licence 1) en AES (Administration Économique et Sociale) à vingt kilomètres de Gercourt, dans l'antenne universitaire de Belfort. En dépit de la proximité géographique de l'université et de son caractère relativement protecteur (peu d'élèves, étudiants moyens homogènes socialement et scolairement, enseignants peu exigeants...), la faculté exacerbe encore « le décalage entre leurs dispositions et la demande de l'institution » (p. 34). La proximité géographique avec leur domicile a pour revers un faible investissement des étudiants dans les structures qui leur sont destinées (bibliothèque, restaurant universitaire, associations étudiantes...) et cette distance à l'institution universitaire va aussi de pair avec une mécompréhension de la pédagogie qui y est pratiquée, distincte de celle du lycée (attente d'autonomie, cours en amphithéâtre, faible encadrement des professeurs, présence non obligatoire,

contrôle terminal, faible nombre d'heures de cours...). La non-appropriation du vocabulaire universitaire par les quatre « copains » est symptomatique de leur non-intégration dans l'institution : « Six mois après la rentrée, Nassim continue de parler de “cours marginaux” pour désigner les cours magistraux [...]. Le fait de devenir étudiant n'a en rien modifié leur manière de parler » (pp. 162-163). Finalement, les parcours universitaires des quatre garçons s'achèvent aux premières années de Deug. Si certains choisissent le repli sur le quartier comme échappatoire, d'autres n'abandonnent pas leur espoir de trouver un travail de titulaire dans la fonction publique. Néanmoins, encore une fois, ils sont freinés par les épreuves des concours auxquels ils échouent. Leur restent alors comme solutions des emplois précaires dans la fonction publique.

Le bilan en termes de mobilité sociale du parcours des bacheliers de Granvelle est donc ambigu. Si d'un côté, la politique des « 80 % au bac » leur a permis de poursuivre des études et in fine, de parvenir à échapper à l'usine qu'ils voyaient comme un repoussoir, cette même politique n'a d'un autre côté pas tenu toutes ses promesses puisque les espoirs de promotion sociale ont été en grande partie déçus. La massification de l'enseignement ne s'est donc pas accompagnée d'une réelle démocratisation : de nouvelles filières de relégation sont apparues, l'élimination a été différée et les méthodes pédagogiques ne se sont pas adaptées aux nouveaux publics qui eux-mêmes n'ont pas réussi à s'adapter à l'institution. Stéphane Beaud rejoint donc les conclusions

de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron sur les limites de la massification scolaire.

[1] . Durkheim É., L'Évolution pédagogique en France (1904-1905) (1938), Paris, Presses Universitaires de France.

[2] . Bourdieu P. et Passeron J.-C., Les Héritiers. Les étudiants et la culture (1964), Paris, Minuit.

[3] . Bourdieu P. et Passeron J.-C., La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement (1970), Paris, Minuit.

[4] . La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps (1980), Paris, Minuit.

[5] . Bernstein B., Educational Research (1961), vol. 3, pp. 163-176. Basil Bernstein a également écrit Langage et classes sociales. Codes socio-linguistiques et contrôle social (1975), Paris, Minuit.

[6] . Le concept d'idéal-type, tel qu'il est défini par Max Weber, désigne une construction du sociologue qui se présente comme un modèle pour mieux appréhender la réalité.

[7] . « L'école conservatrice. Les inégalités devant l'école et devant la culture », Revue française de sociologie (1966), vol. 7, pp. 325-347, citation p. 336.

[8] . Boudon R., L'Idéologie ou l'origine des idées reçues (1986), Paris, Fayard, p. 16.

[9] . Boudon R., L'Inégalité des chances. La mobilité sociale dans les sociétés industrielles (1979, [1973]), Paris, Armand Colin.

[10] . Weber M., Économie et Société (1971, [1921]), Paris, Plon, p. 285.

[11] . La Domination masculine (1998), Paris, Le Seuil.

[12] . « Stratégies de reproduction et modes de domination », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1994), vol. 105, pp. 3-12.

[13] . « Classement, déclassement, reclassement », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1978), vol. 24, pp. 2-22.

[14] . Prost A., « Une sociologie stérile, la reproduction de Bourdieu et Passeron », Esprit (1970), pp. 851-861.

[15] . Baudelot C., Establet R., L'École capitaliste en France (1971), Paris, Maspéro.

[16] . L'enseignement s'est-il démocratisé ? (1986), Paris, Presses Universitaires de France.

[17] . Goux D., Maurin E., « Origine sociale et destinée scolaire. L'inégalité des chances devant l'enseignement à travers les enquêtes Formation-Qualification Professionnelle 1970, 1977, 1985 et 1993 », Revue française de sociologie (1995), vol. 36, pp. 81-121.

[18] . Thélot C., Vallet L.-A., « La réduction des inégalités sociales devant l'école depuis le début du siècle », Économie et Statistique (2000), n° 334, pp. 3-32.

[19] . Lahire B., Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires (1995), Paris, Gallimard.

[20] . Dubet F., Martuccelli D., À l'école : sociologie de l'expérience scolaire (1996), Paris, Seuil.

[21] . Duru-Bellat M., Van Zanten A., Sociologie de l'école (2006), Paris, Armand Colin.

[22] . La Misère du monde (1993), Paris, Seuil.

[23] . Beaud S., 80 % au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire (2002), Paris, La Découverte.

Sociologie de la culture

Les travaux de Pierre Bourdieu sur la culture s'inscrivent dans la tradition française des grandes enquêtes sur les conditions de vie des différentes classes sociales. Depuis l'étude pionnière de Frédéric Le Play (1806-1882) sur Les Ouvriers européens[1], plusieurs recherches ont été menées afin de rendre compte du lien entre pratiques culturelles et appartenance à une classe sociale. À partir d'une enquête sur les budgets des ménages, Maurice Halbwachs s'est ainsi intéressé, dans La Classe ouvrière et les niveaux de vie[2], aux modes de vie et aux manières de consommer des ouvriers qu'il a comparé à ceux des employés. Après la Seconde Guerre mondiale, le budget, le logement, le travail, les relations familiales ou encore les pratiques de consommation alimentaire des ouvriers ont aussi fait l'objet d'une vaste enquête dirigée par Paul-Henri Chombart de Lauwe[3]. 3

Même s'il ne s'est pas uniquement intéressé à la culture ouvrière, Pierre Bourdieu raisonne lui aussi en termes de « cultures de classe » en établissant un lien étroit entre pratiques culturelles et groupes sociaux. Par « culture », il entend aussi bien les façons de manger, d'aménager son intérieur ou de se vêtir que le rapport entretenu avec les œuvres d'art ou de l'esprit (fréquentation des musées, du théâtre ou pratiques de lecture par exemple). Les deux acceptations du terme « culture » sont en effet intimement liées chez Pierre Bourdieu. Selon lui, « on ne peut comprendre complètement les dispositions qui orientent les choix

entre les biens de culture légitime qu'à condition de les réinsérer dans l'unité du système des dispositions, de faire rentrer la "culture", au sens restreint et normatif de l'usage ordinaire, dans la "culture" au sens large de l'ethnologie, et de rapporter le goût élaboré des objets les plus épurés au goût élémentaire des saveurs alimentaires[4] ».

La réflexion menée par Pierre Bourdieu sur la culture est concomitante d'un renouveau de l'intérêt du politique pour la question culturelle. En 1959, le ministère des Affaires culturelles (devenu depuis le ministère de la Culture) est créé et confié à André Malraux. La conception de la culture qu'il défend est relativement restrictive puisque seule la culture savante est perçue comme digne d'intérêt. Par exemple, les musiques traditionnelles populaires (musique auvergnate, basque, bretonne...) ne peuvent pas faire l'objet de politiques culturelles, à l'inverse de la musique classique. L'ambition affichée du ministère est de démocratiser la culture savante, c'est-à-dire de favoriser son accès à tous. La politique culturelle qu'il entend mener s'appuie sur des enquêtes sociologiques. Ainsi, le Service des études et de la recherche du ministère, dirigé par Augustin Girard, commande à Pierre Bourdieu une enquête sur la fréquentation des musées en Europe en 1963. Cette enquête donne lieu à la publication en 1969 de *L'Amour de l'art*[5].

1. La théorie de la légitimité culturelle

Un Art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie[6] (1965), L'Amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public (1969) et La Distinction. Critique sociale du jugement (1979) sont les trois principaux ouvrages dans lesquels Pierre Bourdieu définit sa sociologie de la culture. Le premier, écrit en collaboration avec Luc Boltanski, Robert Castel et Jean-Claude Chamboredon, est le résultat d'un ensemble d'enquêtes sur les différents usages sociaux de la photographie commanditées par Kodak-Pathé. Le second, rédigé avec Alain Darbel et Dominique Schnapper, constitue le résultat de l'enquête par questionnaires prescrite par le Service des études et de la recherche sur la fréquentation des musées. Dans ces deux écrits, se trouvent les premières formulations de la théorie de la légitimité culturelle que Pierre Bourdieu parachève dans La Distinction (1979). Ce dernier ouvrage, central dans l'œuvre bourdieusienne, s'appuie sur les études susmentionnées ainsi que sur une nouvelle enquête par questionnaires qui porte aussi bien sur les livres lus ou les peintres préférés des individus que sur l'origine de leurs meubles ou de leurs vêtements. Des extraits d'entretiens, des portraits mais aussi des photographies témoignant des conditions de vie des Français dans les années 1970 complètent ce corpus méthodologique.

La thèse développée dans ces trois ouvrages, qualifiée de « théorie de la légitimité culturelle », repose sur l'idée que toutes les pratiques culturelles ne se valent pas et que certaines sont plus distinctives que d'autres au sein

de la société, c'est-à-dire qu'elles apportent plus de prestige à ceux qui les adoptent : elles correspondent aux pratiques des classes supérieures.

1.1 L'homologie entre hiérarchie sociale et hiérarchie culturelle

Le constat statistique : des pratiques culturelles différenciées selon le niveau d'instruction et l'origine sociale

La première partie de *L'Amour de l'art* (1969) vise à « saisir l'ensemble des facteurs qui déterminent ou favorisent la fréquentation des musées » (p. 35). Parmi les variables explicatives envisagées, se trouvent le sexe, l'âge, la catégorie socioprofessionnelle, le revenu, le niveau d'instruction (mesuré par le diplôme et la pratique de langues classiques), la proximité de l'habitat par rapport aux musées et l'occasion de tourisme. Le résultat est le suivant : la fréquentation des musées croît avec la catégorie socioprofessionnelle et le niveau d'instruction, et ce dernier apparaît comme le facteur le plus déterminant. Selon Pierre Bourdieu, « la statistique révèle que l'accès aux œuvres culturelles est le privilège de la classe cultivée » (p. 69) qui se distingue de ce fait des classes moyennes et populaires. Si les classes sociales diffèrent par leur taux de fréquentation des musées, elles se distinguent également par leurs manières d'organiser leur visite. S'appuyant sur l'observation des temps consacrés à la visite par les enquêtés, Pierre Bourdieu met ainsi en évidence un temps moyen de 22 minutes pour les classes populaires, 35 minutes pour les classes moyennes et 47 minutes pour les classes supérieures.

Les différentes classes sociales n'ont donc pas le même rapport à la culture savante.

À partir de l'analyse de pratiques culturelles très diverses (littérature, cinéma, musique, peinture, loisirs...), Pierre Bourdieu ouvre *La Distinction* (1979) par la mise au jour de résultats statistiques conformes à ceux exposés dans *L'Amour de l'art*. Cependant, ces résultats sont plus généraux dans la mesure où ils s'étendent à l'ensemble des comportements culturels et non seulement à ceux relevant de la culture savante. Il constate une « relation très étroite qui unit les pratiques culturelles (ou les opinions afférentes) au capital scolaire (mesuré aux diplômes obtenus) et, secondairement, à l'origine sociale (saisie au travers de la profession du père) » (p. 12). Selon leur niveau d'instruction et leur classe sociale d'origine, les individus n'ont donc pas les mêmes pratiques culturelles. Il établit ensuite « le fait que, à capital scolaire équivalent, le poids de l'origine sociale dans le système explicatif des pratiques ou des préférences s'accroît quand on s'éloigne des domaines les plus légitimes » (p. 12). À niveau de diplôme égal, c'est dans les domaines culturels qui ne font pas l'objet d'un apprentissage scolaire, tels que la cuisine, la décoration de l'intérieur ou l'ameublement, que l'origine sociale apparaît comme le facteur le plus déterminant.

Une théorie des classes sociales

La sociologie de la culture de Pierre Bourdieu repose sur une théorie des classes sociales. Contrairement à l'analyse de Karl Marx, cette théorie ne définit pas

uniquement les classes sociales par leur position dans les rapports de production, c'est-à-dire par leur pouvoir économique (voir chapitre 4). Les classes sociales sont définies avant tout par leur rapport différent à la culture et notamment à la culture savante.

Les classes sociales étudiées par Pierre Bourdieu sont des classes construites et non des classes réelles. Dans son texte intitulé « Espace social et pouvoir symbolique^[7] », le sociologue insiste sur cette nécessaire différenciation : « le malentendu dans la lecture des analyses que je propose, notamment dans *La Distinction*, résulte [...] du fait que les classes sur le papier risquent d'être appréhendées comme des groupes réels » (p. 153), c'est-à-dire comme des groupes mobilisés qui cherchent à se rendre visibles et reconnaissables dans la société. Contrairement à Karl Marx qui infère l'existence d'une classe réelle (« classe en soi ») du constat de l'homogénéité objective des conditions de vie, Pierre Bourdieu affirme que les classes sociales dont il traite sont avant tout des « classes sur le papier », c'est-à-dire des classes théoriques. Ainsi pensées, les classes sociales relèvent d'une classification explicative produite par le sociologue, permettant de prévoir leurs pratiques et leurs propriétés. Dans *La Distinction*, Pierre Bourdieu cherche à « construire [...] des classes aussi homogènes que possible » (p. 118) en recourant à une pluralité d'indicateurs tels que la profession, le niveau d'instruction et le pouvoir économique.

Selon Pierre Bourdieu, la société est divisée en trois principaux groupes sociaux : la bourgeoisie, les classes

moyennes (ou les « petits-bourgeois ») et les classes populaires. Chacun de ces groupes se caractérise par une « culture de classe » spécifique, correspondant à des conditions de vie relativement homogènes. Il existe néanmoins au sein de ces groupes des subdivisions définies pour partie en fonction de la trajectoire ascendante ou descendante des individus qui occupent les positions moyennes (voir chapitre 4). La notion même de trajectoire traduit une conception hiérarchisée de la société qui serait ainsi orientée des classes populaires jusqu'aux classes supérieures ou, pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu, des classes dominées aux classes dominantes. Cette hiérarchie sociale est à l'origine d'une hiérarchie des pratiques culturelles.

De la hiérarchie sociale à la hiérarchie culturelle

Selon Pierre Bourdieu, toutes les pratiques culturelles ne se valent pas et certaines sont plus « légitimes » que d'autres. La notion de « légitimité » est empruntée à Max Weber. Elle désigne l'autorité symbolique acquise par certaines pratiques. Dans un texte intitulé « Comment être sportif^[8] ? », Pierre Bourdieu oppose par exemple le tennis, l'équitation et le golf – qui correspondent à des sports légitimes – au cyclisme, au football et à la pétanque, perçus comme des pratiques « vulgaires » au sens de « divulguées ». Il montre notamment que le golf apporte à celui qui le pratique des « profits de distinction » (p. 182) que la pétanque ne peut offrir. De fait, la théorie de la légitimité culturelle est fondée sur l'idée qu'il existe une hiérarchie culturelle, c'est-à-dire un

classement des pratiques ou domaines des moins légitimes jusqu'aux plus légitimes.

La plus ou moins grande légitimité des pratiques et domaines culturels est conférée par la valeur que les classes sociales, et en particulier la bourgeoisie, leur accordent. Pierre Bourdieu s'oppose ainsi à l'idée qu'une œuvre puisse posséder une valeur intrinsèque : la valeur ne peut être que sociale, c'est-à-dire attribuée par la société et donc relative. Plus précisément, les classes supérieures, qui correspondent aux classes dominantes, disposent du pouvoir de définir les œuvres et pratiques culturelles légitimes. Pour reprendre l'exemple du sport, c'est parce que le golf est, davantage que la pétanque, pratiqué par des membres de la bourgeoisie qu'il se présente comme un sport légitime. Ainsi, les classes dominantes définissent le « bon » goût. La culture légitime (assimilée à la culture savante) n'est autre que la culture de la classe dominante. Une même pratique peut alors devenir légitime ou illégitime selon la position sociale des individus qui l'adoptent majoritairement. Dans *La Distinction*, Pierre Bourdieu prend l'exemple de l'œuvre musicale *Le Beau Danube bleu* du compositeur Johann Strauss et montre qu'il s'agit d'une œuvre « de musique savante dévalorisée par la divulgation » (p. 16). Sa divulgation, et donc sa vulgarisation auprès des catégories sociales les plus dominées, la rend illégitime. À l'inverse, *Le Clavecin bien tempéré* de Jean-Sébastien Bach est resté une œuvre essentiellement écoutée par les membres des classes supérieures et a conservé toute sa légitimité.

La hiérarchie des pratiques culturelles trouve donc son fondement dans la hiérarchie sociale : « à la hiérarchie socialement reconnue des arts [...] correspond la hiérarchie sociale des consommateurs » (pp. I-II). Il existe ainsi une homologie entre hiérarchie sociale et hiérarchie culturelle, c'est-à-dire une superposition de l'espace social et de l'espace des pratiques culturelles. La légitimité culturelle des pratiques est déterminée par la légitimité sociale des pratiquants. C'est la raison pour laquelle Pierre Bourdieu a décidé d'intituler son ouvrage sur les usages sociaux de la photographie *Un Art moyen* (1965) : à l'époque de son étude, la photographie était avant tout une pratique de classes moyennes.

Cette « homologie entre des biens et des groupes » (*La Distinction*, p. 258) tend à définir le goût : « choisir selon ses goûts, c'est opérer le repérage de biens objectivement accordés à sa position et assortis entre eux » (p. 258). Pierre Bourdieu distingue ainsi « trois univers de goûts qui correspondent en gros à des niveaux scolaires et à des classes sociales » (p. 14) : le goût légitime, c'est-à-dire le goût des œuvres légitimes (par exemple *Le Clavecin bien tempéré*, les peintres Pieter Bruegel et Francisco de Goya) ; le goût « moyen » qui réunit les œuvres mineures des arts majeurs (l'œuvre musicale *Rhapsody in Blue* du compositeur George Gershwin, les peintres Maurice Utrillo, Bernard Buffet et Auguste Renoir) et les œuvres majeures des arts mineurs (les chanteurs Jacques Brel et Gilbert Bécaud) ; le goût « populaire » « représenté ici par le choix d'œuvres de musique dite "légère" ou de musique savante dévalorisée

par la divulgation comme Le Beau Danube bleu [...] et surtout de chansons totalement dépourvues d'ambition ou de prétention artistiques comme celles de Mariano, Guétary ou Petula Clark » (p. 16).

1.2 L'habitus comme principe générateur des pratiques culturelles

Le goût, un construit social

Selon le philosophe Emmanuel Kant, le beau est ce qui plaît universellement. Il est l'objet d'une satisfaction désintéressée (il ne se confond donc pas avec l'agréable) et il se définit comme une « finalité sans fin », c'est-à-dire comme une fin en soi dont il ne faut pas rechercher l'utilité. Dans *La Distinction* (1979), Pierre Bourdieu réfute l'idée selon laquelle la capacité à apprécier l'art est universelle et innée. Il montre, à l'aide de statistiques et d'entretiens, que tout le monde ne définit pas le beau de la même manière et que seuls les groupes sociaux les plus diplômés partagent la conception kantienne du beau. Les personnes les moins diplômées ont une autre conception. Pour elles, le beau est contextuel plutôt qu'universel (par exemple elles disent d'une image qu'on leur montre : « si c'est pour montrer aux gosses, d'accord » ou « comme reportage, c'est pas mal »). Ces personnes s'intéressent d'abord aux fonctions des œuvres (utilité, agrément, caractère moral, dimension informative) plutôt qu'à leurs qualités formelles. La différence des critères de jugement esthétique mobilisés en fonction du capital culturel des individus apparaît nettement dans l'exemple qui suit. Lorsque Pierre

Bourdieu présente la photographie des mains d'une vieille dame à différentes personnes, les moins cultivées appliquent un code de lecture relativement simple. Plutôt que d'émettre un jugement purement esthétique sur l'objet, elles entrent en empathie avec le sujet. Voici par exemple la réaction d'un ouvrier parisien : « Oh ! Dites donc, elle a les mains drôlement déformées [...]. La grand-mère, elle a dû travailler dur ». Les commentaires deviennent de plus en plus abstraits à mesure que l'on monte dans la hiérarchie sociale. Ainsi, les membres des classes supérieures attribuent une valeur symbolique et générale à ce qui est représenté. Les références à d'autres types d'art (peinture, sculpture, littérature), qui rattachent la photographie à des catégories plus larges, sont également plus fréquentes. Un ingénieur parisien commente ainsi la photographie : « Je trouve que c'est une très belle photo. C'est tout le symbole du travail. Ça me fait penser à la vieille servante de Flaubert. » (La Distinction, p. 46) La capacité à apprécier l'art comme fin en soi, dans une perspective kantienne, implique donc de posséder des outils cognitifs de déchiffrement et de décodage du langage artistique, c'est-à-dire une forme de « compétence culturelle » qui n'est pas immédiatement donnée à tous.

La famille et l'école, lieux d'apprentissage de la compétence culturelle

Paradoxalement, alors que l'art n'est que peu enseigné à l'école, c'est le capital scolaire qui est le mieux à même de rendre compte des inégalités d'appréciation des œuvres culturelles. Cela signifie que la compétence

esthétique n'est pas qu'une question d'apprentissages en termes de contenus (auteurs, genres, écoles, mouvements...) mais qu'elle est aussi le fruit d'une « disposition savante » que l'école transmet au travers de ses enseignements, qu'ils soient artistiques ou non. L'école offre ainsi des outils d'analyse, par exemple en littérature, qui peuvent ensuite être transposés dans d'autres domaines. Selon Pierre Bourdieu, le besoin de culture, créé par l'école (qui donne simultanément le moyen de le satisfaire), est d'autant plus fort que l'on est plus cultivé. Cela explique les inégalités de fréquentation des musées en fonction du diplôme : « le “besoin culturel” redouble à mesure qu'il s'assouvit [et] l'absence de pratique s'accompagn[e] de l'absence du sentiment de cette absence » (L'Amour de l'art, p. 69). Des inégalités scolaires initiales se transforment donc en inégalités culturelles cumulatives a posteriori.

Cependant l'école n'est pas la seule instance de transmission de la compétence culturelle. La famille joue aussi un rôle central. Les personnes qui mettent en œuvre le goût légitime avec le plus d'aisance sont à la fois les personnes les plus diplômées et celles qui sont issues d'un milieu cultivé. D'une certaine manière, l'école ne fait que valider une culture acquise dans la famille (voir chapitre 2). Ainsi, « la définition dominante du mode d'appropriation légitime de la culture et de l'œuvre d'art favorise, jusque sur le terrain scolaire, ceux qui ont eu accès à la culture légitime très tôt, dans une famille cultivée, hors des disciplines scolaires ; elle dévalue en effet le savoir et l'interprétation savante, marquée comme

“scolaire”, voire “pédante”, au profit de l’expérience directe et de la simple délectation » (La Distinction, p. II). Au sein de la famille, la compétence culturelle (le « bon goût ») s’acquiert dès le plus jeune âge, de manière inconsciente et en deçà des discours, par l’immersion précoce dans un environnement cultivé. À force de faire l’expérience de choix qui suscitent des approbations ou des moqueries, les individus apprennent inconsciemment à agir de telle sorte que leurs pratiques et leurs goûts soient valorisés par leur entourage. L’acquisition d’une compétence culturelle est donc subordonnée aux chances objectives de pouvoir la mettre en valeur autour de soi. Cette familiarisation insensible à la culture légitime dans la famille conduit les individus à dénier le caractère acquis du « bon goût » pour le voir seulement comme un « goût naturel » et spontané. Ainsi, l’expérience esthétique peut-elle donner le sentiment d’être vécue librement et subjectivement alors qu’elle n’est, selon Pierre Bourdieu, que l’intériorisation d’un arbitraire culturel.

Habitus et style de vie

Chez Pierre Bourdieu, tous les choix culturels, au-delà de ceux effectués dans le seul domaine de l’art, sont l’expression d’un habitus de classe (voir chapitre 1). Les conditions de vie différentes des classes sociales leur confèrent un habitus qui leur est propre. L’habitus est défini comme un « principe générateur et organisateur de pratiques et de représentations[9] ». Cela signifie qu’il est non seulement à l’origine des goûts et des pratiques

(notamment en matière culturelle), mais qu'il est aussi ce qui crée un lien entre les pratiques et assure leur cohérence. Il favorise ainsi l'apparition d'un « style de vie » constitué de ce qu'ont en commun les choix culturels d'une classe sociale dans différents domaines (type d'alimentation, langage, goûts musicaux ou picturaux, choix de décoration, manière de s'habiller, pratiques sportives...). C'est ce que montre l'exemple du vieil artisan ébéniste tiré de *La Distinction* (1979) : « La vision du monde d'un vieil artisan ébéniste, sa manière de gérer son budget, son temps ou son corps, son usage du langage et ses choix vestimentaires, sont tout entiers présents dans son éthique du travail scrupuleux et impeccable, du soigné, du figolé, du fini et son esthétique du travail pour le travail qui lui fait mesurer la beauté de ses produits au soin et à la patience qu'ils ont demandés » (pp. 193-194).

L'habitus encourage donc le même type d'attitude dans des domaines différents. L'opposition, mise au jour par Pierre Bourdieu, entre les classes populaires qui privilégient la force, la quantité, la substance, et les bourgeois qui donnent le primat à la forme, à la légèreté, à la distance, se retrouve par exemple aussi bien dans le domaine alimentaire que dans le domaine sportif. Le sociologue montre ainsi qu'en matière alimentaire, « là où les classes populaires, plus attentives à la force du corps (masculin) qu'à sa forme, tendent à rechercher des produits à la fois bon marché et nourrissants, les professions libérales donneront leur préférence à des produits savoureux, bons pour la santé, légers et ne

faisant pas grossir » (La Distinction, p. 210). De la même manière dans le domaine sportif les classes populaires ont un rapport instrumental au corps qui les conduit à choisir des sports « demandant un grand investissement d'efforts, parfois de peine et de souffrance (comme la boxe), et exigeant en certains cas une mise en jeu du corps lui-même, comme la moto[10] ». Au contraire, les bourgeois choisissent des activités induisant une dépense corporelle réduite et des profits différés (moins de vieillissement, meilleure santé). Ils se tournent vers le golf, l'équitation, l'escrime ou la marche qui sont de surcroît des sports qui se caractérisent par une mise à distance de l'adversaire avec qui il n'y a pas de contact direct. La vision du corps, elle-même liée à la vision du monde propre à une classe, permet donc de rendre compte des goûts et des préférences d'une classe sociale dans différents univers de pratiques.

1.3 Le goût, entre imitation et distinction

Le goût comme imitation du goût dominant

Les trois grandes classes (bourgeoisie, petite bourgeoisie, classe populaire) de la sociologie bourdieusienne se caractérisent par leur rapport singulier avec la culture. En tant que classe la plus élevée dans la hiérarchie sociale, la bourgeoisie est qualifiée de classe dominante. Sa position lui permet de définir le goût légitime c'est-à-dire le goût qui sert de référence à l'ensemble de la société. Bien qu'il s'agisse d'un goût particulier, construit socialement par la socialisation

familiale et scolaire, ce goût est posé comme « naturel ». Cela représente une forme de violence symbolique à l'égard des autres classes sociales à qui est imposé cet arbitraire culturel (valorisation des arts savants, idéal d'aisance et de distance...). L'« idéologie du goût naturel » que porte la classe dominante est le pendant, dans le domaine culturel, de « l'idéologie du don » dans le domaine scolaire (voir chapitre 2). La classe dominante n'est toutefois pas complètement unie autour de la définition du goût juste : elle se subdivise entre des fractions de classes qui mènent, entre elles, des luttes symboliques pour la définition du bon goût. D'un côté, les dominants les plus cultivés (professeurs, journalistes...) défendent une conception de la culture qualifiée par Pierre Bourdieu d'« aristocratie ascétique ». Ils valorisent ainsi les pratiques culturelles élitistes traditionnelles (écoute de musique classique, fréquentation des musées, lecture d'ouvrages classiques) qui requièrent retenue et distance. De l'autre côté, les dominants les plus riches (patrons du commerce et de l'industrie, professions libérales...) ont une morale hédoniste de la consommation et leurs pratiques culturelles, tout en étant élitistes (voyages, achat d'œuvres d'art...), sont plus tournées vers l'univers du luxe.

La culture savante portée par la bourgeoisie est celle qui sert de référence aux petits bourgeois, c'est-à-dire aux membres des classes moyennes. Ces derniers se caractérisent par leur volonté d'ascension sociale qui les fait adhérer sans réserve à la culture dominante. Pour

qualifier leur attitude, Pierre Bourdieu parle de « bonne volonté culturelle ». La bonne volonté culturelle se manifeste par la déférence à l'égard de la culture légitime et par la volonté de se cultiver. Les petits bourgeois tentent d'imiter le style de vie des classes dominantes. Ils peuvent ainsi adopter des pratiques de substitution, qui, tout en présentant les signes extérieurs de la légitimité culturelle, leur sont plus accessibles. La photographie est par exemple pratiquée comme substitut à la peinture. Ils peuvent également s'intéresser aux formes mineures d'art légitime : plutôt que l'opéra, ils préféreront l'opérette. Toutes ces tentatives de s'intégrer à la culture légitime sont néanmoins marquées par la récurrence des fautes de goût qui trahit l'absence de familiarité avec la culture dominante. L'hypercorsion langagière témoigne par exemple de l'incapacité des petits bourgeois à s'appropriier complètement les codes de la culture dominante. La petite bourgeoisie, à l'image de la classe dominante, est hétérogène. Elle se subdivise en trois fractions, définies par la trajectoire sociale des individus qui les composent. Chaque fraction possède son propre style de vie. La petite bourgeoisie traditionnelle, en déclin, est composée d'artisans et de commerçants qui ont des goûts traditionnels, austères, et qui accordent une grande importance aux valeurs de travail et de rigueur. Elle s'oppose à la petite bourgeoisie d'exécution, ascendante, composée d'employés, de cadres moyens, d'instituteurs, de techniciens... qui subordonnent tout à leur volonté d'ascension sociale. Pour cela, leurs pratiques sont marquées par la discipline et le sérieux. Enfin, la petite

bourgeoisie nouvelle comprend à la fois les bourgeois déclassés par leur absence de titres scolaires et les petits bourgeois à fort capital culturel qui manquent de capital social pour intégrer la bourgeoisie. Ils exercent des métiers artistiques, de conseil ou de communication qu'ils tentent de faire reconnaître socialement. Ils recherchent donc les attributs de la culture, par exemple en achetant des revues de vulgarisation et en soignant leur langage. La petite bourgeoisie étant la classe où se rencontrent à la fois les individus en trajectoire ascendante et ceux en trajectoire descendante, les pratiques de consommation y sont plus hétérogènes que dans les classes supérieures et populaires.

La classe populaire, assimilée à la classe ouvrière, est, dans la sociologie de Pierre Bourdieu, la plus homogène des classes sociales. Son rapport à la culture se caractérise par le « choix du nécessaire ». Les moyens économiques limités des ouvriers les contraignent à se contenter d'un style de vie simple et à privilégier le pratique et le fonctionnel plutôt que l'esthétique. Cependant, ils ne le vivent pas comme une contrainte mais plutôt comme un « choix », un goût sincère pour la simplicité.

Pour Pierre Bourdieu, le goût populaire n'existe pas positivement : il n'est qu'une dégradation du goût dominant. Il se limite aux « fragments épars d'une culture savante plus ou moins ancienne [...] sélectionnés et réinterprétés évidemment en fonction des principes fondamentaux de l'habitus de classe et intégrés dans la vision unitaire du monde qu'il engendre » (La Distinction,

p. 459). Du fait de son absence d'autonomie, le goût populaire ne peut s'affirmer comme une contre-culture susceptible de remettre en question la légitimité de la culture dominante.

Cette conception de la culture populaire comme culture hétéronome (c'est-à-dire dont les principes sont définis en dehors d'elle) a été remise en question par Claude Grignon et Jean-Claude Passeron dans *Le Savant et le Populaire*[\[11\]](#). Selon eux, il existe deux manières antagonistes mais également critiquables d'envisager la culture populaire en sociologie. La première consiste à considérer la culture populaire comme « un univers significatif autonome » en ignorant les effets symboliques de la domination économique et sociale qui pèse sur les classes populaires. Cette perspective est taxée par les deux auteurs de « populisme » dans la mesure où le relativisme culturel qui la sous-tend conduit parfois à conclure que la culture populaire est plus authentique et moralement supérieure à la culture savante. La seconde approche, qui est celle de Pierre Bourdieu, consiste à l'opposé à n'envisager la culture populaire que du point de vue de sa « dépendance symbolique » à la culture savante, en omettant de voir ce que les goûts populaires peuvent avoir de singulier et de relativement autonome. Cette perspective est qualifiée de « misérabiliste » puisque les cultures populaires ne sont envisagées que comme des cultures pauvres. La théorie de la légitimité culturelle, bien adaptée pour étudier la culture savante, serait donc moins pertinente pour décrire la culture populaire.

Dans la théorie bourdieusienne de la culture, le premier mécanisme qui permet d'expliquer la hiérarchie des goûts est celui de l'imitation : chaque classe tend à imiter le goût des classes supérieures mais n'atteint qu'une forme dégradée de ce goût. Cette imitation est cependant une menace pour les classes dont la culture est imitée dans la mesure où elle leur fait perdre leur exclusivité et où elle met en danger leur position dominante. Un second mécanisme, celui de la distinction, est alors mis en place par les classes supérieures pour maintenir l'écart qui les tient à distance des autres classes.

La distinction, qui a donné son titre à l'ouvrage phare de Pierre Bourdieu, doit être entendue dans son double sens de propriété des classes « distinguées » et de processus qui conduit à l'obtention de cette propriété par le maintien de l'écart avec les autres classes sociales. Par « distinction », Pierre Bourdieu entend donc à la fois un « rang à tenir » et une « distance à maintenir » (La Distinction, p. 61). La velléité de distinction des classes dominantes a été mise en avant dès la fin du XIXe siècle par le sociologue américain Thorstein Veblen dans La Théorie de la classe de loisir[12]. Dans cet ouvrage, l'auteur montre que la « classe de loisir », c'est-à-dire la classe des gens suffisamment riches pour ne pas avoir à travailler, cherche à se démarquer des autres classes sociales et à établir sa supériorité par la consommation ostentatoire (affichée) de biens matériels spécifiques. Ainsi, les femmes portent-elles corsets, jupes amples et talons hauts empêchant tout travail, afin de signifier à tous

leur appartenance à la classe oisive. La tendance à l'imitation de ces pratiques par les groupes sociaux inférieurs pousse les classes supérieures à une fuite en avant dans la consommation de nouveaux produits. Chez Pierre Bourdieu toutefois, la distinction n'est pas qu'affaire de dépenses, puisqu'elle repose essentiellement sur des pratiques culturelles et des préférences esthétiques. De surcroît, étant l'expression inconsciente d'un habitus, elle n'est pas forcément recherchée de manière délibérée. Le même mécanisme de fuite en avant des classes dominantes est cependant à l'œuvre. Ainsi, selon Pierre Bourdieu, dès qu'une pratique se diffuse, elle perd son pouvoir distinctif car elle est « dévalorisée par la divulgation » (La Distinction, p. 16). La pratique diffusée est alors abandonnée par les classes dominantes qui se tournent vers d'autres pratiques (temporairement) plus exclusives et donc plus distinctives. C'est ainsi par exemple, qu'à la fin des années 1990, l'appropriation par les jeunes issus de milieux populaires de la marque Lacoste, jusqu'alors apanage des membres des classes supérieures, a entraîné une forte diminution de sa valeur distinctive. Les classes supérieures se sont alors tournées vers d'autres marques plus exclusives et moins diffusées.

D'après Pierre Bourdieu, « les goûts sont sans doute avant tout des dégoûts, faits d'horreur ou d'intolérance viscérale ("c'est à vomir") pour les autres goûts, les goûts des autres » (La Distinction, p. 60). Tandis que chaque classe essaie d'imiter le goût des classes qui lui sont supérieures, chacune tente simultanément de se

distinguer du goût des classes qui lui sont inférieures. Ainsi, les classes dominantes constituent leurs choix culturels dans les domaines de l'art, de l'ameublement, des manières de manger, des vêtements... comme autant de partis pris esthétiques qui s'opposent aux choix des classes moyennes et populaires. La petite bourgeoisie fait de même à l'égard des classes populaires qui font office de « repoussoir » pour toutes les autres. Les cadres moyens déclarent par exemple refuser de faire des photographies réalistes, telles que des photographies de famille, pour se distinguer des pratiques des classes populaires (Un Art moyen, 1965). Au contraire, les cadres moyens ambitionnent de se rapprocher du pôle légitime de la culture en donnant à la photographie la dignité d'un art. Ce dégoût pour le goût des groupes sociaux inférieurs se manifeste même à l'intérieur des classes entre les fractions anciennes et les fractions nouvelles. Les fractions anciennes de la bourgeoisie, par exemple, expriment du dégoût face aux nouveaux bourgeois qui sont considérés comme trop « scolaires » dans leur expression du goût légitime.

Pour autant, globalement, le goût est un facteur d'union des membres d'une classe. Edmond Goblot a ainsi montré en 1925, dans *La Barrière et le Niveau*[\[13\]](#), que le goût était à la fois un moyen de s'intégrer à sa classe et un moyen de tenir à distance les individus des autres classes. Selon lui, comme pour Pierre Bourdieu, la bourgeoisie ne se reconnaît pas tant à sa richesse qu'à ses pratiques. Les pratiques culturelles permettent en effet de compenser l'absence de barrières légales entre

la bourgeoisie et les classes inférieures. À travers leur style de vie, les bourgeois s'intègrent à leur classe (niveau) et se distinguent des classes inférieures (barrière) : « Faites comme tout le monde ! Voilà le niveau. Ne soyez pas commun ! Voilà la barrière. » (p. 66) Dans le domaine vestimentaire par exemple, au XIXe siècle, le port d'un costume était à la fois un signe d'appartenance à la bourgeoisie puisque les autres bourgeois portaient un costume, et une manière de se distinguer du peuple qui n'en portait pas. Bien que Pierre Bourdieu ne fasse pas explicitement référence à Edmond Goblot dans *La Distinction*, les conclusions des deux auteurs se rejoignent.

Le goût chez Pierre Bourdieu n'existe que relationnellement puisqu'il apparaît toujours comme étant recherche d'imitation ou de distinction. Cela remet en question les adages populaires qui postulent une naturalité et une pure subjectivité du goût en énonçant que « tous les goûts sont dans la nature ».

2. La légitimation d'une pratique culturelle : l'exemple du jazz (Jean-Louis Fabiani, 1986)

« Les choix doivent toujours une part de leur valeur à la valeur de celui qui les fait. » (*La Distinction*, p. 100) Selon la théorie bourdieusienne de la culture, la légitimité d'une pratique culturelle provient de la légitimité sociale de ceux qui la pratiquent. Comme les classes dominantes déterminent le goût dominant, elles ont le pouvoir de consacrer, c'est-à-dire de rendre légitimes, des pratiques

qui auparavant ne l'étaient pas car elles étaient l'apanage des classes populaires.

Dans « *Carrières improvisées : théories et pratiques de la musique de jazz en France*[\[14\]](#) », Jean-Louis Fabiani, qui est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, étudie le processus social qui a permis au jazz de passer du statut « d'art maudit » (p. 242) à celui d'art légitime en France. Ce processus fait intervenir plusieurs instances de légitimation proches des pôles culturels dominants : critiques universitaires, public cultivé et institutions culturelles représentantes de la culture légitime.

Le processus de légitimation du jazz en France

Selon Jean-Louis Fabiani, c'est l'apparition de critiques issus des milieux universitaires qui permet dans un premier temps le passage du jazz du statut de « musique noire » à celui d'« art moyen ». En effet, ces critiques, proches de la culture légitime, ont un rapport esthétisé et érudit avec l'art qui les conduit à effectuer un travail de (re-)définition de cette musique. Ce travail permet de « fonder la croyance en l'existence de cette forme musicale » (p. 235) et « de montrer que le jazz, comme la musique sérieuse, est susceptible de faire l'objet d'une histoire savante » (p. 239).

Ensuite, la légitimation du jazz passe par l'apparition d'un monde d'amateurs. Le public du jazz, en France, est composé des fractions intellectuelles de la classe dominante qui cherchent à se distinguer de la culture légitime tout en ne tombant pas dans des choix

populaires, et de petits bourgeois qui voient dans cette forme musicale un substitut à des pratiques plus légitimes pour lesquelles ils n'ont pas les ressources culturelles nécessaires.

Ces évolutions conjointes sont liées à une mutation du jazz lui-même, de sa pratique et de ses conditions de réception. Le jazz s'éloigne progressivement de ses « formes purement fonctionnelles » initiales (musique d'accompagnement, de danse ou de récréation) pour devenir à lui-même sa propre fin, à l'image des arts légitimes. Le jazz est de plus en plus écouté dans des lieux consacrés (salles de concert, musées) et l'attitude des auditeurs devient plus policée : s'ils marquent toujours le rythme du pied ou de la main, cela se fait désormais en silence. La redéfinition du jazz n'est cependant pas uniforme. Si, d'un côté, apparaît bien un jazz qui a la « discipline de la musique sérieuse » (souci pour la forme, orientation vers un jazz écrit), d'un autre côté, une partie des musiciens de jazz reste dans le « spontanéisme ludique » qui caractérisait les premières expressions de cette forme musicale. Cette dualité traduit l'ambiguïté que le jazz entretient avec les formes musicales légitimes et elle conduit Jean-Louis Fabiani à qualifier le jazz de forme musicale « simili-légitime » (p. 238).

La consécration de cette musique prend une forme institutionnelle à partir des années 1980. Les musiciens de jazz se voient par exemple accorder, en 1981, l'aide à la création qui était auparavant réservée à la musique sérieuse. De la même manière, un orchestre national du

jazz est créé. Selon Jean-Louis Fabiani, « pour l'administration culturelle, il s'agit à la fois, au nom d'une politique de l'extension du patrimoine à toutes les formes d'expression, de dé-hiérarchiser les formes musicales et de constituer un véritable enseignement du jazz dans les conservatoires » (p. 242). Le jazz devient ainsi « une sorte de double de la musique sérieuse » (p. 243).

D'autres pratiques culturelles en voie de légitimation

À l'image de Jean-Louis Fabiani, de nombreux sociologues se sont intéressés aux processus de légitimation des pratiques culturelles populaires dans la perspective initiée par Pierre Bourdieu. C'est le cas notamment de Luc Boltanski[\[15\]](#) qui a étudié la légitimation de la bande dessinée par un public cultivé ou de Sylvia Faure et Marie-Carmen Garcia[\[16\]](#) qui ont travaillé sur le changement de valeur sociale du hip-hop.

3. La théorie de la légitimité culturelle en question

En raison de son pouvoir explicatif, la théorie bourdieusienne de la légitimité culturelle se présente aujourd'hui comme un véritable modèle face auquel les sociologues de la culture sont amenés à se positionner, en le validant, en l'amendant ou en l'infirmer.

3.1 L'éclectisme des pratiques culturelles (Richard Peterson et Roger Kern, 1996)

La théorie bourdieusienne de la légitimité culturelle a

eu un certain écho aux États-Unis où elle a donné lieu à de nombreux travaux, notamment à partir de la traduction anglaise de *La Distinction* en 1984. Dans un article intitulé « *Social Class and Arts Consumption : The Origins and Consequences of Class Differences in Exposure to the Arts in America* » (1978[17]), Paul DiMaggio et Michael Useem ont ainsi confirmé, pour la société américaine, l'importance primordiale du niveau d'instruction dans l'accès à la haute culture. En 1992, Richard Peterson et Peter Simkus publient « *How Musical Tastes Mark Occupational Status Group*[18] », texte dans lequel ils montrent, à partir de données quantitatives datant de 1982, que les classes supérieures se caractérisent non seulement par leur proximité avec les genres musicaux les plus savants, tels que l'opéra ou la musique classique, mais aussi par l'éclectisme de leurs préférences musicales. Ainsi, en sus de la musique savante, de nombreux membres des classes supérieures apprécient aussi des genres plus populaires. Les données de 1982 sont reprises et comparées à de nouvelles données de 1992 par Richard Peterson, professeur de sociologie à l'université Vanderbilt de Nashville, et son étudiant Roger Kern en 1996. Leur article « *Changing Highbrow Taste : From Snob to Omnivore*[19] », issu de ce travail comparatif, met en évidence une montée de l'éclectisme des goûts musicaux parmi les classes supérieures.

La montée de l'éclectisme des goûts musicaux : du snob à l'omnivore

Dans leur étude quantitative, Richard Peterson et

Roger Kern distinguent deux catégories d'amateurs de musique classique et d'opéra : les snobs et les omnivores. Les premiers se limitent à ces préférences musicales légitimes tandis que les seconds font preuve d'ouverture en s'intéressant aussi à des genres musicaux moins légitimes (« lowbrow » ou « middlebrow », c'est-à-dire « bas de gamme » ou « peu intellectuels »). En comparant les données de 1992 à celles de 1982, les auteurs découvrent que le nombre d'omnivores a augmenté au sein de l'élite qui comprend désormais très peu de snobs. Les classes supérieures se caractérisent donc de plus en plus par l'éclectisme de leurs goûts musicaux, tandis que les classes populaires se composent essentiellement d'« univores » aux préférences musicales exclusives parmi les genres « lowbrow ». À partir d'un modèle statistique de régression, les auteurs mettent en évidence à la fois un effet de génération (le remplacement des cohortes générationnelles) et un effet de période (des changements de préférences culturelles propres aux années 1980) pour expliquer cette montée de l'éclectisme parmi les classes supérieures.

Une remise en question de la théorie de la légitimité culturelle ?

La montée de l'éclectisme des pratiques culturelles met fin à l'homologie stricte entre hiérarchie sociale et hiérarchie culturelle qui était au fondement de la théorie de la légitimité culturelle. Les goûts des classes supérieures pour les genres les plus légitimes ne s'accompagnent pas forcément de dégoûts pour les

genres les moins légitimes.

S'ils complexifient les modalités de l'articulation entre segmentation sociale et pratiques culturelles, les résultats de Richard Peterson et Roger Kern ne remettent néanmoins pas en cause l'existence de frontières symboliques entre les classes sociales. Comme ils l'écrivent eux-mêmes, se référant aux travaux de Pierre Bourdieu : « l'omnivorisme n'implique pas une indifférence aux distinctions. Son émergence traduit plutôt la formulation de nouvelles règles gouvernant les frontières symboliques[20] ». Désormais, l'éclectisme se présente comme une nouvelle stratégie de distinction des classes dominantes.

Pour remplir cette fonction, l'éclectisme ne doit pas s'exercer de manière indistincte. Ce qui importe en matière de distinction n'est en effet pas tant l'objet consommé que la manière de le consommer. Ainsi, les omnivores n'appréhendent pas la musique country de la même façon que les fans de cette musique qui s'identifient entièrement à elle : ils intellectualisent et esthétisent cette musique comme ils le font pour le jazz, le blues ou le rock. La façon d'apprécier les genres « lowbrow » ou « middlebrow » reste donc différenciée selon l'appartenance sociale, en dépit d'une ouverture des classes supérieures vers ces types de musique.

À la suite des travaux de Richard Peterson, des sociologues français ont mis en évidence le même phénomène d'éclectisme des goûts musicaux (Philippe Coulangeon[21]) et des pratiques culturelles des classes supérieures françaises (Olivier Donnat[22]). Ils concluent

à une complexification plutôt qu'à une remise en cause de la théorie de la légitimité culturelle.

3.2 Des pratiques et des préférences culturelles dissonantes (Bernard Lahire, 2004)

Professeur de sociologie à l'École normale supérieure de Lyon, Bernard Lahire a pour thématiques de recherches la culture, l'école et la famille, ce qui l'amène à discuter les travaux de Pierre Bourdieu dont il a été l'élève. En 2004, dans *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*[\[23\]](#), il revient sur la théorie de la légitimité culturelle et développe la thèse selon laquelle « la frontière entre le “légitime” et l’“illégitime” ne sépare pas seulement les groupes ou les classes de la société [...] [mais] s'applique aussi aux différents membres d'un même groupe et – fait crucial jamais relevé – aux diverses pratiques et préférences de nombre d'individus » (p. 30).

Des dissonances culturelles

Bernard Lahire propose de « transformer le regard » (p. 10) par rapport à la sociologie de la culture de Pierre Bourdieu en s'intéressant d'abord aux différences de légitimité des pratiques culturelles de chaque individu (« variations intra-individuelles ») avant d'envisager les différences de pratiques entre classes sociales (« variations inter-individuelles »). Citant l'exemple du philosophe Ludwig Wittgenstein qui déclarait aimer – contre toute attente – les romans policiers et les westerns,

c'est-à-dire des objets culturels peu légitimes, Bernard Lahire met en évidence l'existence de profils individuels dissonants caractérisés par de fortes variations intra-individuelles. Il reproche à Pierre Bourdieu de ne pas avoir fait attention à ces « dissonances culturelles » propres à remettre en cause l'idée même de cohérence des goûts et des styles de vie.

À partir d'une étude statistique, Bernard Lahire comptabilise, au sein de son échantillon, les individus au profil culturel dissonant. Sont par exemple comptabilisés comme individus au profil dissonant ceux qui aiment la littérature la plus légitime et qui écoutent de la variété française. Bernard Lahire découvre que ces profils sont très fréquents statistiquement, même s'ils sont plus probables chez les classes moyennes et supérieures que chez les classes populaires. L'individu est ainsi le plus souvent partagé entre un « soi légitime » et un « soi illégitime ». Les rares profils consonants « occupent des positions totalement opposées dans l'espace social » (p. 23) : ils sont caractérisés soit par le dénuement culturel, soit par une inscription ancienne dans les cadres culturels les plus légitimes.

De l'habitus à la pluralité des dispositions et des contextes culturels

Les dissonances culturelles mises au jour dans *La Culture des individus* invalident la possibilité d'un habitus cohérent en tant que « principe générateur et unificateur de toutes les pratiques ». Pour rendre compte des variations intra-individuelles des comportements culturels, Bernard Lahire met l'accent sur la variété des

expériences socialisatrices – à travers la famille, mais aussi l'école, la situation professionnelle, la situation conjugale, etc. – qui permettent à l'individu d'incorporer une pluralité de dispositions et de compétences culturelles. Dans un ouvrage précédent de 1998, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*^[24], Bernard Lahire défend d'ailleurs l'idée selon laquelle chaque individu dispose non pas d'un seul mais d'une multiplicité d'habitus acquis dans divers univers de socialisation. Ces dispositions et compétences incorporées sont ensuite mises en sommeil ou activées en fonction du contexte culturel. Bernard Lahire en conclut que « la pluralité des dispositions et des compétences d'une part, la variété des contextes de leur actualisation d'autre part sont ce qui peut rendre raison sociologiquement de la variation des comportements d'un même individu » (*La Culture des individus*, p. 14).

Une remise en question de la théorie de la légitimité culturelle ?

Bernard Lahire conteste moins la théorie de la légitimité culturelle qu'il ne l'amende, à travers le constat des tensions inhérentes à l'habitus. Il conserve ainsi l'idée d'une hiérarchie culturelle des pratiques, établie non pas uniquement à partir de la hiérarchie sociale mais aussi « en prenant en compte les propriétés internes de l'activité » (p. 99) comme par exemple son caractère collectif ou individuel. Il refuse donc catégoriquement le relativisme culturel selon lequel, désormais, « tout se vaut » (p. 85).

À partir des entretiens qu'il a réalisés, Bernard Lahire

montre que les individus au profil culturel dissonant ont conscience de la hiérarchie interne de leurs pratiques plus ou moins légitimes. Il fait ainsi « apparaître les différents degrés d'engagement et, en l'occurrence, de désengagement de soi par rapport aux pratiques culturelles perçues comme moins légitimes » (p. 54). Aux dires des enquêtés, une série télévisée telle que *Sous le soleil* ou une émission de téléréalité telle que *Loft Story* peut ainsi être regardée non pas pour la valeur de son contenu intrinsèque mais par curiosité, pour rire (au second degré) ou encore pour se détendre. Les individus ne sont donc pas dupes de leurs pratiques. Au travers de leurs investissements culturels, s'expriment toujours des luttes symboliques.

3.3 Les critiques radicales de la théorie de la légitimité culturelle

Les critiques les plus radicales de la théorie de la légitimité culturelle s'élèvent contre l'idée de hiérarchie culturelle que ni Richard Peterson ni Bernard Lahire ne remettent en question. Plusieurs sociologues font ainsi l'hypothèse d'une perte de cohérence de la culture cultivée, c'est-à-dire de l'ensemble des pratiques et préférences conçues comme « légitimes » dans les années 1960. Alors que les éléments de la haute culture semblent moins immédiatement caractériser les classes supérieures, Olivier Donnat (2004) pose ainsi la question centrale : « Qui aujourd'hui [...] peut prétendre ne pas ressentir un certain embarras au moment [de] [...] préciser le contenu [de la culture cultivée] ? » (p. 94)

Certains sociologues, comme Hervé Glevarec[\[25\]](#),

refusent de classer les pratiques culturelles selon un ordre hiérarchique en affirmant que le degré de légitimité qui leur est attribué n'est que le reflet de l'arbitraire du sociologue. D'autres, tels qu'Antoine Hennion[26], proposent une sociologie du goût qu'ils déconnectent des questionnements propres à la théorie de la légitimité culturelle, en s'intéressant à la relation entre l'individu et l'objet, et aux médiations sur lesquelles elle prend appui, pour mettre en mots la formation du goût.

- [1] . Le Play F., Les Ouvriers européens (1971, [1855]), Paris, Hachette.
- [2] . Halbwachs M., La Classe ouvrière et les niveaux de vie (1970, [1913]), Paris, Archives contemporaines.
- [3] . Chombart de Lauwe P.-H., La Vie quotidienne des familles ouvrières (1956), Paris, CNRS.
- [4] . La Distinction. Critique sociale du jugement (1979), Paris, Minuit, p. 109.
- [5] . Bourdieu P. et Darbel A., L'Amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public (1969), Paris, Minuit.
- [6] . Bourdieu P. (dir.), Un Art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie (1965), Paris, Minuit.
- [7] . « Espace social et pouvoir symbolique », in Choses dites (1987), Paris, Minuit, pp. 147-166.
- [8] . « Comment être sportif ? », in Questions de sociologie, Paris, Minuit, pp. 173-195.
- [9] . Le Sens pratique (1980), Paris, Minuit, p. 88.
- [10] . Questions de sociologie (1984), Paris, Minuit, pp. 192-193.
- [11] . Grignon C., Passeron J.-C., Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature (1989), Paris, Gallimard.
- [12] . Veblen T., La Théorie de la classe de loisir (1970, [1899]), Paris, Gallimard.
- [13] . Goblot E., La Barrière et le Niveau (1925), Paris, Presse Universitaires de France.
- [14] . Fabiani J.-L., « Carrières improvisées : théories et pratiques de la musique de jazz en France », Sociologie de l'art (1986), Paris, L'Harmattan, pp. 231-245.
- [15] . Boltanski L., « La constitution du champ de la bande dessinée », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1975), vol. 1, pp. 37-59.
- [16] . Faure S., Garcia M.-C., Culture hip-hop, jeunes des cités et politiques publiques (2005), Paris, La Dispute.
- [17] . DiMaggio P. et Useem M., « Social Class and Arts Consumption : The Origins and Consequences of Class Differences in Exposure to the Arts in America », Theory and Society (1978), vol. 5, n° 2, pp. 141-161.
- [18] . Peterson R. et Simkus P., (1992). « How Musical Tastes Mark Occupational Status Groups », in M. Lamont et M. Fournier (dir.), Cultivating Differences, Chicago, University of Chicago Press, pp. 152-168.
- [19] . Peterson R. et Kern R., « Changing Highbrow Taste : From Snob to Omnivore », American Sociological Review (1996), vol. 61, n° 5, pp. 900-907.
- [20] . « Omnivorousness does not imply an indifference to distinctions. Rather its emergence may suggest the formulation of new rules governing symbolic boundaries » (p. 904, nous traduisons).

[21] . Coulangeon P., « La stratification sociale des goûts musicaux. Le modèle de la légitimité culturelle en question », *Revue française de sociologie* (2003), vol. 44, pp. 3-33.

[22] . Donnat O., « Les univers culturels des Français », *Sociologie et Sociétés* (2004), vol. 36, n° 1, pp. 87-103.

[23] . Lahire B., *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi* (2004), Paris, La Découverte.

[24] . Lahire B., *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action* (1998), Paris, Nathan.

[25] . Glevarec H., « La fin du modèle classique de la légitimité culturelle. Hétérogénéisation des ordres de légitimité et régime contemporain de justice culturelle. L'exemple du champ musical », in E. Maigret et E. Macé (dir.), *Penser les médiacultures. Nouvelles pratiques et nouvelles approches de la représentation du monde* (2005), Paris, Colin/INA, pp. 69-102.

[26] . Hennion A., *La Passion musicale. Une sociologie de la médiation* (1993), Paris, Métailié.

Théorie de l'espace social

Dans ses écrits, notamment les plus récents, Pierre Bourdieu théorise la notion d'« espace social » et renouvelle les manières d'appréhender la société. L'espace social est un espace structuré en fonction des distances sociales qui séparent les agents. Les individus sont positionnés dans cet espace selon leur plus ou moins grande dotation en « capital ». Dans la mesure où tous convoitent les positions dominantes, l'espace social se présente comme un espace de luttes. Les luttes se centrent sur des enjeux spécifiques dans le cadre de ce que Pierre Bourdieu appelle des « champs ». 4

1. Capitaux et espace social

Pierre Bourdieu emprunte à Karl Marx la notion économique de « capital », laquelle lui permet de mettre au jour le positionnement des individus les uns par rapport aux autres dans l'espace social.

1.1 Les capitaux au fondement d'un espace social multidimensionnel

Définition des capitaux

Dans la théorie de Karl Marx, les individus sont qualifiés de bourgeois ou de prolétaires selon qu'ils disposent ou non de capital économique. Aux premiers, propriétaires des moyens de production, s'opposent les seconds qui ne possèdent que leur force de travail. La

notion de capital se résume ainsi aux seuls moyens de production. Pierre Bourdieu ne limite pas, quant à lui, le capital à la sphère économique. Il envisage l'existence de capitaux de différentes natures (capital économique, capital culturel, capital social, capital symbolique, capital politique...) qui apparaissent comme autant de ressources sociales pour les agents. Conçue comme un stock au volume plus ou moins important, chaque espèce de capital est le fruit d'une accumulation en vue d'obtenir un profit ou rendement, matériel ou non.

Quatre principaux types de capitaux sont distingués dans l'analyse bourdieusienne : le capital économique, le capital culturel, le capital social et le capital symbolique. Ces capitaux sont définis de la manière suivante :

– le capital économique

Le capital économique désigne l'ensemble des ressources économiques d'un individu, aussi bien son patrimoine matériel que ses revenus. Le fait de disposer de capital économique permet d'acquérir plus facilement d'autres types de capitaux.

– le capital culturel

Le capital culturel correspond aux ressources culturelles qui permettent à un individu d'apprécier les biens et les pratiques propres à la culture savante. La notion de « capital culturel » a été introduite par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*^[1] pour rendre compte des inégalités scolaires des élèves en fonction de leur origine sociale, chaque classe sociale étant caractérisée par une

proximité plus ou moins grande à la culture savante valorisée par l'école (voir chapitre 2). Dans un article intitulé « Les trois états du capital culturel^[2] », Pierre Bourdieu précise que le capital culturel peut exister sous trois formes : « à l'état incorporé » (p. 3), c'est-à-dire sous la forme de dispositions, de savoirs et savoir-faire constitutifs d'un habitus (voir chapitre 1) ; « à l'état objectivé », sous la forme de biens culturels (tableaux, livres, dictionnaires, machines...) ; et « à l'état institutionnalisé », sous la forme de titres scolaires.

– le capital social

Le capital social est défini comme « l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'interreconnaissance » (« Le capital social. Notes provisoires », 1980, p. 2^[3]). Un agent dispose d'un capital social d'autant plus important que l'étendue de son réseau de relations est plus grande et que les personnes avec lesquelles il est en relation sont elles-mêmes plus fortement dotées en capitaux économiques et culturels. En effet, toutes les relations ne se valent pas et certaines s'avèrent plus profitables que d'autres. Il s'ensuit que le capital social a un effet multiplicateur vis-à-vis des autres capitaux : les individus obtiennent un rendement très inégal de leur capital économique ou culturel selon leur plus ou moins grande capacité à mobiliser leur réseau et, par procuration, le capital des membres de ce réseau.

– le capital symbolique

Le capital symbolique renvoie aux notions de prestige et de reconnaissance sociale. Pierre Bourdieu précise ainsi que « le capital symbolique n'est pas autre chose que le capital économique ou culturel lorsqu'il est connu et reconnu[4] ». Disposer de capital symbolique, c'est donc avoir un certain pouvoir sur ceux qui sont prêts à nous accorder du crédit.

La transmission et l'accumulation des capitaux, au sein d'une famille ou d'une classe sociale, ne se réalisent pas de la même façon selon l'espèce de capital considérée :

– le capital économique

Étant un capital matériel, le capital économique se transmet d'une génération à l'autre simplement par héritage.

– le capital culturel

Le capital culturel à l'état incorporé implique quant à lui, pour être transmis, un travail d'inculcation et d'assimilation qui demande du temps. À l'état objectivé, le capital culturel nécessite également l'acquisition de dispositions pour apprécier les biens culturels possédés. À la différence du capital économique, le capital culturel meurt avec son porteur mais, pour autant, celui qui le transmet ne s'en défait pas.

– le capital social

Le capital social ne peut être transmis tel quel dans la mesure où il nécessite un travail constant d'instauration et d'entretien afin de « produire et reproduire des liaisons durables et utiles, propres à procurer des profits matériels ou symboliques » (« Le capital social. Notes provisoires », 1980, p. 2). Le capital social n'est donc

jamais définitivement acquis et il suppose, pour être utile, une activation périodique des contacts de son carnet d'adresse (par l'envoi de carte de vœux en début d'année par exemple).

– le capital symbolique

Le capital symbolique fait également l'objet de stratégies d'accumulation. L'honneur dans les sociétés précapitalistes ou le prestige social dans les sociétés contemporaines sont des formes de capital symbolique que les individus cherchent à conserver ou augmenter. Dans *Le Sens pratique*^[5], Pierre Bourdieu prend ainsi l'exemple des familles paysannes dans la Kabylie des années 1960 : « lorsqu'une terre de possession très ancienne, donc très fortement associée au nom de la famille, vient à tomber aux mains d'étrangers, la racheter devient une affaire d'honneur, analogue à la vengeance d'une offense, et elle peut atteindre un prix exorbitant. » (p. 206) Par conséquent, « la défense du capital "symbolique" peut [...] déterminer des conduites ruineuses "économiquement" » (p. 205).

Les individus et classes sociales sont plus ou moins dotés en chacune des espèces de capitaux. Il n'existe donc pas une seule forme d'inégalité au sein de la société mais autant de formes d'inégalités qu'il y a de types de capitaux. La possession des différents types de capitaux allant néanmoins souvent de pair, des inégalités globales se font jour.

Positions dans l'espace social

À la différence de Karl Marx, Pierre Bourdieu considère

que la position d'un individu dans la société n'est pas uniquement déterminée par sa position dans les rapports de production. La dimension économique n'est donc pas le seul critère de positionnement dans l'espace social. Pierre Bourdieu introduit aussi « une rupture avec la représentation spontanée du monde social que résume la métaphore de "l'échelle sociale"[6] » et il lui substitue la construction d'un espace à trois dimensions. À l'instar de Max Weber, il propose une conception multidimensionnelle de l'espace social.

La position d'un individu ou d'une classe dans l'espace social est définie par trois éléments qui sont, par ordre d'importance :

- le volume global de capital

Le volume global de capital renvoie à la plus ou moins grande dotation en capital économique, en capital culturel et en capital social d'un individu. Les membres des professions libérales qui ont de hauts revenus, qui possèdent des diplômes élevés et qui reçoivent souvent des amis chez eux sont ainsi éloignés dans l'espace social des manœuvres et salariés agricoles qui n'ont que de faibles revenus, qui sont dépourvus de titres scolaires et qui reçoivent peu.

- la structure des capitaux

Si le volume global de capital distingue les classes entre elles, ce sont les structures des capitaux détenus, ou « structures patrimoniales » (La Distinction, p. 129), qui distinguent dans un second temps les fractions de classe. La structure du capital correspond au poids relatif du capital économique d'une part et du capital culturel

d'autre part dans le volume global du capital, ces deux espèces de capitaux étant considérées comme des critères de différenciation centraux dans les sociétés contemporaines. Les patrons de l'industrie et du commerce, davantage dotés en capital économique qu'en capital culturel, s'opposent ainsi dans l'espace social aux professeurs, pour lesquels la structure du capital est inverse. Les professeurs possèdent en effet relativement plus de capital culturel et relativement moins de capital économique que les patrons d'industrie et du commerce. Pierre Bourdieu considère que le capital économique est davantage classant que le capital culturel car il est surtout concentré dans les milieux les plus fermés et les moins soumis à la mobilité intergénérationnelle. La classe dominante se scinde donc, selon lui, en une fraction dominante, caractérisée par une prédominance de capital économique, et une fraction dominée, davantage dotée en capital culturel. Pierre Bourdieu précise qu'« étant donné que le volume du capital économique va croissant de manière continue cependant que décroît le volume de capital culturel lorsqu'on va des artistes aux patrons de l'industrie et du commerce, on voit que la classe dominante s'organise selon une structure en chiasme » (La Distinction, p. 130). Cette même structure en chiasme, qui suppose que la possession de capital économique est inversement proportionnelle à la détention de capital culturel pour un même volume global de capital, se retrouve au niveau des classes moyennes. Elle oppose cette fois-ci les patrons moyens de l'industrie et du commerce aux instituteurs. En revanche, elle ne

s'observe pas au sein des classes populaires qui sont avant tout caractérisées par la faiblesse de leur volume global de capital.

– l'évolution dans le temps de ce volume et de cette structure

Le temps constitue la troisième dimension structurante de l'espace social tel que le conçoit Pierre Bourdieu. L'évolution au cours du temps du volume et de la structure du capital, en fonction de la trajectoire sociale ascendante ou descendante, participe à la définition de la position des individus ou des groupes. La fraction dominante de la classe dominante se décompose ainsi en deux sous-groupes : la bourgeoisie ancienne réunissant les patrons de l'industrie et du commerce et la nouvelle bourgeoisie qui comprend les cadres du secteur privé. Selon l'ancienneté des capitaux, les styles de vie diffèrent : tandis que la nouvelle bourgeoisie dénonce « la rigueur crispée de la vieille bourgeoisie collet monté et prêche [...] la “décrispation” et le style de vie “détendu”, la vieille bourgeoisie condamne le style de vie “relâché” de la nouvelle bourgeoisie et réclame, en matière de langage ou de mœurs, plus de tenue et de retenue » (La Distinction, p. 358) (voir chapitre 3). De la même manière, en raison de leur trajectoire sociale, les professeurs se distinguent des membres des professions libérales pourtant pourvus du même niveau de capital culturel. Devant leur accession à la classe dominante à une entreprise d'accumulation de capital scolaire, les premiers se caractérisent par un aristocratismes ascétique qui les oriente vers des pratiques culturelles « sérieuses

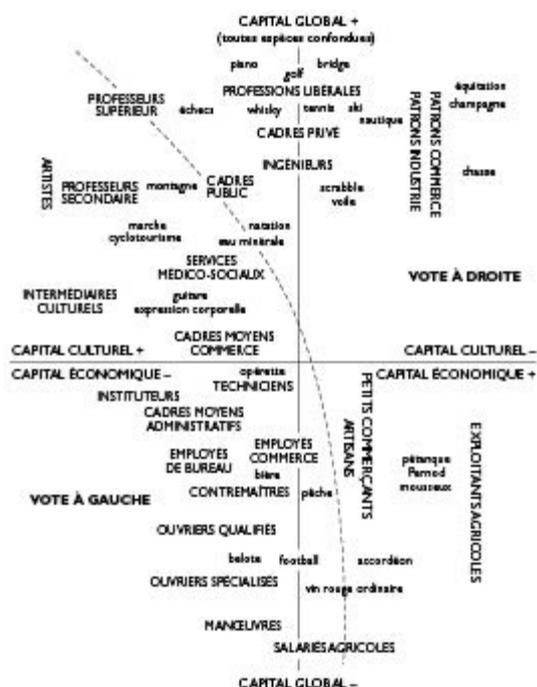
et même un peu sévères » (La Distinction, p. 325) comme la lecture, la musique classique ou les musées. D'origine bourgeoise, les seconds manifestent des goûts de luxe et collectionnent les consommations les plus coûteuses et les plus prestigieuses (« fréquentation des salles de concert, des antiquaires et des galeries, vacances en villes d'eau, possession de pianos » – La Distinction, p. 325).

Une telle construction traduit de la part de Pierre Bourdieu une conception relationnelle de l'espace social : la position des individus et des groupes n'existe pas de manière absolue mais elle se définit en comparaison avec les capitaux détenus par les autres individus et groupes. La notion d'« espace » est d'ailleurs définie par Pierre Bourdieu comme un « ensemble de positions distinctes et coexistantes, extérieures les unes aux autres, définies les unes par les autres, par leur extériorité mutuelle et par des relations de proximité, de voisinage ou d'éloignement et aussi par des relations d'ordre, comme au-dessus, au-dessous et entre[7] ».

Représentation graphique de l'espace social

Dans « Anatomie du goût » (article coécrit avec Monique de Saint-Martin[8]) puis dans La Distinction, Pierre Bourdieu fait figurer un schéma afin de proposer une vision synthétique de l'espace social. Sans « être la boule de cristal qui, selon les alchimistes, permettrait de saisir d'un seul regard tout ce qui se passe sur la terre » (La Distinction, p. 139), ce schéma vise à rendre compte de l'homologie entre l'espace des positions sociales et

l'espace des styles de vie (voir chapitre 3). En voici une version simplifiée qui a été publiée dans Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action[9] :



Espace des positions sociales et espace des styles de vie

(Raisons pratiques, p. 21)

L'axe vertical du schéma correspond au volume global du capital et l'axe horizontal à la structure de ce capital réparti, selon une structure en chiasme, entre capital économique et capital culturel. Le schéma résume donc les deux dimensions fondamentales de l'espace social bourdieusien. Les groupes sociaux, représentés en gras, sont positionnés en fonction du volume et de la structure de leur capital. Les patrons du commerce et de l'industrie sont ainsi situés dans le cadran nord-est du fait de l'importance de leur capital global et de la prédominance

du capital économique au sein de ce capital. Les ouvriers, quant à eux, se trouvent dans la partie basse du schéma, du fait du faible volume de leur capital global. La distance entre ces deux groupes sur le papier renvoie à une distance sociale. La proximité des ouvriers et des employés sur le schéma témoigne, à l'inverse, d'une proximité de la structure et du volume de leurs capitaux. L'espace des styles de vie est ensuite restitué par quelques indicateurs significatifs (boissons, sports, instruments de musique et jeux de société). Cet espace est superposé à l'espace des positions dans le schéma de telle sorte qu'apparaissent les proximités et les distances entre groupes sociaux et pratiques. Les ouvriers qualifiés jouent ainsi davantage que les membres des professions libérales à la belote ou au football et ils jouent plus souvent de l'accordéon. Comme les employés sont proches des ouvriers dans l'espace social, ils ont tendance à partager les mêmes activités de loisir qu'eux. En revanche, les membres des professions libérales sont comparativement plus investis dans la pratique du bridge, du golf ou du piano. Enfin, les pointillés transversaux indiquent la limite entre une orientation politique probable à droite ou à gauche.

Le schéma met l'accent sur les aspects multidimensionnel et relationnel de l'espace social. La multidimensionnalité est représentée par les deux axes et le caractère relationnel par le positionnement des pratiques et des groupes les uns par rapport aux autres. Les proximités renvoient ainsi à des ressemblances et les écarts à des dissemblances : « les distances spatiales

sur le papier équivalent à des distances sociales » (Raisons pratiques, p. 20).

Bien que le graphique ci-dessus ne corresponde pas à un plan d'analyse factorielle, sa construction résulte en partie de l'étude par Pierre Bourdieu des résultats de multiples analyses factorielles. L'analyse factorielle est une technique statistique qui permet de mettre en évidence des rapprochements et des oppositions entre les caractéristiques des individus étudiés. Les axes factoriels qu'elle produit doivent être analysés et interprétés pour comprendre le sens de ces rapprochements et oppositions. L'article « Anatomie du goût » (1976) constitue la première application par Pierre Bourdieu et Monique de Saint-Martin de la méthode d'analyse factorielle (ou « analyse géométrique des données »). Par la suite, cette méthode est souvent utilisée par Pierre Bourdieu dans la mesure où elle permet de restituer sa conception relationnelle de l'espace social.

Classement et luttes de classement

Les individus proches dans l'espace social peuvent être regroupés au sein d'une même classe sociale. Chaque classe sociale se caractérise donc par un volume et une structure de capitaux qui lui sont propres. Les classes sociales identifiées de cette façon ne sont pas des « classes réelles » mais des « classes sur le papier ». Dans son article « Espace social et genèse des classes [\[10\]](#) », Pierre Bourdieu s'oppose à la théorie marxiste, qualifiée de « réaliste », qui tend à considérer

les classes théoriques, c'est-à-dire les classes construites par le sociologue « sur le papier », comme des classes réelles qui existent objectivement et dans lesquelles un ensemble d'individus se reconnaît. Cela étant, Pierre Bourdieu conteste également la position « nominaliste » ou « relativiste » qui consiste à affirmer, à l'inverse, que les classes sociales n'ont aucune réalité et qu'elles ne sont que de purs artefacts théoriques. Selon lui, les classes sociales existent réellement à partir du moment où elles font l'objet d'un travail politique de mobilisation qui crée notamment un sentiment d'appartenance à la classe : une classe « réelle » ne peut être qu'une classe « mobilisée ». La théorie de Pierre Bourdieu devient ensuite subtile lorsqu'il affirme que « les classes que l'on peut découper dans l'espace social [...] n'existent pas en tant que groupes réels bien qu'elles expliquent la probabilité de se constituer en groupes pratiques, familles (homogamie), clubs, associations et même "mouvements" syndicaux ou politiques » (p. 4). Une classe réelle a donc d'autant plus de chance d'émerger qu'elle correspond à une classe théorique, c'est-à-dire qu'elle réunit des agents objectivement proches dans l'espace social. Dans un autre texte, « Espace social et espace symbolique » (Raisons pratiques, 1991), Pierre Bourdieu résume ainsi sa théorie : « ce qui existe, c'est un espace social, un espace de différences, dans lequel les classes existent en quelque sorte à l'état virtuel, en pointillé, non comme un donné, mais comme quelque chose qu'il s'agit de faire. » (p. 28)

Les classes réelles, c'est-à-dire mobilisées, sont le fruit

de luttes de classement qui expliquent la configuration de l'espace social. Ces luttes politiques et symboliques visent à imposer une vision légitime des divisions du monde social. En effet, pour Pierre Bourdieu, « la lutte pour les classements sociaux est une dimension capitale de la lutte des classes et c'est par ce biais que la production symbolique intervient dans la lutte politique. Les classes existent deux fois, une fois objectivement, et une deuxième fois dans la représentation sociale plus ou moins explicite que s'en font les agents et qui est un enjeu de luttes[11] ». En France, les catégories socioprofessionnelles construites par l'INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques) façonnent par exemple notre perception de la société : les catégories de « cadre », « ouvrier », « employé », etc. nous semblent appropriées pour classer les individus selon leur statut professionnel mais aussi selon leur style de vie. Pour Pierre Bourdieu, ces catégories socioprofessionnelles, qui commandent officiellement la vision légitime du monde social, relèvent d'un acte d'imposition symbolique de la part des groupes intéressés à l'imposition d'un tel classement. C'est grâce à leur capital symbolique, acquis au cours des luttes antérieures, que ces groupes sortent vainqueurs des luttes de classement. En effet, toute vision des divisions ne peut être imposée que par les agents les mieux dotés en capital symbolique, c'est-à-dire les dominants.

En légitimant l'ordre social qui les avantage, les dominants exercent une violence symbolique sur les dominés (voir chapitre 2). Une fois légitimée, la

domination apparaît en effet « naturelle » non seulement aux dominants mais aussi aux dominés qui méconnaissent les mécanismes d'imposition de cet arbitraire. Les catégories socioprofessionnelles sont par exemple acceptées par tous en France. L'invisibilité de la domination repose sur la production de croyances non explicites formant la doxa, c'est-à-dire une opinion commune partagée et non questionnée. Cette doxa empêche toute prise de conscience de la domination. Pierre Bourdieu précise : « la légitimation de l'ordre social n'est pas le produit, comme le croient certains, d'une action délibérément orientée de propagande ou d'imposition symbolique ; elle résulte du fait que les agents appliquent aux structures objectives du monde social des structures de perception et d'appréciation qui sont issues de ces structures objectives et tendent de ce fait à apercevoir le monde comme évident[12]. » Dès lors, suivant le principe de l'amor fati (voir chapitre 2), les dominés adhèrent à leur propre domination et ils tendent à ajuster leurs attentes subjectives à leurs probabilités objectives de réussite sociale, en se convainquant que certaines positions ne sont pas faites pour eux. Légitimé, l'ordre social se trouve donc maintenu par la force de la violence symbolique : c'est la reproduction sociale (voir chapitre 2).

Dans certaines conjonctures, il peut néanmoins exister un décalage entre les chances objectivement offertes et les aspirations réalistes fondées sur un état antérieur des chances objectives. C'est le cas lorsqu'un individu ou un groupe connaît une trajectoire interrompue, c'est-à-dire

un déclin par rapport à la trajectoire objective potentielle que l'état antérieur laissait escompter. Dans ce cas, les individus et les familles cherchent à lutter contre le déclassement. Ils peuvent pour cela s'appuyer sur la propriété de convertibilité des capitaux et mettre en place des stratégies de reconversion : « la reconversion du capital détenu sous une espèce particulière en une autre espèce, plus accessible, plus rentable et/ou plus légitime dans un état donné du système des instruments de reproduction, tend à déterminer une transformation de la structure patrimoniale. » (La Distinction, p. 145) L'objectif est alors la sauvegarde du volume global de capital. Pierre Bourdieu évoque l'exemple des « membres de la petite bourgeoisie nouvelle issus des classes supérieures qui, faute (le plus souvent) de capital scolaire, ont dû opérer une reconversion vers les professions nouvelles comme celles d'intermédiaire culturel ou d'artisan d'art » (La Distinction, p. 416) : leur capital culturel d'origine familiale n'est pas converti en capital scolaire mais néanmoins investi dans des positions semi-bourgeoises leur évitant le déclassement. Cependant, puisque toutes les classes luttent pour un meilleur positionnement social, la hiérarchie entre les classes n'est pas bouleversée. Les individus connaissent simplement une translation vers le haut de leur position individuelle au cours du temps qui ne modifie pas la structure de la hiérarchie. Penser relationnellement l'espace social conduit ainsi à tempérer l'importance du changement social.

1.2 L'usage du concept de capital (François de Singly, 1987)

À la suite des travaux de Pierre Bourdieu, le concept de « capital » a été utilisé par d'autres sociologues pour analyser les ressources dont disposent les individus et étudier les stratégies qui visent à les accroître. Dans *Fortune et infortune de la femme mariée. Sociologie de la vie conjugale*[\[13\]](#), ouvrage issu d'une thèse de doctorat d'État soutenue en 1984 sous la direction d'Alain Girard, François de Singly s'interroge sur la façon dont la vie conjugale modifie pour la femme la gestion de ses capitaux culturels, économiques et sociaux. Il reprend donc le concept économique de « capital » pour analyser un sujet a priori étranger à toute forme d'économie : le mariage. Formé à l'école bourdieusienne, François de Singly est aujourd'hui professeur à l'université de Paris Descartes et directeur du CERLIS (Centre de recherche sur les liens sociaux) où il mène des recherches sur la famille et l'éducation.

Capitaux et marché matrimonial

Dans *Fortune et infortune de la femme mariée* (1987), François de Singly propose « une fiction de la vie conjugale » (p. 7) qui se départit de la question de l'amour pour s'intéresser aux coûts et aux rendements relatifs du mariage pour l'homme et la femme. Avec les concepts de coût, de rendement, mais aussi ceux de marché, de capital, etc., François de Singly recourt à un vocabulaire économique pour traiter d'un sujet sacralisé que l'on refuse habituellement d'analyser en termes économiques. Il justifie ainsi son mode d'analyse : « Pour obtenir une vision différente de la vie conjugale, je règle

mes lentilles sociologiques de telle sorte que l'amour qui unit les conjoints reste dans le flou. En revanche, cette exclusion permet d'apercevoir une dimension trop souvent occultée : les intérêts sociaux en jeu dans la famille contemporaine » (p. 8). De façon volontairement réductrice, il considère donc que la valeur sociale d'un individu se mesure à l'ensemble de ses capitaux. Pour fructifier, ces capitaux doivent être placés sur le marché de l'emploi ou le marché matrimonial.

L'auteur met en exergue un ensemble de résultats statistiques s'appuyant sur l'exploitation secondaire d'enquêtes de l'INSEE. Il montre notamment que beaucoup d'unions ne respectent pas l'homogamie, c'est-à-dire l'équivalence d'origine sociale des conjoints. En réalité, à travers le choix du conjoint, il existe bien une équivalence entre les volumes de capitaux de l'homme et de la femme, mais ces capitaux ne sont pas de même nature. Ainsi, il est fréquent que l'homme propose son capital économique contre le capital esthétique ou social de la femme. Le mariage augmente alors le volume de capital de chacun. Cependant, le rendement du capital scolaire (appelé « dot scolaire ») de l'homme et de la femme varie dans des sens inverses après leur mariage, par rapport aux célibataires. Les hommes mariés ont ainsi un meilleur rendement de leur diplôme que les hommes célibataires tandis que les femmes mariées obtiennent un plus mauvais rendement de leur diplôme que les femmes célibataires. L'inégale répartition des tâches domestiques suite au mariage et à l'arrivée d'enfants peut expliquer ce résultat. François de Singly en

conclut que « le mariage est une mauvaise affaire pour les affaires professionnelles de la femme » (p. 76).

N'ayant pas à prendre en charge les besoins domestiques d'un mari, les femmes célibataires exercent plus souvent des professions prestigieuses que les femmes mariées. Inversement, les hommes célibataires occupent plus souvent que les hommes mariés des métiers agricoles ou des positions basses dans la hiérarchie des salariés. Il s'ensuit un déséquilibre des capitaux sur le marché matrimonial : les femmes restées célibataires disposent globalement de plus de capitaux économiques et scolaires que les hommes restés célibataires, ce qui rend leurs unions moins probables. En fonction de leur capital scolaire, hommes et femmes ne sont donc pas égaux face à la vie conjugale et à ses effets.

Des concepts économiques pour rendre compte d'une réalité sociologique

L'usage systématique du vocabulaire économique par François de Singly ainsi que sa lecture stratégeste des statistiques ont été critiqués[14]. De la même façon, le recours aux analogies économiques a été beaucoup reproché à Pierre Bourdieu. Les termes de capital, intérêt, inflation, etc. laissent en effet croire qu'il propose une vision « économiciste » du monde social. Pourtant, Pierre Bourdieu a lui-même critiqué non seulement la philosophie sous-jacente à la discipline économique mais aussi les sociologues qui l'ont utilisée comme fondement de leur théorie, à l'image de l'Américain Gary Becker qui considère que toute action est le fruit d'un calcul

économique. L'emploi de termes économiques permet en réalité à Pierre Bourdieu de mettre en évidence les traits communs aux différents univers sociaux : la notion de capital peut par exemple être transposée aux univers économique, culturel, politique, etc. Le sociologue cherche ainsi à objectiver la réalité sociale et notamment les univers résistant à cette objectivation comme le monde littéraire. L'introduction du concept de « champ » lui permet également de proposer un même système explicatif pour les différents domaines de la vie sociale.

2. La théorie des champs

Selon Pierre Bourdieu, l'espace social est constitué d'une pluralité de champs sociaux tels que le champ artistique, le champ économique, le champ journalistique, le champ politique, le champ religieux, le champ scolaire ou encore le champ sportif. La théorie des champs de Pierre Bourdieu consiste à mettre en évidence la similarité de structure, et donc de fonctionnement, entre ces différents domaines de la vie sociale.

2.1 Champs et position dans le champ

Les champs au fondement de l'espace social

Le concept de « champ », utilisé pour décrire le monde social, fait son apparition dans les travaux de Pierre Bourdieu en 1966 (« Champ intellectuel et projet créateur^[15] »). Pierre Bourdieu définit les champs

comme des sphères de la vie sociale qui, grâce au processus de différenciation progressive du monde social dû à l'accroissement de la division du travail, se sont autonomisées. L'autonomisation d'un champ social passe par la définition d'un enjeu qui lui est propre. L'enjeu du champ politique, par exemple, est le pouvoir. Celui du champ économique est la richesse, et celui du champ artistique la reconnaissance. Les individus qui participent à un champ, agissent en fonction de l'enjeu du champ et luttent pour acquérir ou conserver le capital spécifique à ce champ. Ainsi, dans le champ littéraire, le capital spécifique est constitué par la reconnaissance des pairs qui se matérialise par exemple sous la forme de prix littéraires. C'est la possession de ce capital spécifique qui détermine la position à l'intérieur du champ. À l'image de l'espace social, le champ peut être décrit comme un espace de positions et de relations entre les positions des différents participants. L'histoire des luttes pour l'acquisition ou la conservation de capital spécifique se cristallise dans le champ sous la forme de règles ou d'institutions (par exemple les titres de noblesse, de propriété ou les titres scolaires...) qui permettent au champ de se perpétuer.

La métaphore du jeu

Pour décrire le fonctionnement des champs, Pierre Bourdieu utilise la métaphore du jeu : chaque champ possède ses propres règles du jeu, qui forment son orthodoxie. Les règles du jeu d'un champ définissent les mécanismes légitimes d'acquisition et de conservation du

capital spécifique au champ. Ce sont par exemple les règles de recrutement qui déterminent à quelles conditions quelqu'un peut entrer dans le champ (comme avoir soutenu une thèse pour entrer dans le champ universitaire) ou les rites de consécration qui permettent d'élever sa position au sein du champ (comme le fait de recevoir un prix littéraire pour un écrivain).

L'analogie entre le champ et le jeu va plus loin. Selon Pierre Bourdieu, ce qui fait tenir un champ, c'est « l'adhésion collective au jeu qui est à la fois cause et effet de l'existence du jeu[16] ». Pour que le jeu existe, il faut en effet que les joueurs y croient, croient à la valeur de l'enjeu et à l'intérêt de jouer pour cet enjeu. Pierre Bourdieu appelle *illusio* ce fait « d'être pris au jeu, d'être pris par le jeu, de croire que le jeu en vaut la chandelle, ou, pour dire les choses simplement, que ça vaut la peine de jouer » (Raisons pratiques, 1994, p. 151). Le terme latin d'*illusio* vient de *ludus*, qui signifie « jeu ». Ce mot permet de mettre l'accent sur l'illusion ou l'absurdité apparente, pour qui est extérieur au jeu, de l'intérêt du jeu. Dans Raisons pratiques (1994), Pierre Bourdieu donne l'exemple d'une sculpture, dans la cathédrale d'Auch, qui représente deux moines se battant pour un bâton de prier. Pour quelqu'un d'extérieur au champ religieux, ce bâton n'a pas de valeur et la lutte peut paraître dérisoire, sans fondement. Pourtant, les moines insérés dans le champ religieux y trouvent un intérêt. Même dans un champ qui prône autant le désintéressement que l'univers religieux, les participants trouvent un intérêt à se battre pour certains biens.

L'intériorisation de l'illusio propre à un champ donné est permise par l'acquisition d'un habitus ajusté à ce champ. En effet, le « rapport enchanté à un jeu [...] est le produit d'un rapport de complicité ontologique entre les structures mentales et les structures objectives de l'espace social » (Raisons Pratiques, p. 151). L'habitus permet d'intérioriser la connaissance et la reconnaissance des enjeux et des lois du champ. Dans le champ scolaire par exemple, les élèves qui réussissent le mieux sont ceux qui, au sein de leur famille, ont été le mieux préparés aux attentes de l'école. Ils ont acquis, sans s'en rendre compte, un habitus scolaire qui les prédispose à se sentir spontanément à leur place à l'école et à savoir quoi y faire pour réussir, c'est-à-dire qu'ils savent immédiatement comment « jouer » dans ce champ.

L'habitus permet donc aux pratiques de s'ajuster spontanément aux exigences du champ, sans que les agents aient à effectuer des calculs d'intérêt conscients. C'est ainsi que l'on peut rendre compte du succès (objectif) de certains individus dans un champ sans automatiquement y voir le fruit d'une recherche consciente (subjective) du profit. Pierre Bourdieu écrit ainsi : « L'habitus [...] est générateur de stratégies qui peuvent être objectivement conformes aux intérêts objectifs de leurs auteurs sans avoir été expressément conçues à cette fin » (Questions de sociologie, pp. 119-120).

Champ de forces, champ de luttes

Si chaque champ possède ses spécificités (ses enjeux, son type de capital spécifique, ses règles) qui le rendent irréductible aux autres champs, il existe des lois générales qui sont valables pour tous les champs. Pierre Bourdieu met en garde contre « l'erreur qui consiste à inventer autant de systèmes explicatifs qu'il y a de champs au lieu de voir dans chacun d'eux une forme transformée de tous les autres ou, pire, à instaurer en principe d'explication universel une combinaison particulière de facteurs efficaces dans un champ particulier de pratiques » (La Distinction, p. 127). Il faut au contraire rechercher ce qu'ont en commun les différents champs. Pour l'auteur, ce sont les relations qui s'établissent entre les positions à l'intérieur du champ. Ces relations peuvent être envisagées de deux manières. D'un point de vue statique, un champ est un champ de forces. À un moment donné, un champ se caractérise par une distribution inégale des ressources qui déterminent des positions différentes. Schématiquement, dans tout champ, il y a des individus riches en capital spécifique qui sont les dominants et des individus moins bien dotés qui sont dominés. Selon Pierre Bourdieu, « ceux qui dominent le champ ont les moyens de le faire fonctionner à leur profit ; mais ils doivent compter avec la résistance des dominés » (« Le capital social. Notes provisoires », 1980). L'inégalité de dotations crée un rapport de force entre dominants et dominés. Dès lors, les positions des agents n'ont de sens que les unes par rapport aux autres : elles n'existent que relationnellement. Chaque position est définie par la quantité de capital spécifique

accumulé par l'agent au cours de luttes antérieures. Le champ est donc, d'un point de vue dynamique cette fois, un champ de luttes. Les agents s'y affrontent (avec des moyens qui dépendent de leur position au sein du champ de forces) pour conserver ou transformer le rapport de force initial, donc la structure du champ. L'existence de luttes sociales au sein de chaque champ spécialisé ne permet pas, comme dans la théorie marxiste de parler d'un unique conflit central qui structurerait l'ensemble de la société.

Les stratégies de lutte

L'affrontement au sein des champs se traduit par des prises de position autour de l'enjeu du champ, comme par exemple le positionnement à droite ou à gauche dans le champ politique. Les prises de position des agents dans la lutte dépendent de la position des agents dans le champ et de leur trajectoire. C'est en effet pour partie la position qui détermine la prise de position. La position dans le champ définit le « point de vue » des agents sur le champ, point de vue à partir duquel se forment leurs représentations de la lutte et de ses enjeux. L'habitus, qui est à l'origine d'une homologie entre les structures objectives et les structures mentales, explique cette convergence entre position et prise de position. La trajectoire (ascendante ou descendante) des individus est aussi un élément qui vient structurer leurs dispositions et leurs représentations, et donc, in fine, leurs prises de position. Ces prises de position peuvent être analysées comme le fruit de stratégies (pas nécessairement

conscientes) destinées à conserver ou améliorer sa place. Pierre Bourdieu présuppose en effet que les actions des agents sont toujours orientées vers le maintien ou l'élévation de leur position dans l'espace social.

Pierre Bourdieu définit deux grands types de stratégies : les stratégies de conservation et les stratégies de subversion. Les premières, appelées aussi stratégies de reproduction ou de succession, sont celles des individus qui monopolisent le capital spécifique du champ et qui cherchent à conserver ou améliorer leur position en perpétuant le jeu qui est en leur faveur. Ce sont donc les défenseurs de l'orthodoxie, du jeu tel qu'il est. Leur position dominante leur confère la possibilité de définir les règles du jeu les plus favorables à leurs intérêts. À l'opposé, les tenants des stratégies de subversion sont des individus moins bien dotés en capital spécifique. Ce sont souvent les nouveaux entrants qui apparaissent comme des « prétendants ». Ils sont considérés comme hérétiques dans la mesure où ils contestent le bien-fondé de la hiérarchie des positions dans le champ en essayant de changer les règles du jeu ou la nature même de l'enjeu du champ afin de réévaluer leurs capitaux et donc d'améliorer leur position. Les agents exclus ou mal positionnés dans le champ peuvent ainsi essayer par exemple d'élargir les frontières institutionnelles ou symboliques du champ pour pouvoir y participer ou revaloriser leur position.

Dans « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la magie [\[17\]](#) », Pierre Bourdieu et Yvette

Delsaut décrivent les stratégies de conservation et de subversion à l'œuvre dans le champ de la haute-couture au tournant du vingtième siècle. Pour obtenir le « monopole de la légitimité spécifique [dans le champ de la mode], c'est-à-dire [...] le pouvoir exclusif de constituer et d'imposer les symboles de distinction légitimes en matière de vêtement » (p. 15), de jeunes couturiers s'opposent aux couturiers établis. Pour « faire la mode », les nouveaux entrants dans le champ remettent en question les normes esthétiques et les conventions en vigueur. Ils cherchent à les faire apparaître comme dépassées, en introduisant par exemple des mélanges de couleurs ou de matières inédits. Ce faisant, ils ne veulent pas seulement « démoder la mode de l'année précédente » mais aussi « déposséder [ceux qui faisaient la mode l'année précédente] de leur autorité sur la mode » (p. 15). Face à cela, les héritiers des grandes maisons de haute-couture adoptent des stratégies de conservation de leur capital, notamment en essayant de convertir leur capital symbolique en capital économique. Les prises de position dans le champ de la mode, c'est-à-dire les stratégies tant esthétiques que commerciales adoptées, dépendent ainsi de la position dans la structure de distribution du capital spécifique.

Les limites de la lutte

Si toutes les personnes engagées dans un champ luttent pour conserver ou améliorer leur position, cette lutte est cependant circonscrite par un intérêt qui leur est commun. Il s'agit de l'existence même du champ. En

effet, « entre les gens qui occupent des positions opposées dans un champ et qui semblent opposés en tout, radicalement, il y a un accord caché et tacite sur le fait qu'il vaut la peine de lutter à propos des choses qui sont en jeu dans le champ » (Raisons Pratiques, p. 152). La lutte présuppose, comme le montrait déjà Simmel^[18], un accord minimal des participants sur ce qui mérite d'être l'objet de la lutte. Cet accord (qui relève de la doxa) reste implicite, mais il est la condition d'entrée dans le jeu. De ce fait, les stratégies de subversion sont toujours limitées. Selon Pierre Bourdieu, elles ne peuvent donner lieu qu'à des « révolutions partielles [qui] ne mettent pas en question les fondements mêmes du jeu, son axiomatique fondamentale, le socle des croyances ultimes sur lesquelles repose tout le jeu » (Questions de sociologie, p. 116).

L'opposition, bien qu'elle ne puisse remettre en question le fondement du jeu, est nécessaire à l'existence du champ dans la mesure où, pour pouvoir réaffirmer la doxa, les défenseurs de l'orthodoxie ont besoin de l'existence d'une hérésie. Par conséquent, une « complicité objective » lie toutes les personnes engagées dans le champ, de manière sous-jacente à leurs antagonismes.

L'homologie structurale entre les champs

L'homologie structurale entre les différents champs, c'est-à-dire leur similitude de structure, est consubstantielle à la définition du champ comme espace de positions relatives entre des personnes plus ou moins

dotées en capital spécifique. On constate notamment une homologie entre le champ de la production dans un domaine (par exemple l'espace social des créateurs de haute-couture) et le champ de la réception dans ce domaine (celui des clients de la haute-couture). Dans le cas de la mode, Pierre Bourdieu et Yvette Delsaut (1975) montrent que la logique des luttes internes au champ de production (opposition entre les couturiers établis et les nouveaux couturiers) correspond à la logique des luttes internes au champ des clients (opposition entre les fractions dominantes et les fractions dominées de la classe dominante). Dans les années 1960, tandis que les fractions dominées se tournent vers les produits des jeunes couturiers en ascension (Courrèges...), les fractions dominantes se dirigent quant à elles vers les maisons anciennes (Dior...). La similitude de position dans les champs respectifs rend les producteurs et les consommateurs « structurellement accordés [...] dans leur vision du monde social, leurs goûts et tout leur habitus » (La Distinction, p. 267). C'est donc « la logique des homologies, et non le calcul cynique, qui fait que les œuvres sont ajustées aux attentes de leur public » (La Distinction, p. 266).

L'homologie structurale entre champ des producteurs et champ des consommateurs permet donc d'expliquer le succès du prêt-à-porter au tournant du vingtième siècle : cette « révolution » dans le champ de la mode, produit d'innovations techniques et d'une rupture stylistique, a été couronnée de succès parce qu'elle a correspondu à une attente des femmes de la bourgeoisie nouvelle à la

recherche de tenues pratiques et distinguées pour travailler.

Champ étatique et champ du pouvoir : des méta-champs

Dans la théorie bourdieusienne, le champ étatique occupe une position particulière par rapport aux autres champs. Le capital spécifique de l'État, qui relève du capital symbolique, est qualifié de « méta-capital » car il est formé de la concentration des différentes espèces de capitaux (capital militaire, capital économique, capital culturel...). C'est cette concentration des capitaux qui donne à l'État le pouvoir sur les autres champs. Tandis que Max Weber parlait du monopole de la « violence physique légitime » de l'État, Pierre Bourdieu considère que l'État détient aussi le monopole de la « violence symbolique légitime ». Selon lui, l'État possède « le pouvoir de nomination légitime, c'est-à-dire le pouvoir permettant l'imposition officielle de la vision légitime du monde social » (« Espace social et genèse des classes », 1984). Cela lui permet d'imposer ses principes de (di-)vision du monde par le biais d'institutions chargées de les légitimer (expertise), de les inculquer (école) et de les faire appliquer (justice). Dans ce cadre, la politique est envisagée comme la lutte pour imposer une vision légitime du monde social. Le résultat des luttes qui prennent place au sein du champ politique est rendu légitime par l'État. Outre cette action cognitive, l'État peut, grâce aux ressources matérielles et symboliques qu'il concentre, régler le fonctionnement des différents champs par le biais d'interventions financières (par

exemple les aides publiques à l'investissement dans le champ économique) ou juridiques (définition de réglementations) qui contribuent à la définition des rapports de forces entre les détenteurs de capitaux. L'État est donc un méta-champ non seulement parce qu'il intègre en lui les différents champs (qui constituent chacun un de ses domaines de spécialisation : éducation, culture, économie...) mais aussi parce qu'il est intégré dans les champs lorsqu'il définit pour eux des règles et des mécanismes d'allocation des ressources.

Bien qu'ayant partie liée avec le champ de l'État, le champ du pouvoir dispose d'une certaine autonomie. Pierre Bourdieu définit le champ du pouvoir comme « l'espace des rapports de force entre des agents ou des institutions ayant en commun de posséder le capital nécessaire pour occuper des positions dominantes dans les différents champs (économique ou culturel notamment[19]) ». Le champ du pouvoir est donc celui d'une lutte entre les dominants des différents champs « pour l'imposition du principe de domination dominant [...] [qui] est aussi une lutte pour le principe légitime de légitimation et, inséparablement, pour le mode de reproduction légitime des fondements de la domination[20] ». Le champ du pouvoir se présente donc comme le champ des champs, à l'origine de la hiérarchie entre les différents champs. Les dominants de chaque champ ont, outre des stratégies de reproduction, « des stratégies symboliques visant à légitimer le fondement social de leur domination » (p. 377) en faisant reconnaître la supériorité du capital spécifique sur lequel repose leur

pouvoir. La hiérarchie objective des espèces de capitaux, économique et culturel notamment, détermine la distribution des différents champs à l'intérieur du champ du pouvoir. Dans *La Noblesse d'État* (1989) où il étudie la structuration du champ du pouvoir, Pierre Bourdieu met en évidence la hiérarchie suivante : au sommet du champ du pouvoir, se trouve le champ économique, puis les champs administratifs et universitaires et enfin le champ artistique. La lutte au sein du champ du pouvoir inclut aussi la lutte pour le pouvoir sur l'État, mais elle ne s'y limite pas : la domination des dominants du champ économique sur les dominants des autres champs ne passe pas nécessairement par l'État.

2.2 L'usage du concept de champ : l'exemple du champ littéraire (Pierre Bourdieu, 1992 ; Christophe Charle, 1977)

Plusieurs champs ont été étudiés dans l'œuvre de Pierre Bourdieu : le champ littéraire (*Les Règles de l'art*, 1992), le champ économique par le biais du marché des maisons individuelles (*Les Structures sociales de l'économie*, 2000[21]), le champ de la haute-couture (« *Le couturier et sa griffe* », 1975), le champ religieux (« *Genèse et structure du champ religieux* », 1971[22]), le champ patronal (« *Le patronat* », 1978[23]), le champ des grandes écoles et le champ du pouvoir (*La Noblesse d'État*, 1989)... Dans tous les cas, Pierre Bourdieu considère que pour étudier un champ, il faut commencer par en retracer la genèse (méthode du structuralisme génétique, voir chapitre 1). Il s'agit de voir comment un domaine du monde social s'est, au cours de l'histoire,

progressivement différencié des autres et autonomisé.

Le champ littéraire étudié par Pierre Bourdieu

Dans *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (1992), Pierre Bourdieu étudie la constitution du champ littéraire à la fin du XIXe siècle, ses rapports avec les autres champs, la naissance de ses enjeux propres et la création concomitante des dispositions de ses agents. L'autonomie d'un champ est définie comme sa capacité à imposer son propre critère d'évaluation de la qualité, sans se référer à un critère exogène. Dans le domaine littéraire, l'autonomisation du champ à la fin du XIXe siècle a consisté à remplacer les critères éthiques, politiques et surtout commerciaux en vigueur jusqu'alors pour évaluer la qualité des œuvres par un critère de qualité esthétique défini par le jugement des pairs artistes. Cela a donné lieu à une véritable « révolution symbolique » car le monde littéraire a renversé l'ordre des valeurs en vigueur dans le champ économique. Le succès économique, loin d'apparaître comme un signal de valeur, est devenu un signal négatif de qualité littéraire : le véritable artiste doit désormais être désintéressé et ne faire de l'art que « pour l'art ». L'étude de la construction du champ retrace la lutte qui a permis l'imposition de ce critère endogène d'évaluation de la qualité.

La lutte pour « l'imposition de la définition légitime de l'écrivain » (p. 311) a opposé deux pôles au sein du champ littéraire. Le premier est le pôle commercial de la grande production, producteur de divertissements

populaires à destination du grand public. Ce pôle envisage la littérature comme un commerce identique aux autres, où les écrivains recherchent un succès commercial immédiat (par exemple en produisant des best-sellers). Le critère de réussite des auteurs est donc exogène : il s'agit de celui du champ économique. Le second pôle est celui de l'art pur, de la production restreinte, qui correspond à l'avant-garde. Il produit des œuvres destinées à être appréciées pour leur valeur esthétique par le monde artistique lui-même. La reconnaissance attendue n'est pas immédiate et les auteurs recherchent plutôt la postérité par la production d'œuvres qui deviendront « classiques ». Le principe légitime de hiérarchisation des œuvres est ici interne au champ : le commercial est dénié et rejeté, le désintéressement est érigé en valeur propre, et donc l'autonomie du champ par rapport au reste du monde social est recherchée. Les deux pôles – pur et commercial – regroupent des écrivains qui peuvent n'avoir rien d'autre en commun (en termes de production littéraire, de public, de cercles sociaux...) que la lutte pour la définition des frontières du champ.

Champ littéraire et champ du pouvoir (Christophe Charle, 1977)

Christophe Charle est historien. Directeur de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine et enseignant à l'université Paris I Panthéon Sorbonne, cet ancien membre du CSE (Centre de sociologie européenne) s'est fortement inspiré de la théorie bourdieusienne dans ses travaux historiques.

Dans « Champ littéraire et champ du pouvoir. Les écrivains et l’Affaire Dreyfus[24] », il montre que l’utilisation du concept de champ permet de rendre compte des prises de position politiques des écrivains français lors de l’Affaire Dreyfus. Cette approche historico-sociologique est relativement novatrice car elle permet de dépasser les explications de l’Affaire fondées sur la personnalité des protagonistes, sur l’aspect symbolique des événements et sur l’émotion qu’ils ont suscitée.

La prise de position des écrivains pour ou contre la révision du procès d’Alfred Dreyfus (capitaine juif condamné à tort pour divulgation de secrets militaires aux Allemands en 1895) n’est pas réductible à leurs opinions politiques ni à leurs propriétés sociales. Il faut resituer les individus au sein du champ littéraire et étudier simultanément les relations entre ce dernier et le champ politique pour comprendre comment les écrivains ont été conduits à prendre position et à forcer le personnel politique à se reclasser en fonction des clivages qu’ils avaient créés.

Christophe Charle distingue trois pôles au sein du champ littéraire à la fin du XIXe siècle. C’est la position de chacun de ces pôles dans le champ et les relations qu’ils entretiennent avec le champ politique qui est à même de rendre compte des prises de position de leurs membres. Le pôle dominant est celui de la littérature institutionnalisée (celle des écrivains qui appartiennent à l’Académie française). Dans le champ littéraire, ce pôle vise à maintenir l’ordre établi afin de conserver sa

position. Pour ce faire, il soutient la littérature « légitime » face aux contestations des nouvelles écoles telles que le naturalisme ou la poésie d'avant-garde. Cette position conservatrice est transférée dans le champ politique : le pôle académique de la littérature est massivement antidreyfusiste puisqu'il s'oppose à une révision du procès qui, en innocentant Alfred Dreyfus, menacerait l'ordre établi et l'autorité de l'armée.

À l'opposé, le pôle dominé de la littérature, composé notamment de l'avant-garde poétique (qui a ses propres critères d'évaluation de la qualité littéraire), est à l'initiative de la proposition de révision du procès : Bernard Lazare, journaliste à qui l'on doit la publicisation de l'Affaire, a dirigé une revue symboliste. Christophe Charle met en évidence l'homologie entre le caractère dominé de l'avant-garde poétique dans le champ littéraire et le caractère dominé du dreyfusisme, au moment où il apparaîtrait, dans le champ politique. C'est en effet le même refus de transiger avec les goûts du public dans le champ littéraire et avec la justice dans le champ politique, au nom de l'autonomie de l'individu, qui anime les membres de cette fraction du champ littéraire. Le problème est que ces individus, en raison de leur position dominée dans le champ, sont trop marginaux pour avoir un poids politique. Ils doivent donc s'en remettre à la troisième fraction du champ, le pôle intermédiaire, pour faire entendre leur point de vue.

Le pôle intermédiaire du champ littéraire est celui du roman populaire et du théâtre de Boulevard destinés au grand public. Ce pôle est au départ le plus divisé et le

moins engagé dans l’Affaire Dreyfus. Par exemple, la protection de l’État accordée au théâtre bourgeois n’incite pas ses auteurs à se politiser, sauf s’ils sont à la recherche d’un profit personnel. Cependant, seuls ces écrivains, du fait de leur position dans le champ, « sont susceptibles de jouer ce double rôle de défenseur de l’idéologie et de liaison avec le champ politique » (p. 252). C’est pourquoi le ralliement d’Émile Zola, qui appartient à ce pôle (tout en ayant une position particulière de dominant rejeté par les autres dominants en raison de son succès populaire), est central. Son audience populaire et sa proximité avec les milieux politiques (il était écrivain et journaliste) lui permettent de lancer le débat hors du champ littéraire. À partir de la publication de son pamphlet « J’Accuse... ! », tout le monde se positionne sur la question : « en lançant le débat hors du cadre limité de l’enceinte parlementaire et des controverses traditionnelles à bout de souffle et en instaurant un clivage sur une valeur à la base idéologique et littéraire (Vérité, Justice), Zola force tout le champ littéraire à se sentir concerné » (p. 253). Il entraîne le ralliement à la cause d’Alfred Dreyfus de tous ceux qui ont un héritage socioculturel qui les prédispose à se considérer comme dominés. La condamnation d’Alfred Dreyfus est alors progressivement remise en question et le capitaine est finalement innocenté et réhabilité.

Christophe Charle conclut donc à une homologie entre les positions dans le champ littéraire et les prises de position dans le champ politique. L’utilisation du concept bourdieusien de champ lui permet de surcroît de mettre

en évidence les incidences du changement des rapports de force au sein du champ littéraire sur la formulation des enjeux au sein du champ politique.

2.3 Du champ économique à l'économie des biens symboliques

La construction sociale du champ économique

Le champ économique est un champ qui a particulièrement été analysé par Pierre Bourdieu, notamment dans ses écrits les plus tardifs. Les accusations d'« économicisme », liées à son utilisation de termes économiques (voir partie 1 de ce chapitre), le poussent en particulier à clarifier son rapport avec la science économique. Fidèle à la posture épistémologique exposée dans *Le Métier de sociologue*[\[25\]](#) (voir chapitre 1), Pierre Bourdieu considère que la tâche du sociologue est de dénaturer « tout ce que la science économique pose comme un donné[\[26\]](#) », c'est-à-dire les institutions économiques (le marché notamment) mais aussi les dispositions économiques (telles que la rationalité calculatrice). Cette approche constructiviste est aujourd'hui privilégiée par la sociologie économique qui constitue une branche dynamique de la sociologie dont Pierre Bourdieu peut donc être considéré comme l'un des inspirateurs. Son ouvrage de 2000, *Les Structures sociales de l'économie*, se présente comme une étude de cas emblématique de ce type d'approche. L'auteur y met en évidence l'ensemble des processus sociaux nécessaires à l'établissement du marché des maisons individuelles. Ce marché est « le produit d'une double

construction sociale, à laquelle l'État contribue pour une part décisive » (p. 30) : construction de la demande (émanant des consommateurs), d'une part, et construction de l'offre (émise par les producteurs), d'autre part. La construction de la demande relève de la mise en forme des préférences individuelles, notamment en matière de propriété ou de location. L'attribution d'aides étatiques à la construction et au logement, au travers de différents règlements et lois, contribue par exemple à l'augmentation de la demande de maisons individuelles. La construction de l'offre s'appuie également sur la politique de l'État qui, par l'octroi de crédits spécifiques aux constructeurs de maisons individuelles, redéfinit la position de chacun de ces producteurs au sein du marché, celui-ci étant conçu comme un champ. Pierre Bourdieu insiste finalement sur la nécessité de reconstituer la genèse du champ économique : en retraçant l'histoire des processus de différenciation et d'autonomisation de ce champ qui lui permettent de se construire un enjeu spécifique et des lois propres, le sociologue remet en question la validité de l'hypothèse selon laquelle le champ économique serait un univers par essence séparé des autres domaines de l'existence. Ce faisant, il conteste la démarche épistémologique propre à la science économique.

Dans un article intitulé « La fabrique de l'habitus économique [\[27\]](#) », Pierre Bourdieu explique également que la science économique ignore que les dispositions économiques dont elle dote les agents (fondées sur une rationalité calculatrice et maximisatrice) ne sont pas

naturelles mais culturelles, et qu'elles ne sont donc pas universellement valables. S'appuyant sur son étude de terrain effectuée dans les années 1960 sur le territoire colonisé de la Kabylie (en Algérie), il écrit ainsi : « la discordance entre des dispositions économiques façonnées dans une économie précapitaliste et le cosmos économique importé et imposé, parfois de la manière la plus brutale, par la colonisation, obligeait à découvrir que l'accès aux conduites économiques les plus élémentaires (travail salarié, épargne, crédit, régulation des naissances, etc.) ne va nullement de soi et que l'agent économique dit "rationnel" est le produit de conditions historiques tout à fait particulières. » (p. 79) Parler d'« habitus économique », c'est ainsi insister sur l'historicité de ces dispositions constitutives de l'homo œconomicus cher aux économistes. En étudiant les transformations des pratiques économiques dans la Kabylie des années 1960, Pierre Bourdieu met au jour l'émergence d'un « système de croyances » auquel se convertit la société rurale algérienne. L'étude de la genèse de l'habitus économique le conduit donc à considérer que l'économie peut s'analyser comme un « système de croyances ».

Logiques économiques, logiques symboliques

La remise en question de l'universalité de la rationalité économique permet à Pierre Bourdieu de mettre en évidence d'autres logiques d'action des individus, au sein même d'univers économiques. Il s'agit pour lui « d'arracher à l'économisme (marxiste ou néo-

marginaliste) les économies précapitalistes et des secteurs entiers des économies dites capitalistes, qui ne fonctionnent pas du tout selon la loi de l'intérêt comme recherche de la maximisation du profit (monétaire) » (Raisons pratiques, p. 176). Pour ce faire, il s'intéresse tout particulièrement à certaines sphères de la vie sociale qui, bien qu'elles soient des lieux d'échanges où se crée de la valeur, affichent un rejet de l'économie. Pierre Bourdieu prend notamment pour objets l'univers artistique, l'économie domestique, la sphère religieuse ou encore la bureaucratie. Dans ces univers, la valorisation du symbolique (« prestige », « autorité »...) va de pair avec la « dénégarion de l'économique ». Dans le champ artistique, par exemple, le succès immédiat, qui se traduit par de fortes ventes des œuvres et un enrichissement monétaire rapide des artistes, est considéré comme un signal négatif de la valeur proprement artistique du créateur. Une personne est d'autant plus reconnue et valorisée qu'elle apparaît comme plus désintéressée, le désintéressement économique étant la condition nécessaire à l'accumulation du capital symbolique. Ce capital symbolique accumulé peut à terme être reconverti en capital économique. Ainsi en est-il des artistes maudits dont l'œuvre engendre, à long terme, d'importants profits économiques. Paradoxalement, les individus ont donc un « intérêt au désintéressement ». Selon Pierre Bourdieu, ce désintérêt n'est ni un pur rejet de l'intérêt (puisque in fine, il y a un profit symbolique à être désintéressé), ni une dissimulation de l'intérêt (puisque les individus adhèrent sincèrement à cette

logique). Il est le produit du fonctionnement du champ lui-même qui fabrique ce type de disposition : « Pour que l'alchimie fonctionne, comme dans l'échange de dons, il faut qu'elle soit soutenue par toute la structure sociale, donc par les structures mentales et les dispositions produites par cette structure sociale ; il faut qu'il y ait un marché pour les actions symboliques conformes, qu'il y ait des récompenses, des profits symboliques, souvent reconvertibles en profits matériels, que l'on puisse avoir intérêt au désintéressement » (p. 186). Un travail d'euphémisation de l'intérêt économique (« tabou de l'explicitation ») doit être en permanence réalisé. Cela passe notamment par l'élaboration d'un discours destiné à masquer la « vérité économique » des comportements. Ainsi, dans l'univers religieux, les prêtres ne parlent pas de « travail salarié » mais de « service sacré », ils n'emploient pas le mot « clientèle » mais parlent de « fidèles »... Ce discours ne doit pas être considéré comme une idéologie chargée de dissimuler des pratiques hypocrites : il fait partie intégrante du fonctionnement même de l'économie des biens symboliques. Par conséquent, il doit être pris au sérieux en tant que tel par les sociologues de l'économie.

L'intérêt de Pierre Bourdieu pour l'économie des biens symboliques permet de penser à nouveaux frais la question de la production de la valeur. L'auteur met notamment en évidence l'originalité des mécanismes de production de la valeur symbolique. Cette valeur n'est en effet pas inhérente aux biens ou le fruit de purs mécanismes marchands : elle est produite par des

« instances de consécration », telles que les commerçants d'art, les éditeurs ou les critiques dans le champ artistique. Ces derniers agissent comme des « banquier[s] symbolique[s] [28] » qui transfèrent leur propre légitimité à une œuvre pour la consacrer. Ainsi, un livre édité dans une maison d'édition prestigieuse bénéficie du capital symbolique dont jouit cet éditeur dans le monde littéraire. De la même manière, un producteur, une fois consacré, consacre en retour toutes ses nouvelles productions, uniquement en les signant : « la griffe [...], sans rien changer à la nature matérielle du produit, le transmue en bien de luxe, transformant du même coup sa valeur économique et symbolique » (« Le couturier et sa griffe », p. 21). Cette « opération de transsubstantiation symbolique, irréductible à une transformation matérielle » (p. 21) est, en dernière instance, interprétée par Pierre Bourdieu comme un phénomène magique issu du fonctionnement même du champ : « L'efficacité quasi-magique de la signature n'est autre chose que le pouvoir, reconnu à certains, de mobiliser l'énergie symbolique produite par le fonctionnement de tout le champ, c'est-à-dire la foi dans le jeu et ses enjeux que produit le jeu lui-même » (« La production de la croyance », p. 9). L'intérêt de Pierre Bourdieu pour l'économie des biens symboliques ouvre donc de nouvelles voies à l'analyse sociologique des activités économiques.

[1] . Bourdieu P. et Passeron J.-C., La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement (1970), Paris, Minuit.

[2] . « Les trois états du capital culturel », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1979), vol. 30, pp. 3-6.

[3] . « Le capital social. Notes provisoires », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1980), vol. 31, pp. 2-3.

- [4] . Choses dites (1987), Paris, Minuit, p. 160.
- [5] . Le Sens pratique (1980), Paris, Minuit.
- [6] . La Distinction. Critique sociale du jugement (1979), Paris, Minuit, p. 137.
- [7] . « Espace social et espace symbolique », in Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action (1994), Paris, Seuil, pp. 13-29, citation p. 20.
- [8] . Bourdieu P. et Saint-Martin (de) M., « Anatomie du goût », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1976), vol. 2, pp. 2-81.
- [9] . Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action (1994), Paris, Seuil.
- [10] . « Espace social et genèse des classes », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1984), vol. 52, pp. 3-14.
- [11] . Questions de sociologie (1984), Paris, Minuit, p. 62.
- [12] . « Espace social et pouvoir symbolique », in Choses dites (1987), Paris, Minuit, pp. 147-166, citation pp. 160-161.
- [13] . Singly (de) F., Fortune et infortune de la femme mariée. Sociologie de la vie conjugale (1987), Paris, Presses Universitaires de France.
- [14] . Héran F., « Compte-rendu de : de Singly François. 1987. Fortune et infortune de la femme mariée, PUF », Revue française de sociologie (1987), vol. 28, n° 4.
- [15] . « Champ intellectuel et projet créateur », Les Temps modernes (1966), n° 246, pp. 865-906.
- [16] . Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire (1992), Paris, Seuil, p. 279.
- [17] . Bourdieu P., Delsaut Y., « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la magie », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1975), vol. 1, pp. 7-36.
- [18] . Simmel G., Le Conflit (1995, [1908]), Paris, Circé.
- [19] . « Le champ littéraire », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1991), vol. 89, pp. 3-46.
- [20] . La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps (1989), Paris, Minuit, p. 376.
- [21] . Les Structures sociales de l'économie (2000), Paris, Seuil.
- [22] . « Genèse et structure du champ religieux », Revue française de sociologie (1971), vol. 12, pp. 295-334.
- [23] . « Le patronat », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1978), vol. 20, pp. 3-82.
- [24] . Charle C., « Champ littéraire et champ du pouvoir. Les écrivains et l'Affaire Dreyfus », Annales (1977), vol. 32, n° 2, pp. 240-264.
- [25] . Bourdieu P., Chamboredon J.-C. et Passeron J.-C., Le Métier de sociologue : préalables épistémologiques (1968), Paris, Mouton.
- [26] . Les Structures sociales de l'économie (2000), Paris, Seuil, p. 16.
- [27] . « La fabrique de l'habitus économique », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (2003), n° 150, pp. 79-90.
- [28] . « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1977), vol. 13, n° 1, pp. 3-43, citation p. 6.

Conclusion

Pierre Bourdieu est à l'origine d'une théorie générale du monde social qui a renouvelé les façons de faire et de penser la sociologie. Certains domaines, tels que la sociologie de l'école et celle de la culture, ont été profondément transformés par le cadre de pensée bourdieusien. La théorie de Pierre Bourdieu s'appuie sur une réflexion épistémologique qui met en avant la nécessité, pour les sociologues, d'adopter une démarche réflexive quant aux méthodes qu'ils emploient. Elle repose également sur des concepts clés – notamment ceux d'habitus et de champ – conçus pour dépasser les oppositions classiques entre objectivisme et subjectivisme ou entre macrosociologie et microsociologie. Ces concepts sont aujourd'hui identifiés comme spécifiquement bourdieusiens. À la fois théorie de la reproduction sociale et économie générale des pratiques, la sociologie de Pierre Bourdieu se présente depuis les années 1970 comme une sociologie incontournable vis-à-vis de laquelle les chercheurs se positionnent, en adhérant au système explicatif proposé ou en le rejetant.

L'école bourdieusienne aujourd'hui

Si Pierre Bourdieu a fait école, ce n'est pas avec ses premiers collègues. Du fait de divergences grandissantes, Jean-Claude Passeron est le premier à prendre ses distances avec Pierre Bourdieu dans les années 1970. Il est suivi de Robert Castel, de Jean-

Claude Chamboredon et de Claude Grignon. Luc Boltanski quitte quant à lui l'équipe encadrée par Pierre Bourdieu après avoir participé à la fondation de la revue des Actes de la Recherche en Sciences Sociales en 1975. Il élabore ensuite avec Laurent Thévenot une sociologie pragmatique qui se veut critique vis-à-vis de la théorie bourdieusienne. Simultanément, il dénonce, comme beaucoup, la posture de mandarin de Pierre Bourdieu et sa tendance à s'appropriier les travaux de ses collaborateurs. Jeannine Verdès-Leroux critique aussi de manière très virulente Pierre Bourdieu dans *Le Savant et la Politique. Essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu*[\[1\]](#) : elle dénonce en particulier son refus de toute contestation de la part de ses disciples.

La plupart des chercheurs qui aujourd'hui se revendiquent de la théorie bourdieusienne n'ont pas accompagné Pierre Bourdieu à ses débuts. Il s'agit de Patrick Champagne, Christophe Charle, Frédéric Lebaron, Rémi Lenoir, Gérard Mauger, Louis Pinto, Loïc Wacquant et plus généralement de tous les sociologues qui gravitent autour du Centre de sociologie européenne. Dans un livre intitulé *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social*[\[2\]](#), Louis Pinto présente l'œuvre bourdieusienne comme une « révolution symbolique » majeure qui a permis d'appréhender à nouveaux frais le monde social. Adhérant à cette idée, les sociologues cités diffusent aujourd'hui les analyses et les concepts de Pierre Bourdieu, notamment au travers de la revue *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* ou les ouvrages de la collection « Liber » fondée par Pierre Bourdieu lui-

même. L'école bourdieusienne reste donc aujourd'hui dynamique, en dépit des accusations de « bourdivinisme », c'est-à-dire de dogmatisme, parfois adressées aux chercheurs qui s'en revendiquent.

Si elle semble toujours incontournable, la sociologie bourdieusienne a néanmoins perdu la place centrale qu'elle occupait dans les années 1980. Elle se voit désormais concurrencée par une pluralité de théories sociologiques : l'interactionnisme des sociologues américains (Everett Huges, Howard Becker, etc.), les économies de la grandeur de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, la sociologie des sciences et des techniques de Michel Callon et Bruno Latour...

Principales critiques adressées à la théorie bourdieusienne

Les critiques adressées à la théorie bourdieusienne sont nombreuses. Voici les quatre principales :

– la critique du principe de non-conscience

Le principe de non-conscience, exposé dans *Le Métier de sociologue*[\[3\]](#), est particulièrement critiqué. Il postule que les individus ne sont pas conscients des mécanismes par lesquels s'exerce la domination et qu'il revient au sociologue de mettre au jour de tels mécanismes. Si cette posture a été quelque peu nuancée dans *La Misère du monde*[\[4\]](#), certains sociologues la dénoncent en arguant par exemple que les mouvements sociaux sont la preuve d'une prise de conscience au moins partielle des mécanismes de la domination par les individus qui la subissent.

– la critique du déterminisme

La sociologie bourdieusienne est également accusée de déterminisme. À travers leur habitus, les acteurs, réduits à des « agents », sont considérés par Pierre Bourdieu comme de simples supports des structures sociales. Toute action individuelle est alors perçue comme mécanique car socialement déterminée. Pourtant, Pierre Bourdieu a rappelé à plusieurs reprises que l'habitus n'était pas seulement un produit des structures sociales mais aussi une source d'invention. Contre les accusations de déterminisme, il affirmait ainsi sa croyance en une certaine liberté individuelle.

– la critique de l'incapacité de la théorie à rendre compte, comme elle le prétend, de l'ensemble du monde social

Par construction, la sociologie de Pierre Bourdieu se présente comme une théorie générale qui exclut toute autre lecture possible du fonctionnement de la société. Son caractère hégémonique a donc été critiqué, notamment par les sociologues qui ont proposé des visions complémentaires ou alternatives du monde social. Selon eux, la théorie bourdieusienne ne permettrait pas de rendre compte de tous les comportements sociaux. Certains considèrent en particulier que la prise en considération d'autres variables sociologiques que la classe sociale, telles que l'âge ou le sexe, offrent de nouvelles perspectives de compréhension.

– la critique de l'absence de prise en considération du changement social

La théorie de Pierre Bourdieu est enfin critiquée pour son incapacité à envisager le changement social. En

insistant sur les mécanismes de reproduction des hiérarchies sociales, le système explicatif bourdieusien apparaît comme un système fixiste qui peine à rendre compte des évolutions historiques telles que l'émancipation des femmes au cours du XXe siècle ou l'augmentation actuelle des inégalités sociales. Pierre Bourdieu est accusé de proposer une conception pauvre de l'histoire, réduite à une succession de périodes dont il analyse le fonctionnement interne mais pas les mécanismes de transition. L'impossibilité de prendre en considération le changement social est dénoncée comme une forme de fatalisme sociologique. Pierre Bourdieu répond à cette critique en affirmant que sa théorie consiste précisément à mettre au jour la réalité sociale pour mieux la dénoncer et la transformer. Il justifie ainsi le lien entre son travail de sociologue et son engagement politique à la fin de sa vie.

Portée de l'œuvre bourdieusienne à l'étranger

L'ouvrage majeur de Pierre Bourdieu, *La Distinction*[\[5\]](#), est traduit en anglais en 1984. Cette traduction permet la diffusion de la pensée bourdieusienne aux États-Unis. Pierre Bourdieu est en particulier lu par les chercheurs américains des Cultural Studies dont le courant de pensée connaît alors un grand essor. Son succès aux États-Unis lui permet d'acquérir une audience internationale. Dans les années 1990, il multiplie les conférences à l'étranger (Allemagne, États-Unis, Japon...) et ses écrits sont traduits en plusieurs langues. Édités en neuf langues différentes, les ouvrages de la

collection « Liber » qu'il dirige ont précisément pour vocation la diffusion à l'étranger de travaux novateurs en sciences sociales. Pierre Bourdieu tente ainsi, à la fin de sa carrière, de créer un réseau international de chercheurs propice à la circulation des idées.

La diffusion à l'étranger des travaux de Pierre Bourdieu est néanmoins limitée à la fois par la syntaxe particulière de ses écrits qui se prête mal à la traduction et par le caractère franco-centré de sa théorie. En dehors de la question du style d'écriture, certains aspects de l'œuvre bourdieusienne sont mal compris outre-Atlantique. Dans *La Noblesse d'État*^[6], par exemple, le sociologue s'intéresse aux grandes écoles françaises qui constituent un système caractéristique de la centralisation de l'État en France. Or, ce système est difficile à appréhender pour des étrangers non familiers de ce modèle d'État à la française. Plus généralement, les lectures de Pierre Bourdieu à l'étranger sont fortement marquées par le poids des contextes nationaux. Selon le pays de réception, Pierre Bourdieu apparaît donc avant tout comme un sociologue de l'éducation, un sociologue de la culture, un intellectuel français ou encore un sociologue engagé.

[1] . Verdès-Leroux J., *Le Savant et la Politique. Essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu* (1998), Paris, Grasset.

[2] . Pinto L., *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social* (1999), Paris, Albin Michel.

[3] . Bourdieu P., Chamboredon J.-C., Passeron J.-C., *Le Métier de sociologue : préalables épistémologiques* (1968), Paris, Mouton.

[4] . Bourdieu P. (dir.), *La Misère du monde* (1993), Paris, Seuil.

[5] . *La Distinction. Critique sociale du jugement* (1979), Paris, Minuit.

[6] . *La Noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps* (1989), Paris, Minuit.

Compléments bibliographiques

– « L'illusion biographique », *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action* (1994), pp. 81-89 (première publication : « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* (1986), n° 62-63, pp. 69-72).

Ce très court texte est devenu une référence en matière de méthode d'enquête sociologique. Pierre Bourdieu y explicite les présupposés au fondement de l'entretien biographique auquel de nombreux sociologues ont recouru. Il met en particulier l'accent sur le fait que l'enquêté reconstruit le sens de son existence au cours de l'entretien et donne a posteriori une cohérence à sa trajectoire.

– « Espace social et pouvoir symbolique », *Choses dites* (1987), pp. 147-166.

Dans ce texte, Pierre Bourdieu explicite son positionnement théorique, qu'il qualifie de « constructiviste structuraliste ». Il montre en quoi ce choix théorique lui permet de dépasser l'opposition entre objectivisme et subjectivisme, en mettant notamment en évidence ce qui différencie sa conception des classes sociales de la conception objectiviste des classes sociales de Karl Marx.

– « Stratégies de reproduction et mode de domination », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* (1994), vol. 105, pp. 3-12.

Si la reproduction des hiérarchies sociales est à l'œuvre dans toute société, l'école n'est pas

nécessairement l'instrument principal de cette reproduction comme c'est le cas dans les sociétés contemporaines. Pierre Bourdieu montre dans cet article que, dans les sociétés précapitalistes, les stratégies matrimoniales primaient sur les stratégies scolaires et que les modes de reproduction étaient alors essentiellement familiaux. Il analyse également la transformation des stratégies de reproduction au travers de l'émergence de l'État qui accorde un rôle accru à l'institution scolaire dans les sociétés contemporaines.

– « La terre et les stratégies matrimoniales », *Le Sens pratique* (1980), pp. 249-270 (première publication : « Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (1972), n° 4-5, p. 1105-1127).

Ce chapitre propose une analyse des relations de parenté au sein de la société béarnaise qui a constitué, avec la société kabyle, un des premiers terrains ethnographiques de Pierre Bourdieu. Sont en particulier étudiées les stratégies matrimoniales menées en fonction du rang occupé dans la fratrie. Aînés et cadets ne se voient ainsi pas accorder les mêmes perspectives d'alliance.

– « Comment peut-on être sportif ? », *Questions de sociologie* (1984), pp. 173-195.

Ce texte de Pierre Bourdieu est une application de la théorie bourdieusienne des champs au domaine sportif. Après avoir analysé l'émergence du « champ sportif », Pierre Bourdieu étudie l'organisation de ce champ. Le sport est envisagé comme une pratique culturelle

différenciée selon la classe sociale. Les stratégies de distinction et, plus encore, le rapport différencié au corps produit par l'habitus expliquent que toutes les classes ou fractions de classes ne pratiquent pas les mêmes sports.

– « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la magie » (avec Yvette Delsaut), Actes de la Recherche en Sciences Sociales (1975), vol. 1, n° 1, pp. 7-36.

Cet article peut être lu comme un modèle pour l'analyse des champs. Pierre Bourdieu et Yvette Delsaut y explicitent la genèse et le fonctionnement du champ de la haute-couture française des années 1920 aux années 1970. L'accent est mis sur les mécanismes de création, d'obtention, de conservation et de transmission de la valeur symbolique de la griffe des couturiers.

– « Espace social et espace symbolique », Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action (1994), pp. 13-29.

Dans ce texte, Pierre Bourdieu présente, en la résumant, sa théorie de l'espace social comme espace relationnel. La théorie est illustrée par le schéma « Espace des positions sociales et espace des styles de vie » qui représente la distribution des professions, des activités culturelles et les prises de positions politiques en fonction de deux axes : celui du volume global de capital et celui de la répartition du capital entre capital culturel et capital économique. Pierre Bourdieu propose de surcroît dans ce texte une synthèse éclairante sur les concepts d'habitus et de classe sociale.

– « L'économie des biens symboliques », Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action (1994), pp. 173-211.

Ce texte porte sur les univers des « choses sans prix » : l'univers du don, de la famille, de l'art, de la religion... Dans ces univers, la valeur économique des choses est euphémisée ou « déniée » et, à l'inverse, le désintéressement est valorisé. Pour réussir dans ces mondes, les individus ont donc paradoxalement intérêt à se comporter de manière désintéressée.

